

Joseph Danigo

**EGLISES**

**E**

**CHAPELLES**

**DU PAYS**

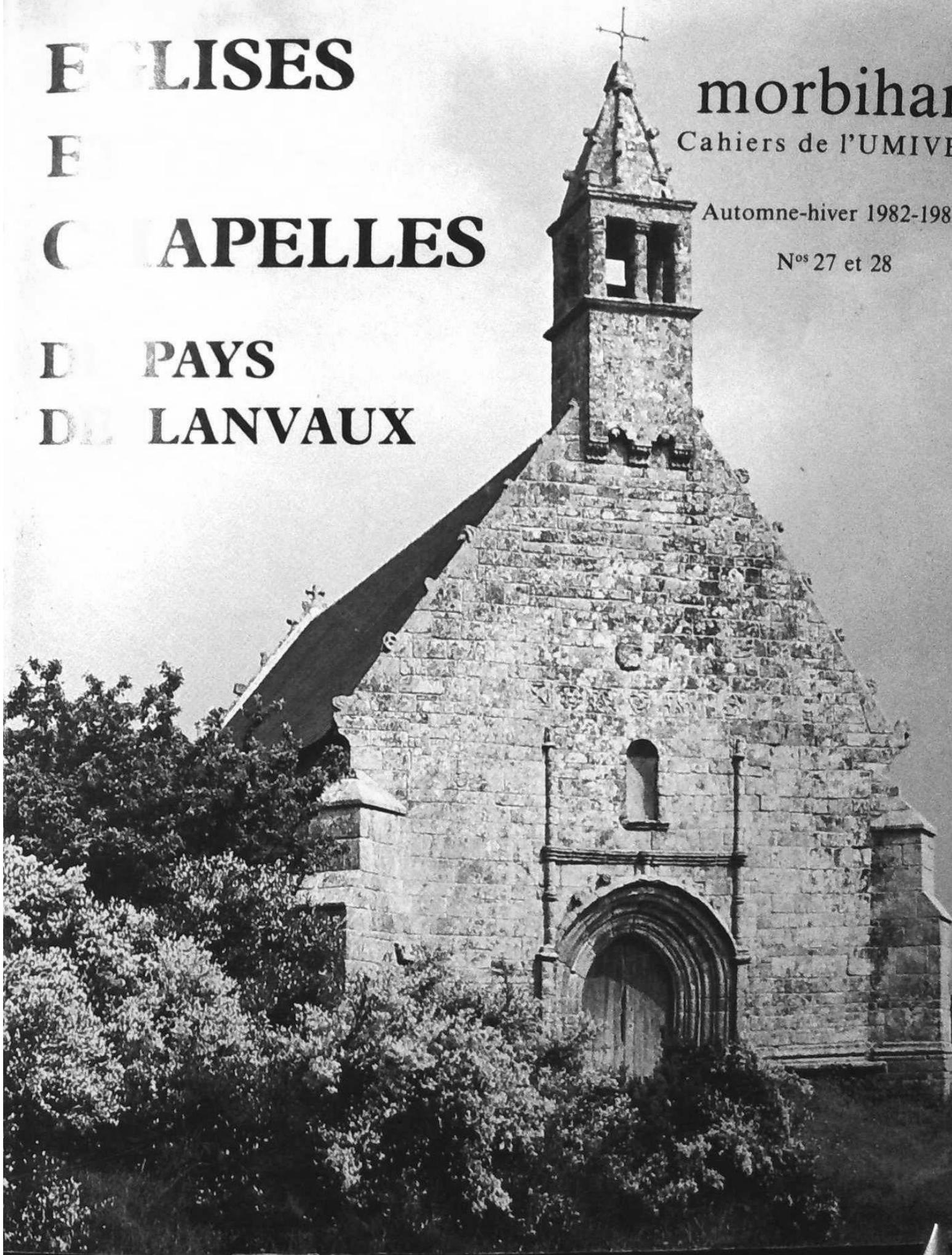
**DE LANVAUX**

**morbihan**

Cahiers de l'UMIV

Automne-hiver 1982-1983

N<sup>os</sup> 27 et 28



Le Conseil Général du Morbihan  
Le Crédit Agricole du Morbihan  
Le Mouvement pour la Protection  
des Monuments Religieux Bretons  
BREIZ SANTEL

L'Association pour la Sauvegarde  
des Objets d'Art Religieux du Morbihan  
(A.S.O.A.R.M.)

L'Union pour la Mise en Valeur Esthétique  
du Morbihan  
(U.M.I.V.E.M.)

ont contribué à la publication de cet ouvrage.

### *Qu'est-ce que l'UMIVEM?*

L'UMIVEM (Union pour la Mise en Valeur Esthétique du Morbihan) filiale de la Fédération Nationale de Sauvegarde des Sites et Ensembles Monumentaux (FNASSEM), présidée par Henry de Segogne, a été fondée en mars 1969, sous la présidence du Préfet du Morbihan.

L'UMIVEM groupe les associations qui s'intéressent d'une façon ou d'une autre à la protection du patrimoine naturel, artistique, historique, du département.

Les animateurs de l'UMIVEM ne défendent pas le passé pour le passé mais souhaitent prouver que sens du présent et respect du passé ne sont pas incompatibles. D'accord avec les autorités ministérielles préoccupées particulièrement de l'environnement, ils estiment que les hommes d'aujourd'hui ont besoin de beauté et ils désirent à la fois préserver et mettre en valeur ce qui répond à ce besoin.

**Du même auteur: Joseph Danigo**

*Églises et chapelles du Pays de Baud*  
*Églises et chapelles du Pays de Cléguérec*  
sont disponibles à l'U.M.I.V.E.M.

**U.M.I.V.E.M.**

Bordlann - 56600 Lanester  
Tél.: (97) 76.16.22

**Cotisations:**

Étudiant: 10 F — Membre actif: 50 F  
Membre bienfaiteur: 100 F et plus.

**Numéro spécial: 30 F**

C.C.P. UMIVEM 3678-40K Nantes — Compte bancaire B.P.B.A. Lorient.

***Amis de l'an dernier avez-vous réglé votre cotisation 1983?***

## Églises et chapelles du pays de Lanvaux

Le Conseil Général du Morbihan  
Le Crédit Agricole du Morbihan  
Le Musée de la Région  
des Côtes-du-Nord

Du même auteur

*Ouvrages parus*

- Sainte-Anne-d'Auray, Lyon, 1949
- Saint-Gildas d'Auray, Lyon, 1974
- Églises et chapelles du Pays de Baud, Umivem et Cahier du Pays de Baud, 4<sup>e</sup> trim., 1974.
- Kernascléden — Châteaulin, 1976.
- Églises du Morbihan, Paris, Art et Tourisme, 1976
- Le Faouët et ses chapelles, Châteaulin, 1978. Nouvelle édition, 1982.
- Églises et chapelles du Canton de Cléguérec, Vannes, 1980.

Églises et chapelles  
du pays de Lanvaux

Preface

Joseph DANIGO

# Églises et chapelles du pays de Lanvaux

Le pays de Lanvaux, qui s'étend sur une superficie de 120 km<sup>2</sup>, est riche en monuments religieux. On y trouve une multitude d'églises et de chapelles, dont certaines sont d'origine romane ou gothique. Cette étude a pour but de présenter ces monuments de manière exhaustive, en décrivant leur architecture, leur histoire et leur situation géographique. Elle est destinée à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire et à l'art de notre région.

Vannes — 1983

## Préface

Venant après l'opuscule consacré au **Pays de Baud** (1974) et celui des **Églises et chapelles du canton de Cléguérec** (1980), voici que M. le chanoine Joseph Danigo nous livre aujourd'hui le fruit de ses patientes recherches sur les édifices religieux du **Pays de Lanvaux**, qu'il fait coïncider à bon escient, à l'exception de deux communes, avec les limites des cantons de Grandchamp et Pluvigner.

Mlle Françoise Mosser avait exposé, avec ferveur et sensibilité, dans la préface du précédent opuscule, dans quelles conditions était née puis s'était développée cette sorte de « statistique monumentale » — comme on disait au siècle dernier — des églises du Morbihan, entreprise depuis une bonne dizaine d'années maintenant par l'auteur, et dont nous nous réjouissons de voir aujourd'hui se dresser un nouveau pan.

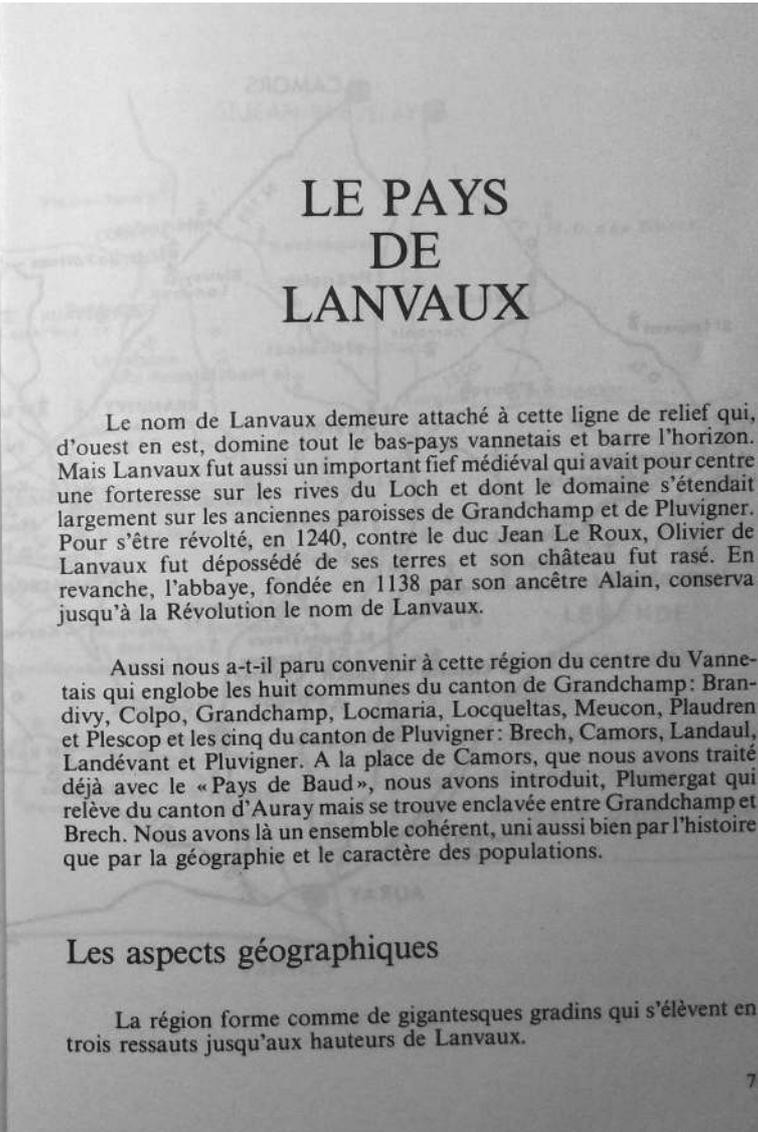
Avec le temps, sa méthode et son talent se sont encore affinés et renforcés, et c'est, sans effort apparent, dans un style d'une grande limpidité, coulant de source, qu'il nous promène aujourd'hui parmi les témoins, et malheureusement aussi les vestiges, du patrimoine religieux et historique de cette petite région si attachante, et si mal connue, je le crains, des habitants du Morbihan eux-mêmes quand ils n'y résident point.

L'approche historique et l'analyse architecturale auxquelles il se livre en introduction constituent un modèle de synthèse qui prépare substantiellement à la présentation très fouillée qu'il donne ensuite, commune par commune, édifice par édifice, tant de la construction que des richesses mobilières et artistiques des monuments décrits. En conclusion, il établit avec concision les traits dominants de cette étude menée avec maîtrise.

L'étendue et la sûreté de son information, de la vénérable église romane au plus humble oratoire, de la chapelle ancienne ou reconstruite à la fontaine préservée ou menacée, ne laissent place à aucune faille.

La connaissance scientifique et esthétique du patrimoine monumental, inaugurée par les « antiquaires » du siècle dernier, développée par des archivistes comme Rosenzweig et Thomas-Lacroix, précisées par des chercheurs infatigables comme Hervé du Halgouët, demeurent en bonne voie. Puisse la poursuite de cet effort séculaire, attestée aujourd'hui par le travail irréprochable du chanoine Danigo, être accueillie par le public avec toute l'ardeur et l'intérêt qu'elle mérite.

Jean Gourhand  
Directeur des Services d'Archives  
du Morbihan



## LE PAYS DE LANVAUX

Le nom de Lanvaux demeure attaché à cette ligne de relief qui, d'ouest en est, domine tout le bas-pays vannetais et barre l'horizon. Mais Lanvaux fut aussi un important fief médiéval qui avait pour centre une forteresse sur les rives du Loch et dont le domaine s'étendait largement sur les anciennes paroisses de Grandchamp et de Pluvigner. Pour s'être révolté, en 1240, contre le duc Jean Le Roux, Olivier de Lanvaux fut dépossédé de ses terres et son château fut rasé. En revanche, l'abbaye, fondée en 1138 par son ancêtre Alain, conserva jusqu'à la Révolution le nom de Lanvaux.

Aussi nous a-t-il paru convenir à cette région du centre du Vannetais qui englobe les huit communes du canton de Grandchamp : Brandivy, Colpo, Grandchamp, Locmaria, Locqueltas, Meucon, Plaudren et Plescop et les cinq du canton de Pluvigner : Brech, Camors, Landaul, Landévant et Pluvigner. A la place de Camors, que nous avons traité déjà avec le « Pays de Baud », nous avons introduit, Plumergat qui relève du canton d'Auray mais se trouve enclavée entre Grandchamp et Brech. Nous avons là un ensemble cohérent, uni aussi bien par l'histoire que par la géographie et le caractère des populations.

### Les aspects géographiques

La région forme comme de gigantesques gradins qui s'élèvent en trois ressauts jusqu'aux hauteurs de Lanvaux.



Le premier, dénommé par les géographes niveau de Sainte-Anne, d'une altitude moyenne de 50 mètres se raccorde à la bordure côtière du Morbihan et même touche à la mer au nord de la rivière d'Étel.

Établi autour de 100 mètres, le second garde encore, au voisinage de Pluvigner et de Grandchamp des vastes étendues de landes qui ont permis l'installation du camp militaire de Meucon.

Le dernier degré se hisse à 150 mètres et porte une des plus belles forêts du Morbihan.

Ces reliefs recouvrent des bandes géologiques grossièrement parallèles à la côte où alternent des granites et des granulites qui résistent à l'érosion avec des schistes micacés qui se laissent attaquer plus facilement.

L'inégale résistance des roches, combinée avec des dénivellations créées par des failles, a guidé, au long des ères géologiques, le travail des eaux de ruissellement et donné naissance à l'actuel réseau des cours d'eau.

Le Loch est en l'artère principale et fait l'unité de ce terroir. Il coule d'abord d'est en ouest, dans une assez large vallée, au pied des landes de Lanvaux puis, à partir de Bieuzy, s'oriente nord-sud et s'enfonce dans des gorges pittoresques avant de rejoindre le flux de la mer venu à sa rencontre jusque dans les marais de Kerzo.

Ce n'est pas un hasard si les seigneurs de Lanvaux avaient bâti leur forteresse à proximité de l'endroit où la rivière change de direction et pas davantage si des batailles décisives se sont livrées, en 1364 et en 1815, autour de la vallée encaissée qui constitue une défense naturelle et barre l'accès à la Bretagne occidentale.

## Les populations

### *Le peuplement préhistorique*

Le Pays de Lanvaux a été habité dès la préhistoire. Son sol fournissait d'excellents matériaux aux constructeurs de mégalithes dont les monuments ont été malheureusement presque tous ruinés, si l'on excepte les menhirs de Plaudren et le cairn de Larcuste en Colpo.



*La vallée du Loch à Brandivy.*

Les populations de l'âge du Bronze n'ont laissé que peu de traces : une sépulture à Ti-Guen, en Plumergat, des dépôts de haches à Brandivy et à Plescop.

L'âge du Fer est mieux représenté par des tombelles érigées dans les landes, par des chambres souterraines creusées dans le sol, par des dépôts monétaires comme celui de Brech et surtout par ces pierres taillées appelées lechs et qui se présentent sous forme de calottes sphériques ou de stèles quadrangulaires ou cylindriques. On les trouve actuellement regroupées autour des églises et des chapelles et elles portent parfois des signes chrétiens ou même des inscriptions, si bien qu'on peut se demander s'il faut rapporter à l'époque gauloise tous ces monuments élémentaires.

### *Les installations gallo-romaines*

L'empreinte gallo-romaine est encore plus nettement marquée. Le Pays de Lanvaux se trouve cadré par deux voies principales : celle de Nantes à Quimper qui forme souvent sa limite méridionale et celle d'Angers à Carhaix qui passe au nord de Plaudren et de Colpo. Une troisième se dirigeait de Vannes vers Corseul.

A proximité de ces voies, on a repéré de nombreuses enceintes fortifiées que le bulldozer achève de niveler et aussi des fragments de briques et des tessons de poteries, notamment dans les villages dénommés Gohquer ou Mangouero et dans des parcelles appelées Bosseno.

La densité de ces vestiges est particulièrement élevée en Plaudren où se situait un important carrefour routier: camp de Kerfloch, heureusement conservé, *fanum* octogonal de Goh-Ilis, *tegulae* et amphores au Gohquer, monnaies de Tetricus à Poulbren.

### *Les migrations bretonnes*

Venus par mer, à partir au moins du V<sup>e</sup> siècle, les Bretons ont pu se répandre à l'intérieur du Vannetais en utilisant les anciennes voies romaines et fonder leurs « *plous* » et leurs « *lans* ».

Plumergat, Pluvigner, Plaudren, Plescop, autant de paroisses qui remontent à ces âges et conservent dans leurs noms, les trois premières du moins, celui de leur fondateur: Mergat, Guigner, Audren. Landévant et Landaul peuvent être contemporaines et sans doute Grandchamp.

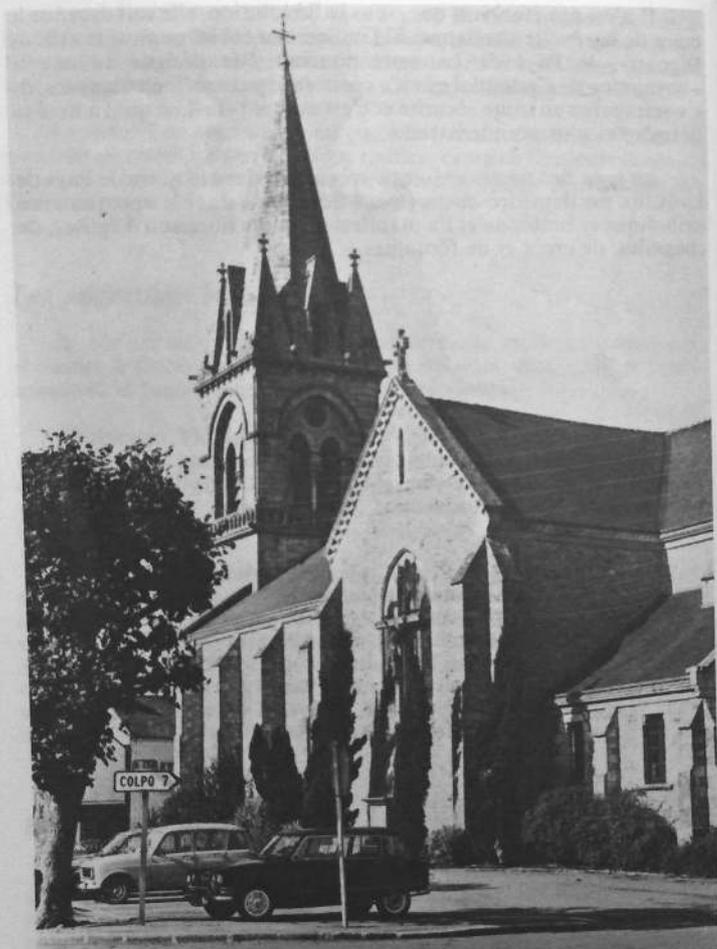
Après les invasions normandes, l'empreinte à la fois bretonne et religieuse s'accroît encore, comme en témoignent les noms en « *loc* » désignant des lieux saints rattachés souvent à des abbayes ou à des ordres hospitaliers. Grandchamp n'en comptait pas moins de six: Locmaria, deux Locmeren, Locmiquel, Lopabu et Loperhet. Il y a encore des Locmaria à Landévant et à Plumergat et Locqueltas était une ancienne trêve de Plaudren. Les « *moustoirs* » et « *moustoirics* » désignent aussi de petits établissements religieux.

### *Le royaume des Chouans*

Constamment entretenue par un nombreux clergé, ravivée au XVII<sup>e</sup> siècle par le P. Maunoir qui prêcha à Plumergat et par les missions qui se donnaient périodiquement, stimulée par le rayonnement du pèlerinage de Sainte-Anne-d'Auray, la foi a marqué profondément le caractère des paysans de la région de Lanvaux et, avec la langue bretonne et les coutumes ancestrales, façonné une mentalité qui a résisté longtemps à toute forme d'assimilation.

Il n'est pas étonnant que, sous la Révolution, elle soit devenue le cœur de la révolte chouanne. Si Guillemot a été surnommé le « roi de Bignan », le Pays de Lanvaux pourrait être désigné comme le « royaume » de Cadoudal qui n'a cessé de le parcourir en tous sens, de s'y retrancher en toute sécurité et c'est au Pont-du-Loc qu'il a livré sa dernière et plus grande bataille.

Au long des siècles et jusque très avant dans le nôtre, le Pays de Lanvaux est demeuré obstinément fidèle à sa double appartenance catholique et bretonne et l'a manifestée en une floraison d'églises, de chapelles, de croix et de fontaines.



GRANDCHAMP — L'église néo-gothique (1865-1870).

## CANTON DE GRANDCHAMP

### GRANDCHAMP

Grandchamp, en breton *Gregam*, compte certainement parmi les paroisses primitives du diocèse, à en juger par son étendue car elle englobait, avant la Révolution, Brandivy et Locmaria et même une partie de Colpo.

#### L'église Saint-Tugdual

L'église actuelle ne date que de 1865 mais elle a été précédée de plusieurs autres au cours des âges.

#### L'ancienne église

Celle qui existait encore durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle était une construction en forme de croix latine, épaulée de contreforts peu saillants et éclairée de fenêtres en cintre brisé. A l'intérieur, les arcades moulurées du transept reposaient sur des grosses colonnes engagées. La charpente demeurait apparente et les sablières du chœur portaient deux dates: 1428, qui était, peut-être, celle de la reconstruction, sinon de l'église, du moins du chœur, et 1621, celle d'une restauration.

La tour était plus récente puisque sa première pierre ne fut posée que le 1<sup>er</sup> juillet 1669. Le recteur Cillart de Kerampoul (1732-1749) vanta sa beauté alors qu'il critique l'exigüité de l'église et accuse les gentilshommes qui y affichaient leurs armes de la laisser dans un état voisin du délabrement.

Centre actif de la chouannerie, Grandchamp eut beaucoup à souffrir des allées et venues des troupes, de leurs réquisitions et de leurs pillages. Au lendemain de la Révolution, l'église était en ruines: « tout y avait été détruit, tout y était à réparer; il ne restait que les murs, sans autel, sans tabernacle, sans vitres, sans clocher, sans beffroi, sans plancher à la tour ».

Dès la reprise du culte, les paroissiens s'empressèrent de faire les réparations les plus urgentes mais au cours des années suivantes, maires

et desservants réclamaient des subsides pour refaire la couverture, blanchir les murs intérieurs et compléter le mobilier.

Le 11 décembre 1816, la foudre frappa le clocher et la chute de la flèche défonça la toiture, lézarda la tour et en descella des pierres. Le devis des réparations établi par l'architecte Brunet-Descaines se montait à 7000 francs et les paroissiens se tournèrent vers le Roi qui leur fit don de cette somme « en considération des preuves de dévouement et de fidélité » qu'ils n'avaient cessé de donner à la Monarchie. La municipalité remercia le « vertueux monarque » et mit aussitôt les travaux en adjudication.

Le 10 août 1817, on inaugura l'église restaurée par une fête du Trône et de l'Autel. L'évêque Mgr Beausset de Roquefort présidait, entouré des autorités civiles et militaires et de la Garde Nationale en armes. Il bénit la croix et le drapeau blanc qui, après une procession dans le bourg, furent hissés au sommet de la tour aux applaudissements de la foule et aux cris de « Vive le roi, vive la Famille Royale! ».

En dépit de cette ferveur patriotique et religieuse, la restauration de la tour était diversement appréciée et Marteville déclare cette flèche sans élégance. C'est ce qui explique sans doute qu'on ait éprouvé le besoin vers le milieu du siècle de la reconstruire en même temps que l'église.

### *La reconstruction du XIX<sup>e</sup> siècle*

C'était l'époque où fabriques et municipalités rivalisaient d'ardeur pour doter leurs paroisses d'églises neuves. Dès 1855, le Conseil municipal de Grandchamp sollicite l'autorisation de vendre les communs de Lanvaux pour financer un vaste programme de constructions où figure l'église. En 1859, le Préfet se rend sur place et constate que l'église, insuffisante pour la population, se trouve dans un tel état de dégradation qu'il vaut mieux la reconstruire.

Un premier projet, établi par l'architecte Amé, en 1861, n'aboutira pas. Mais un violent ouragan qui provoqua, en 1863, l'effondrement d'une partie de l'édifice ne laissait plus cours aux tergiversations. Un autre architecte, M. Hawkes, dressa un nouveau plan et les travaux furent adjugés, le 27 septembre 1864, pour la somme de 66000 francs.

L'entreprise commença la démolition au début de l'année suivante; la première pierre du nouvel édifice fut posée le 20 août 1865 et, dès le 24 novembre 1867, les paroissiens purent prendre possession de leur église neuve.

Au départ, il n'était question que de rebâtir l'église, mais quand on commença de mettre à bas l'antique bâtisse, on comprit que la tour ne pourrait demeurer sans être elle-même consolidée. Finalement, le

Conseil municipal opta pour une réfection totale et l'architecte Hawkes établit un plan pour une construction haute de 40 mètres qui coûterait 33000 francs. Le 23 avril 1867, fut posée la première pierre du nouveau clocher avec lequel allait se compléter la reconstruction de l'église.

En 1870, le Conseil municipal faisait le bilan de la dépense qui se monta finalement à 117384 francs, dont il ne restait plus que 3300 francs à payer à l'entrepreneur. Pour sa part, la fabrique avait versé 60000 francs, après avoir sacrifié tous les immeubles qu'elle possédait. Le gouvernement avait accordé, en 1865, une aide de 500 francs payable en deux annuités et la commune le reste. On voit quel cas il faut faire des opinions qui prétendent que l'église a été construite grâce à la générosité de la princesse Bacciocchi et la munificence de l'Empereur. Là, comme ailleurs, c'est le peuple chrétien qui a financé l'essentiel des travaux.

D'autant plus que si le gros œuvre était terminé, en 1870, il restait à parfaire et à meubler l'intérieur. En 1885, on travaillait encore à modeler dans le plâtre les nervures de la voûte. Les uns après les autres, les curés complétèrent le mobilier: autels, boiseries, statues. Une galerie de vitraux, posés par Garnier de Tours vint lui apporter sa note colorée.

Dans toutes les églises, l'histoire des cloches est particulièrement mouvementée parce qu'il faut périodiquement les refondre. Le clocher neuf reçut trois cloches: la plus ancienne datait de 1809, les deux autres de 1860 et 1864. En 1865, on bénit encore une petite cloche de 75 livres fondue à Ploërmel.

En 1906, la cloche qui sonnait le « la » fut fêlée. On en commanda une autre à la maison Havard de Villedieu-les-Poêles, mais elle se brisa à sa descente de wagon et il fallut reprendre l'ouvrage. Des décombres de la tour de N.-D. du Burgo furent tirés des fragments de bronze qui servirent en 1937 à fabriquer deux nouvelles cloches. Désormais le carillon de l'église en compte cinq qui pèsent 1000, 640, 420, 389 et 283 kilogrammes: elles donnent respectivement le ré#, le fa#, le sol#, le la et le la#.

Diverses réparations d'entretien intervinrent jusqu'à la restauration du centenaire. Conformément au goût du jour, enduits et badigeons intérieurs furent enlevés pour laisser apparaître les moellons rejointoyés et le mobilier fut adapté aux nouvelles exigences liturgiques. L'église prit alors le visage que nous lui connaissons.

### *L'église actuelle*

Dans son état actuel, l'église de Grandchamp dessine une croix latine avec deux sacristies en appentis le long du chœur. Elle est construite en moellons de granit avec revêtement appareillé sur la face

externe des contreforts. Par raison d'économie, on avait choisi la pierre blanche pour les corniches et l'encadrement des baies, comme pour les colonnes intérieures, mais, en cours de travaux, on se décida de réaliser les portes en granit. L'esprit général était celui du style néo-gothique, alors à la mode.

#### *Le clocher*

La nef est précédée à l'ouest d'un clocher, tout entier en appareil de granit. La tour carrée s'élève en deux étages : celui du porche percé d'un portail en arc brisé, décoré de colonnes et d'un larmier mouluré et couronné d'une balustrade ; celui de la chambre des cloches, ouvert sur chacune de ses faces d'une grande arcade en tiers-point qui contient deux fenêtres jumelles séparées par une colonnette et surmontées d'un oculus dans le tympan.

Sur la plate-forme, cernée d'une corniche à modillons se dresse une flèche polygonale, entourée à la base des pyramides d'angle et de fenêtres étirées qui appelaient pour elle une plus grande élévation.

#### *Le vaisseau*

Le vaisseau se compose d'une nef de cinq travées, d'un transept et d'un chœur terminé par une abside à trois pans.

Les travées de la nef sont nettement accusées par les contreforts qui montent jusqu'à la toiture et par les fenêtres en lancettes. Les ailes du transept, épaulées de contreforts, s'ornent sous le rampant du toit d'une corniche découpée en lobes et une croix domine le pignon. Dans les grandes baies en arc brisé s'inscrivent un triplet et une rose multilobée.

Le chœur comporte deux travées droites, masquées en grande partie par les sacristies et une abside polygonale où se voient les mêmes contreforts et les mêmes fenêtres que sur la nef. C'est dire que l'église présente une grande unité.

#### *L'intérieur*

Depuis la dernière restauration, l'intérieur offre le contraste de ses pierres apparentes avec la blancheur éclatante des colonnes et des voûtes.

La large nef est séparée de ses collatéraux par des colonnes de pierre blanche dont les chapiteaux sont garnis d'abondantes croses végétales. Elles supportent les arcs surhaussés de la voûte dont les nervures sont moulurées d'un filet entre deux tores. Les arcs latéraux délimitent les berceaux perpendiculaires qui couvrent les bas-côtés.



GRANDCHAMP — L'église. La nef et le chœur, vus du fond.

Les piles du carré du transept sont renforcées et, dans le chœur, les nervures rayonnantes retombent sur des colonnes appliquées aux murs mais indépendantes d'eux.

On a critiqué parfois l'étroitesse des collatéraux, réduits à de simples couloirs de circulation et la faible élévation de la voûte. Depuis qu'elle a été restaurée, l'église présente cependant un volume agréable et s'avère très fonctionnelle.

#### *Le mobilier*

Au maître-autel de bois, placé du temps du curé Bellec, on a substitué récemment un autel de granit, fait d'un massif rectangulaire, en appareil et d'une table moulurée d'une bande et d'un large biseau, mais on a conservé, à l'entour du chœur les boiseries néo-gothiques au vernis très sombre. Au fond, se dresse un crucifix de bois dont l'image du Christ provient de la chapelle de Kerleguin. Aux murs latéraux s'adossent les statues en plâtre de saint Pierre et saint Paul, de saint François et de N.-D. de Lourdes. Curieusement, le patron de la paroisse n'apparaît que dans le vitrail central, encadré de saint Pierre et de saint Paul.

Commandé par M. Chapelain, le haut retable-lambris néo-gothique du transept nord s'orne des images de la Vierge à l'Enfant, de

saint Isidore et d'un saint évêque, peut-être saint Tugdual. Celui du midi, plus composite, a été réalisé, en 1884, par le sculpteur lorientais Le Brun. On y voit, de part et d'autre d'un crucifix les statues de sainte Anne avec la Vierge et de saint Cornély. Dans les fenêtres se font face deux scènes: *le Labour de saint Isidore* et *l'Atelier de saint Joseph*, symbolisant les travaux de l'agriculture et de l'artisanat. Les vitraux de la nef figurent des saints et des saintes honorés dans les chapelles de la paroisse.

L'église s'est récemment enrichie d'un saint Vincent-Ferrier en faïence qui apporte une note de modernité à côté de panneaux de bois sculptés provenant de la chapelle N.-D. du Burgo. Un premier groupe de trois scènes représente *la Résurrection des morts* avec un personnage qui échappe à la gueule d'un monstre, *le Jugement* où saint Michel pèse les âmes dans ses balances et *l'Enfer* sous les traits d'un damné empalé sur un arbre sec. L'autre, emprunté sans doute à la tribune d'un ancien jubé, figure six apôtres dont le nom est inscrit à l'intérieur de leur auréole et au milieu d'eux le Christ.

La tribune dessinée par Le Brun et édiflée par un artisan du bourg, Henri Marion, occupe toujours le fond de la nef, éclairée par une fenêtre où apparaît saint Michel. Dans le porche qui fait suite, on a eu l'idée d'exposer, à l'abri d'une vitre blindée, un petit trésor d'objets anciens: des vêtements liturgiques d'étoffes brodées, deux calices du XVII<sup>e</sup> siècle, d'autres plus récents, une croix processionnelle, des encensoirs. Sous ce même porche, on voit encore le lutrin acheté par M. Bellec, la statue



GRANDCHAMP — Bas-relief des Apôtres (provenant de la chapelle N.-D. du Burgo).

d'un saint roi qui doit être saint Louis et celle de saint Mamert qui naguère était vénéré dans l'oratoire de Kerfur.

Ainsi, pour être du XIX<sup>e</sup> siècle, l'église Saint-Tugdual de Grandchamp ne manque cependant pas d'attraits.

## Chapelle N.-D. du Perpétuel Secours au Bourg

Il y avait eu, autrefois, dans le bourg de Grandchamp, une chapelle dédiée à saint Yves, mais, sur son emplacement, on avait construit le presbytère. Le curé Gourron souhaitait un lieu de culte pour servir aux réunions pieuses de la Congrégation et des tiers-ordres.

Son projet fut mis à exécution, en 1898. Une inscription dit en effet: «*L'an de grâce 1898, le vendredi 10<sup>e</sup> jour de juin, a été posée la première pierre de la chapelle N.-D. de Perpétuel Secours*». Les travaux furent conduits rapidement puisque l'édifice fut béni le 6 novembre 1898. Il est vrai qu'il n'était pas entièrement terminé, mais on avait tenu à faire la cérémonie, avant le départ de Mgr Kersuzan, enfant du pays et archevêque de Port-au-Prince, à qui la chapelle devait son titre et sans doute le tableau porté en procession par huit jeunes filles de blanc vêtues.

La chapelle est très simple, en forme de rectangle, avec un chevet à trois pans, mais on utilisa dans la construction des pierres décoratives tirées des ruines de l'ancien prieuré des Saints et de la chapelle de Kerbervet. C'est ainsi que la façade s'ouvre sur la rue par une grande porte en plein cintre moulurée d'un tore. Plus haut, l'oculus s'inscrit dans une rosace à lobes triflés. Au bas des rampants s'avancent des animaux fantastiques. A cette façade sont adossées les deux statues de N.-D. de la Rosée et de saint Marc. Taillées dans un calcaire très tendre, elles ne cessent malheureusement de se dégrader sous les effets des intempéries.

De même, à l'intérieur se voient deux anciennes crédences, l'une simplement épannelée, l'autre moulurée et ornée de colonnettes. Tout le reste du mobilier reflète la piété et l'esthétique de l'époque. Au fond du chœur, un jour céleste éclaire l'apparition du Sacré-Cœur à sainte Marguerite-Marie. L'autel en bois ne manque pas d'originalité: il dessine un arc de cercle monté sur de courtes colonnes et, de chaque côté, un ange soutient un lampadaire. A côté du tableau de N.-D. de Perpétuel Secours, figure une présentation de la Sainte-Face, entourée des instruments de la Passion. Les statues en plâtre de sainte Philomène, de la Médaille miraculeuse, de saint Mathurin, de saint Roch, du curé d'Ars, de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus témoignent des dévotions en honneur dans la première moitié du vingtième siècle.

Les vitraux, posés par Laumonier de Vannes, ornés des images de N.-D. de Lourdes, de saint François d'Assise et de saint Dominique, désignent clairement la destination première de la chapelle.

Depuis peu, elle a été convertie en salle de catéchisme.

## Chapelle N.-D. du Burgo

La chapelle N.-D. du Burgo, la plus grande et la plus belle de la paroisse n'est guère plus qu'une ruine romantique au cœur d'un bouquet de grands arbres. Dans la solitude des landes tapissées de bruyères, dont elle tire sans doute son nom, la proximité du camp militaire de Meucon lui a été funeste.

Au cours des années 1880, à diverses reprises, elle fut violée et saccagée par des soldats. Les plaintes auprès des autorités militaires n'y firent rien et c'est en vain que la fabrique tentait de la maintenir et de la protéger, en rétablissant le plancher de la tour, en défendant les fenêtres par des armatures métalliques, en exhaussant les murs de la sacristie.

En 1924, la chapelle fut encore forcée, les statues mutilées, les boiseries brûlées. Pour sauver ce qui restait, le curé se vit contraint de la vider de tout mobilier.

L'effondrement de la tour, en 1931, lui porta le coup de grâce en entraînant la ruine de toute la partie haute. L'administration des Beaux-Arts se borna à entourer les décombres de barbelés depuis longtemps disparus...

Il ne reste donc plus que la courte nef et une partie des murs du transept et du chœur. C'est assez pour nous laisser deviner tout l'intérêt de cet édifice.

Rosenzweig nous en a laissé une description méticuleuse. En forme de croix latine, elle mesurait environ 32 mètres sur sept, avec au carré du transept une grande tour carrée, flanquée au nord d'une tourelle d'escalier. Elle était tout entière construite en appareil de granit.

Le décor flamboyant y déployait toutes ses richesses : banc mural, contreforts à pinacles fleuris, larmiers sculptés de motifs variés, pignons à crosses végétales. Deux belles portes nous ont été conservées : à l'ouest, la large baie en anse de panier, profondément moulurée de gorges et de tores s'encadre entre des pilastres à pinacles, sous une accolade garnie de feuilles frisées et terminée en un gros fleuron. Au sud, c'est un véritable portail, mis en pleine valeur depuis la suppression du porche, en 1888. Une grande arcade flamboyante contient deux portes jumelles en anse de panier, sous un tympan dont le remplage s'est malheureusement effondré. Des rameaux de vigne grimpent dans la

gorge extérieure de l'arcade et autour des ouvertures. Dans les fenêtres en arc brisé du chœur, les garnitures de formes cintrées superposées accusent déjà le début du XVII<sup>e</sup> siècle.

L'intérieur n'était que partiellement dallé et couvert d'un lambris sur arceaux à clefs pendantes. La charpente laissait voir ses entrails engoulés dans des gueules de crocodiles et les sablières sculptées d'écussons, de feuilles, d'animaux fantastiques, de personnages parfois dans des attitudes saugrenues et de précieuses inscriptions gothiques. On lisait dans la nef : « FAIT PAR IEHA THEBAUT LAN MVC XX I (et) VIII » (1528). Ainsi nous sont conservés sans doute les noms des deux charpentiers et la date de la construction de la chapelle commencée, semble-t-il, par la nef.

Au carré du transept, de grandes arcades brisées, portées sur des piles polygonales engagées supportaient la tour massive. Sur de vieilles photographies, on distingue, des clôtures sculptées provenant sans doute de l'ancien jubé et dont les fragments sauvegardés sont présentés maintenant dans l'église paroissiale. Les piscines du chœur arboraient aussi un décor flamboyant.

Çà et là, dans la chapelle, se voyait un écusson « parti d'or à la croix d'azur » qui est La Feillée et « de gueules à neuf mâcles d'or, à la bande d'argent brochant sur le tout » qui est Rohan-Pouldu. Messire François de la Feillée, vicomte de Plouider, avait épousé Cyprienne de Rohan-Pouldu, dame du Gué-de-l'Isle et de Piriac. Le premier mourut le 17 mars 1538 et sa femme en 1554. Ce sont donc bien les seigneurs fondateurs de la chapelle.

Le vitrail de chevet, victime du vandalisme des militaires, datait de 1615, ce qui le rendait particulièrement précieux. A côté de scènes de la vie du Christ y figuraient le blason des fondateurs et d'autres alliances de la famille de Rohan-Pouldu : Jean de Rohan, sieur du Gué-de-l'Isle et



GRANDCHAMP — Chapelle ruinée N.-D. de Burgo. La porte méridionale (XV<sup>e</sup> siècle).

Gillette de Rochefort, Jérôme de Rohan, sieur du Pouldu et Julienne Le Metour, Samsonne de Rohan-Pouldu et François Josset, sieur de Kerfredon.

Dans le clocher qui s'effondra, la cloche, de 1747, Rose de Sainte-Marie de Burgos, qui pesait 340 livres, avait sans doute laissé la place à une autre de 374 kilos, bénite en 1863 par Mgr Dubreuil, évêque de Vannes.

La fontaine monumentale de la chapelle se trouve désormais englobée dans le périmètre d'une station de pompage qui la rend inaccessible. Le bassin, couvert d'une arcade en plein cintre ornée d'une accolade s'enfonce dans un pignon flanqué de colonnettes engagées et entouré d'un banc mural. Elle comporte une longue inscription latine que nous donnons selon la lecture qu'en a faite le chanoine Le Mené: *O BTA MARIA FONDS S(IGNATUS) FONDS MIS (ericordioe) FONDS PIETATIS ET JU (stittioe) CARTERON HOC PEREGIT OPUS DNO FRAN (cisco) MADEC PROCURAT (ore). O bienheureuse Marie, fontaine scellée, fontaine de miséricorde, fontaine de piété et de justice. Carteron a réalisé cet ouvrage au temps où François Madec était procureur.*



GRANDCHAMP — Chapelle du Moustoir.  
Statue de Saint-Gildas.

### Chapelle de N.-D. des fleurs et de Saint-Gildas au Moustoir

Le nom du village indique un établissement monastique ancien, mais la chapelle actuelle est moderne: édifice rectangulaire en appareil de granit, porte en plein cintre à l'ouest, aux arêtes largement abattues, porte en anse surbaissée au midi. Cependant la belle fenêtre de chevet témoigne d'une construction antérieure. Elle s'ouvre en arc brisé avec un ébrasement concave et les trois meneaux qui la divisent s'épanouissent en trois fleurs de lys savamment imbriquées. Le clocheton, au sommet du pignon occidental n'a pas d'âge.

La seule indication historique est fournie par un écusson à trois têtes de loups arrachées que Le Mené attribuait aux Visdeloup. On ne voit pas que cette famille de l'évêché de Tréguier ait eu affaire avec Grandchamp. Nous y reconnaitrions plus volontiers les armes des Bino du Rest, dont le manoir était voisin. Une armoire porte la date de 1670 avec le nom de Jean Le Blévec.

L'autel de bois dissimule l'ancien autel de pierre. De part et d'autre de la fenêtre se tiennent les statues de la Vierge à l'Enfant, en pierre tendre polychromée et de saint Gildas, en bois. La Vierge couronnée, le visage méditatif, porte son enfant à droite et relève sur le bras gauche son manteau bleu. Saint Gildas, un peu raide dans sa chasuble gothique présente à gauche un livre grand ouvert mais il a perdu le bâton abbatial qu'il tenait à main droite. Dans la nef, figure un Christ en croix de belle facture.

La chapelle a fait l'objet, en 1951, d'une importante restauration et, en 1958, à l'occasion de l'année mariale, on a placé dans la fenêtre axiale un vitrail réalisé par Pierre Toulhoat. Y sont représentés, dans de vives couleurs et avec une touche bretonne, les trois mystères joyeux de l'Annonciation, de la Visitation et de la Nativité avec l'adoration des Mages. A lui seul, il donne lumière et vie à cette humble chapelle de campagne.

### Chapelle Saint-Jean-Baptiste de Lopabu

Le nom du village appellerait normalement une dédicace à saint Pabu, surnom de saint Tugdual, évêque de Tréguier et patron de Grandchamp. Or son image ne figure même pas dans la chapelle qui est dédiée à saint Jean-Baptiste, ce qui pourrait suggérer une ancienne possession hospitalière. Depuis 1905, lui-même a été plus ou moins supplanté par saint Eloi, protecteur des chevaux et le pardon transféré du 24 juin au second dimanche de juillet. La fontaine, restaurée à cette époque, abrite une statue de saint Eloi, œuvre du sculpteur melrandais Le Peutrec.



GRANDCHAMP — Chapelle de Lopabu.  
Statue processionnelle de saint Eloi.

La chapelle actuelle remonte, pour l'essentiel, au XVI<sup>e</sup> siècle. La porte médiévale, en anse de panier, profondément moulurée d'une double gorge, comporte une inscription incomplète: *J. LE TROEN PTRE FICT*. Fort heureusement l'élégant calvaire voisin permet de mieux situer ce personnage car on y lit: *DOM JEHAN LE TROEN FICT FAIRE CESTE CROES LAN MIL CINQ CENTS VINGT*.

Cette même porte présente deux blasons complexes qui se rapportent aux alliances des Chohan de Coetcandec. Celui de gauche se trouvait exactement reproduit dans le vestibule du château. Il se lit: *écartelé, au 1 de gueules à 9 besants d'or, 3, 3, 3, et au chef endenté d'argent* (Phélipot: Jeanne Philippot avait épousé Pierre Chohan, décédé en 1474); *au 2, fascé d'or et de sable à 6 pièces* (Kerambartz); *au 3, d'or à trois têtes de loups arrachées et lampassées de gueules* (Bino du Resto: Guillemette Bino avait épousé Jean Chohan, mort en 1502); *au 4, d'azur à la croix ancrée d'or* (Grillon de Rosnarho); sur le tout *d'argent au cerf passant de gueules* qui est Chohan.

Le second blason, assez proche, présente un écu en cœur parti, semble-t-il, de Chohan et de Grillon. Pierre Chohan, mineur en 1513, épousa, vers 1534, Jeanne Grillon, l'héritière de Rosnarho. Nous sommes donc ramenés à peu près à la même époque.

Simplement rectangulaire, trapue en raison de son peu d'élévation, la chapelle de Lopabu tire sa principale richesse de son appareil régulier de granit, des animaux sculptés au bas des rampants et de la qualité de ses ouvertures. La fenêtre du chevet, en arc brisé, a perdu son remplage mais conserve sa bordure à ébrasement concave. Comme la porte méridionale, celle de l'ouest s'ouvre en une anse de panier profondément moulurée. Au sommet du pignon, le clocheton est récent, dominé par une courte flèche conique qui porte la croix.

L'intérieur, au sol de terre battue, fait plus pauvre, en dépit d'une restauration qui l'a doté d'une nouvelle voûte lambrissée. L'autel a conservé sa table de granit mais le massif qui la soutient a été refait. En 1913, les anciennes statues de bois avaient été remplacées par d'autres de la maison Raffl; une Vierge de l'Assomption et un saint Jean-Baptiste, «à décor très riche», dit le curé: carton romain et yeux en émail.

Fort heureusement, relégué au fond de la chapelle, a survécu le vieux saint Armel qui tient toujours en laisse le dragon. Dans la nef se voit aussi un crucifix mural peu habituel. La croix s'élargit en rectangle à chacune de ses extrémités et à la jonction de la hampe et de la traverse. Le Christ mort, penche à droite sa tête chargée de la couronne d'épines et son corps, aux volumes bien marqués, s'étire, les bras largement étendus, les jambes droites, le pied droit cloué sur le pied gauche.

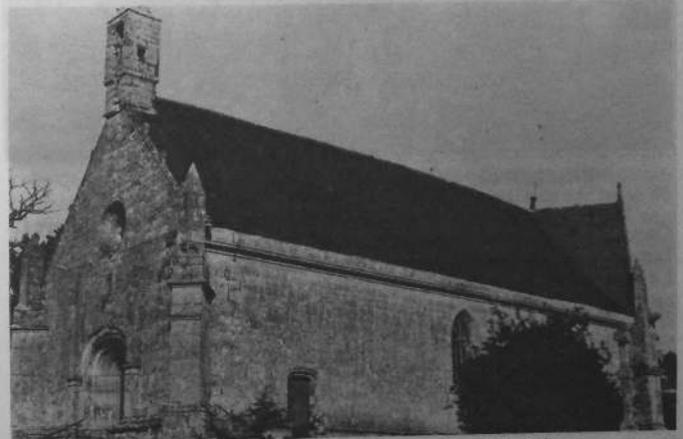
En 1913, la chapelle s'est enrichie d'un groupe en bois verni qui représente saint Eloi. Le programme fixé n'était pas des plus simples à réaliser puisqu'on demandait un saint évêque tenant un fer à cheval et, à ses pieds, un paysan breton et une tête de cheval. Un magasin parisien avança un devis trop onéreux; le sculpteur Le Peutrec se refusa et un jeune artisan de Granchamp, nommé Corfmat, décida de relever le défi. Il s'en est tiré honorablement faisant preuve d'une grande habileté de ciseau.

La croix de Dom Jean le Troen mérite qu'on s'y arrête. Elle se dresse sur un socle à double étage, porté lui-même par un soubassement carré dont la table débordante est moulurée d'un large cavet. Son fût polygonal est couronné d'un chapiteau circulaire sur lequel prennent appui la croix proprement dite et ses personnages: d'un côté, le Christ et, au dos, la Vierge couronnée qui tient son Enfant.

## La Chapelle Sainte-Brigitte de Loperhet.

Bâti au flanc de l'escarpement de Lanvaux, le village de Loperhet domine la vallée du Loch. Comme son nom l'indique, il est placé sous le patronage de sainte Brigitte à qui la chapelle est dédiée.

C'est un bel édifice qui porte les deux dates de 1569 et de 1588, époque à laquelle on passait du style flamboyant à celui de la Renais-



GRANCHAMP — Chapelle de Loperhet (1569-1588).

sance. La façade occidentale reste, dans son dessin général, fidèle à l'élévation et au décor traditionnels : contreforts d'angle à pinacles, belle porte en anse de panier, moulurée de gorges vigoureuses et de colonnettes à base sculptée, encadrement de pilastres à pinacles fleuris et accolade garnie de larges feuilles frisées et terminée par un haut fleuron. Cependant, au-dessus de la porte apparaît un oculus à ébrasement concave. Au sommet du pignon, le clocheton s'étire en hauteur sous la courte pyramide qui l'amortit.

Les murs sont construits en un solide appareil de granit, avec une large corniche sous la toiture et, au bas, un banc extérieur. Au sud, le deux portes s'ouvrent en anse de panier, l'une très simple, l'autre avec les mêmes ornements qu'à l'ouest. L'unique fenêtre, en arc brisé, garde les traces de meneaux disparus.



GRANDCHAMP — Loperhet. Fontaine Sainte-Brigitte (XVI<sup>e</sup> siècle).

Vers le chœur, bâti (ou rebâti) en dernier par le tailleur de pierre L. Cartron, de la même famille que celui qui a travaillé à la fontaine du Burgo, le décor change et le larmier se charge de masques et de pampres. Le chevet à trois pans s'aiguise de hauts pignons triangulaires dont les crochets s'enroulent en spirales. Chacun des éléments qui le composent se trouve nettement délimité par des contreforts à deux étages, percés de longues gargouilles animales et sommés de hauts pinacles fleuris. Les fenêtres en plein cintre, aux moulures adoucies, prouvent bien que l'on est entré dans le mouvement de la Renaissance.

On le retrouve à l'intérieur. Si les murs paraissent austères dans leur appareil de granit, si les gueules de crocodiles engoulent toujours les

entrants, les sablières du chœur s'ornent de masques et de motifs géométriques qui n'ont plus rien à voir avec les fantaisies débridées de l'âge précédent. La monumentale piscine cintrée avec son encadrement de pilastres plats, davantage encore les niches où ils se chargent de bagues moulurées, tout comme le petit autel adossé au mur nord de la nef s'inspirent du style nouveau.

Malheureusement, le mobilier n'a pas cette même qualité. L'autel principal, en forme de tombeau galbé, est en bois, les statues de sainte Brigitte et de saint Paul, de saint Joseph et de saint Cornély, en plâtre. Plus que les vitraux des saints Cœurs de Jésus et de Marie (1901), le Christ mural s'efforce de donner une âme à cet intérieur.

Au sud de la chapelle, s'élève une croix datée de 1829. Plus haut, à flanc de coteau, la fontaine solitaire, bien qu'un peu dégradée, ouvre en plein cintre son arcade moulurée, entre deux colonnes engagées et sous une ample bâtière. Elle aussi porte la marque de la Renaissance.

## Chapelle de Locmeren-des-Bois

Le village de Locmeren est dit « des Bois » pour le distinguer de Locmeren-des-Prés, situé plus au sud. A ces deux toponymes en « loc » se trouve associé le nom de Meren, saint breton parfaitement ignoré et qui a été supplanté par des titulaires dont le nom avait quelque rapport avec le sien. A Locmeren-des-Prés, c'était saint Martin, dont la chapelle a disparu depuis longtemps ; à Locmeren-des-Bois, c'est sainte Émerence, la mère légendaire de sainte Anne ou plutôt sainte Emérentienne, la sœur de lait de sainte Agnès, puisqu'elle est représentée avec la palme des martyrs.

Chapelle bien modeste, sans doute du XVII<sup>e</sup> siècle, mais largement restaurée. Elle dessine un simple rectangle : la longère nord est aveugle, celle du midi, percée d'une petite fenêtre et d'une porte en arc segmentaire et d'une seconde fenêtre en plein cintre. La fenêtre en arc brisé du chevet apparaît fort maladroite. Seule la porte de l'ouest a gardé son aspect primitif, chanfreinée le long des piedroits et de l'arc en plein cintre. Au sommet du pignon, un clocheton ouvert d'une baie cintrée abrite la petite cloche.

L'intérieur n'offre rien de remarquable, sinon le beau dallage de granit. La sablière semble avoir été conservée, peut-être même les entrants. L'autel n'est qu'un simple caisson de bois. Il est dominé par le crucifix mural et les deux statues de plâtre de sainte Émerence et de saint Cornély. La dévotion populaire a multiplié les petites effigies de plâtre ou de faïence. Un grossier bénitier quadrangulaire, se trouve à droite de la porte méridionale.

A proximité de la chapelle se dressent une stèle épaisse et une croix datée de 1881.

## Chapelle Saint-Michel à Locmiquel

En 1886, la vieille chapelle de saint Michel au village de Locmiquel tombait en ruines quand elle fut entièrement reconstruite en 1886 par l'entreprise Ruer de Sainte-Anne d'Auray.

Malheureusement on ne se préoccupa guère ni d'art ni d'architecture et elle paraît bien indigente au milieu de fermes qui ont beaucoup de caractère. Ce n'est, en effet, qu'un simple rectangle construit de moellons et revêtu d'un enduit. Seules les ouvertures ont reçu un encadrement en pierres de taille: le portail cintré et l'oculus qui le domine, la porte latérale rectangulaire et les deux fenêtres symétriques en plein cintre, ainsi que la fenêtre de chevet. Le clocheton lui-même, au sommet du pignon a tous les caractères du XIX<sup>e</sup> siècle: petite chambre aux baies cintrées, entre deux corniches et courte flèche de granit.

L'intérieur est d'une propreté sans faille: sol dallé, murs et voûte soigneusement blanchis sur lesquels se détache la sablière horizontale.

Une balustrade de fer forgé sépare de la nef le chœur surélevé d'un degré. L'autel, de bois rectangulaire, semble avoir conservé le tabernacle et les gradins du début du XIX<sup>e</sup> siècle. Deux petites statues en plâtre l'encadrent, de sainte Jeanne d'Arc et de saint Joseph. Seul s'impose le grand saint Michel, fâcheusement placé à contre-jour dans la fenêtre axiale. Guerrier vêtu à l'antique, coiffé d'un casque tout empanaché; il terrasse triomphalement le dragon.

## Les chapelles domestiques

### Kerleguin

Souvent les manoirs possédaient une chapelle particulière, notamment aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Celle de Kerleguin, où se trouvait le presbytère, était plus ancienne et dédiée à saint Gobrien, évêque de Vannes.

Accolée au mur méridional de l'enclos, on y accédait de la cour aussi bien que de l'extérieur, ce qui permettait de l'ouvrir au public. Selon Cillart, qui fut recteur de Grandchamp, on s'y rendait en procession, le jour des Rogations et le pardon se célébrait, le dimanche qui

suit le Rosaire. En 1771, elle reçut une cloche de 71 livres dénommée Marie de Saint-Gobrien.

Le manoir fut vendu, en 1861, par la fabrique de Grandchamp, mais la chapelle demeura paroissiale. En 1899, elle fut vitrée par Laumonier de Vannes: elle abritait alors la statue en bois de saint Gobrien et celle en plâtre de saint Marc.

Actuellement, ce n'est plus qu'une ruine à ciel ouvert. Le pignon occidental reste debout avec sa porte en tiers-point et son clocheton carré surmonté d'une courte flèche conique. Les longères se sont effondrées, celle du nord presque complètement tandis que celle du sud conserve une fenêtre en plein cintre et une porte en arc brisé. Dans le mur du chevet se voit encore une belle fenêtre contemporaine du manoir, meublée de deux lancettes trilobées avec, en pointe, un beau quatre-feuille.



GRANDCHAMP — Chapelle ruinée de Saint-Gobrien de Kerleguin. Fenêtre de chevet (XV<sup>e</sup> siècle).

### Penhoët

Le 21 février 1671, on célébra dans la chapelle de Penhoët, le mariage entre Julien Blesvin et dame Nicole de Cosnoal, mais la chapelle actuelle semble plus tardive.

Située à droite de l'entrée, elle présente autour de la porte occidentale des ornements néo-classiques: pilastres plats et fronton curviligne. On les retrouve, à l'intérieur, dans la niche de la Vierge qui surmonte l'autel. Les fenêtres latérales s'ébrasent largement à l'extérieur.

### Kermeno

Au XVII<sup>e</sup> siècle, existait aussi dans la maison de Kermeno, une chapelle où fut célébré le mariage entre messire François-Joseph Carion et dame Barbe Druays, veuve de messire Pierre Guido, général des finances de Bretagne.

## Le Rest

La chapelle du Rest a sans doute été reconstruite, ou restaurée, au siècle dernier, en même temps que le château mais, depuis, elle a perdu sa toiture. C'est une petite construction rectangulaire terminée par une abside semi-circulaire.

Au-dessus de la porte en arc brisé se voit encore un blason devenu illisible. Au sommet du pignon nord, un clocheton, couronné d'un fronton courbe, abritait une petite cloche. Dans la longère orientale s'ouvrent une autre porte en arc brisé et deux fenêtres cintrées.

A l'intérieur, des consoles semblent destinées à recevoir une voûte; deux autres, dans le chœur, supportaient des statues. Au fond, deux lions soutiennent des écus jumelés: l'un porte *d'azur à 3 coquilles*, l'autre, *écartelé, au 1 et 4 d'azur au cerf passant et au chef cousu d'or chargé de 3 étoiles, au 2 et 3, d'or à 3 fasces ondées*.

## Chapelles disparues

Au cours des siècles, plusieurs chapelles ont disparu. La plus importante était certainement celle du *prieuré des Saints*, donné, sans preuve, comme membre de l'abbaye Saint-Gildas-de-Rhuys.

Une inscription disait: «*Messire Olivier de Pontsal, recteur de Noyal-Pontivy, chanoine, prieur des Saints, fist faire ceste église l'an MCCCCLXI (1461)*».

Le bénéfice fut uni, en 1706, au Grand Séminaire de Vannes et déjà, en 1748, selon Cillart, la chapelle menaçait ruine. La Révolution lui fut fatale et nous savons que ses meilleures pierres furent utilisées à la construction de la chapelle N.-D. du Perpétuel Secours.

Actuellement, il n'en reste plus que des pans de murs recouverts de lierre.

Au bourg, il y avait une chapelle *Saint-Yves*, dont les pierres furent vendues en 1805, et sur l'emplacement de laquelle on construisit le presbytère du XIX<sup>e</sup> siècle.

Locmeren-des-Prés avait une chapelle *Saint-Martin*, mentionnée en 1476. Il n'en reste plus trace. Elle a dû céder la place à N.-D. du Burgo.

## Les oratoires

Sur le territoire de Granchamp se voyaient, en outre, deux petits oratoires.

## N.-D. du Cloître à Botsegalo

Dans le bois de Botsegalo, s'élevait, sous le nom de N.-D. du Cloître, un petit sanctuaire populaire fréquenté par les habitants d'alentour. Le nom de «cloître» (en breton «*er khloestr*») désignait souvent d'antiques enceintes et l'on montrait, en effet, à quelque 200 mètres vers le nord, des ruines qui auraient appartenu à un ermitage des moines de Lanvaux.

L'oratoire n'était qu'une minuscule construction rectangulaire d'environ quatre mètres sur trois, avec, à l'intérieur, un autel surchargé de vases à fleurs, de bougies, d'images encadrées ou épinglées et, dans une niche une statue de l'Immaculée-Conception.

Cet édifice relevait des terres de Coetcandec et il fut cédé à la paroisse en 1912. On l'agrandit alors et la partie ancienne fut convertie en sacristie. Le mobilier s'enrichit d'une statue de saint Nicodème (*sant Godemec*), protecteur des cochons et le pardon se célébrait le troisième dimanche de juillet.

A la fin de la dernière guerre, les bois de Botsegalo servaient de refuge aux maquisards et les Allemands, en représailles, incendièrent l'oratoire, le 26 juin 1944. Malgré cela, le pardon se maintint jusqu'en 1952. Dix ans plus tard, on s'avisait, avec les pierres qui restaient, de construire, dans le village voisin de Kerret, un petit monument qui abrite l'image de la Vierge et la cloche de l'oratoire.

## «Ti-er-Groez» de Kerfur

En bordure du village de Kerfur, il y a un autre petit oratoire que les gens du voisinage dénomment «*Er Grusefi*» (le crucifix) ou encore «*Ti-er-Groez*» (la maison de la croix). Ils le donnent aussi comme un ermitage des moines de Lanvaux.

Long d'environ cinq mètres pour une largeur de trois mètres, il est couvert d'un berceau de pierres, en cintre brisé, et s'ouvre, à l'ouest par une baie en arc surbaissé. On a peine à s'y tenir debout.

Au pignon oriental s'adossaient naguère une statuette de l'Immaculée et une vieille statue de bois de saint Mamert, apportée, dit-on, de la chapelle Saint-Michel. Les mamans venaient y recommander leurs jeunes enfants.

Délaissé depuis plusieurs années, l'oratoire est envahi par les ronces et la statue de saint Mamert a trouvé refuge sous le porche de l'église paroissiale.

## BRANDIVY

Ancienne trève de Grandchamp, Brandivy a été érigée en paroisse distincte à la suite du Concordat de 1802 et en commune indépendante en 1862. A l'origine, le titulaire de la chapelle devait être saint Davy ou Divy, évêque de Ménévie en Grande-Bretagne dont le culte passa en Armorique. Plus tard, il a été supplanté par saint Laurent qui lui-même a dû céder la place à saint Aubin, évêque d'Angers, d'origine vannetaise selon la tradition.

### L'église Saint-Aubin

Le 4 juillet 1728, l'église tréviale fut complètement détruite par un incendie et rebâtie quatre ans plus tard. A la Révolution, elle hérita d'une cloche et d'une partie des stalles de l'abbaye de Lanvaux. Le recteur Carado fit appel à un peintre du même nom, sans doute son parent, pour embellir son église d'un nouvel autel et d'un retable et il envisageait encore d'autres travaux pour lesquels il demanda une aide au duc de Nemours.

### La difficile reconstruction

Estimant la chapelle du XVIII<sup>e</sup> siècle insuffisante pour les besoins de la population, ses successeurs désiraient bâtir une église neuve. Une première tentative échoua, en 1852, devant l'opposition du maire de Grandchamp qui préféra ouvrir une route.

Quand la paroisse devint commune, le recteur Ehanno qui, dès son arrivée, avait été fâcheusement impressionné par le piteux état de son église, s'empressa de s'adresser à la nouvelle municipalité, mais en vain. Conseillé par l'instituteur, soutenu par le vicaire, excité par sa servante, le maire demeura intraitable, en dépit de l'avis favorable du Conseil de fabrique et, malgré l'insistance du préfet qui offrait les services de l'architecte départemental, réserva les fonds communaux à la construction d'une mairie-école.

De guerre lasse, le recteur décida, en 1884, de passer outre en recourant à la seule générosité des paroissiens. Dès lors, les travaux sont poussés activement et, dès janvier 1885, le chœur et le transept peuvent déjà être utilisés. Nef et tour suivent dans la foulée et Mgr Bécél bénit la

nouvelle église le 22 décembre 1885. Dans les années qui suivent, le mobilier sera complété.

Restait la flèche. Le recteur Le Roux y pensait déjà et son successeur Le Bihan estima qu'il pourrait la construire dans les plus brefs délais. En 1896, il demanda à l'abbé Trouher, professeur de physique au Petit Séminaire de Sainte-Anne d'Auray, un plan, qui fut présenté à la population et soumis aux conseillers municipaux et aux fabriciens réunis au presbytère. La commune s'engageait à compléter les ressources recueillies par la paroisse. Mais le plan, établi par un architecte non agréé, ne pouvait être pris en compte par la préfecture et, avec une parfaite mauvaise foi, le maire s'y accrocha résolument, repoussant un autre plan de l'architecte lorientais Lemoine. Une fois de plus, la préfecture dut avouer son impuissance et la fabrique entreprendre les travaux avec ses seuls deniers. La flèche fut édiflée, en 1902, sur les plans de Le Trouher. La municipalité refusa jusqu'au bout d'y contribuer pour le moindre centime.

### La nouvelle église

L'église actuelle est donc le résultat de ces campagnes de travaux et, dans son ensemble, a sans doute été dessinée par l'architecte Maigné. Elle appartient à cette famille d'églises rurales, bâties à l'économie dans l'esprit de ce qu'on a appelé le style gothique industriel.

En forme de croix latine, elle est construite en moellons de granit revêtus d'un enduit, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. L'appareil a été réservé aux contreforts et à l'encadrement des baies. Aux pignons du transept, les fenêtres sont faites de deux lancettes jumelles surmontées d'un oculus. Le clocher fait corps avec la façade occidentale percée d'une porte en arc brisé à double rouleau. Les ouvertures de la chambre des cloches s'apparentent à celles des croisillons et la flèche polygonale, en pierre de taille, cantonnée de clochetons ajourés, hisse son coq à près de trente mètres et domine la verdoyante vallée du Loch qui coule en contre-bas.



BRANDIVY — Le calvaire et le clocher.

Dans le chœur, en guise de retable, une arcade de stuc, festonnée d'arcatures et ornée de pilastres à pinacles et d'une accolade fleurie contient une statue de la Vierge foulant aux pieds le serpent du mal. Elle est accompagnée de deux niches à dais qui abritent les statues de saint Charles Borromée et de la bienheureuse Marie de Maillé, dons de la famille Anglade-Maillé, qui compte parmi les bienfaiteurs insignes de l'église.

Le mobilier a été conçu et réalisé en grande partie par le sculpteur lorientais Le Brun: maître-autel, stalles du chœur, banc seigneurial et sans doute aussi l'autel du croisillon nord et la chaire à prêcher qui a belle allure. Malheureusement, ce fut au prix de l'abandon des anciennes stalles de Lanvaux. De la primitive chapelle ont survécu l'autel du croisillon méridional et deux jolis confessionnaux.

Les nombreuses statues acquises entre 1890 et 1900 sont toutes en plâtre. Les vitraux ont été posés, en 1886, par Laumonnier de Vannes; dans le chœur, ils figurent les deux titulaires de l'église: saint Laurent et saint Aubin.

L'église de Brandivy est demeurée en son état, sauf l'avancement du maître-autel et l'introduction en arrière d'un crucifix de bois, œuvre du sculpteur melrandais Carel.

A l'extérieur du mur sud du chœur est adossé un petit monument érigé, en 1888, par l'abbé Guilloux, vicaire à Brandivy, à la mémoire du bienheureux Ruaud, abbé de Lanvaux et évêque de Vannes, dont il pensait avoir découvert les restes dans les ruines de l'église abbatiale.

La croix de granit, de l'ancien cimetière est restée en place. Elle se dresse, auréolée d'une gloire, au sommet d'un fût écoté, sur un soubassement à plusieurs étages sur lequel se tiennent les statues de granit de la Vierge et de saint Jean.

Au flanc de la vallée escarpée, un peu en aval, a été aménagée une grotte de Lourdes, devenue l'objet d'un petit pèlerinage, au début de septembre.

## La chapelle Saint-Laurent

Rien de plus modeste que la chapelle Saint-Laurent accroupie en bordure du village. Un petit clocheton carré la signale de sa courte flèche conique encadrée de quatre petits cônes à boule. Et pourtant, les ouvertures nous obligent à remonter les siècles: porte en arc brisé à l'ouest, ourlée d'un tore, porte méridionale en anse de panier, décorée d'une accolade de fleurie et où se lit un blason à trois macles, fenêtre de chevet à ébrasement concave.

La table monolithique de l'autel, moulurée sur son pourtour, s'adosse toujours au mur du chevet mais les statues de bois qui animaient ce sanctuaire des champs ont été mises à l'abri des vandales. Seule demeure une statue de plâtre.

Tout près de la chapelle, la fontaine n'est qu'un simple bassin sans autre ornement. A la fin du siècle dernier, on se rendait à Saint-Laurent pour demander la pluie.

## L'ancienne abbaye de Lanvaux

L'abbaye cistercienne de Notre-Dame de Lanvaux était située sur le territoire de Grandchamp mais dans l'ancienne trêve de Brandivy. Elle avait été fondée, en 1138, par Alain de Lanvaux. Ruaud, son premier abbé, devint évêque de Vannes, en 1144. A sa mort, survenue en 1177, il fut inhumé dans l'église qu'il avait fait construire.

Prévue pour une dizaine de moines, l'abbaye n'en compta guère que cinq ou six jusqu'à la Révolution. Elle eut, en effet, une existence difficile et même fut désertée par ses religieux au temps de la Ligue. C'est à grand peine qu'on parvint à y introduire la réforme, au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle.



BRANDIVY — L'ancienne maison abbatiale de Lanvaux.

Comme la plupart des monastères, elle était bâtie autour d'un cloître dont la galerie, au XVIII<sup>e</sup> siècle, était supportée par des colonnes de bois tournées.

Au nord, l'église primitive fut d'abord romane, puis, au fil des siècles, reconstruite partie après partie. Le chœur fut repris à la fin du XV<sup>e</sup> siècle et peu après meublé de belles stalles dont les sculptures s'inspiraient du fabliau du Renard et des poules. Vers 1628, il fut doté d'un « retable à quatre colonnes, corniches et architraves et tableau au milieu ».

L'état du reste de l'église ne cessait de s'aggraver : « nef caduque et ruineuse », « longère nord tout surplombée et crevassée », chapelles latérales, basses, obscures, humides, inutilisables. L'aile nord s'écroula en 1661 et l'autre menaçait ruine.

Grâce à une coupe de bois dans la forêt, les travaux de restauration purent être entrepris à partir de 1672. On « pontillonna » la couverture de la nef, depuis le pignon jusqu'aux piliers de la croisée et l'on reprit, en sous-œuvre, les murs percés de six fenêtres et d'une porte donnant sur le cloître. Vingt ans après, les ailes du transept furent reconstruites à leur tour de sorte qu'il ne restait plus grand chose de l'édifice primitif.

Les bâtiments claustraux n'eurent pas moins à souffrir. En 1614, ils étaient « sans fenêtres, ouverts à tous venans, sans être à couvert des injures du temps ». A diverses reprises, les abbés commanditaires les restaurèrent ou les rebâtirent, mais toujours parcimonieusement.

Le logis abbatial qui se trouvait, à l'origine, dans l'aile orientale du monastère fut transféré, en 1671, à l'extérieur de la clôture, mais, mal construit, on dut le refaire, en 1756.

La Révolution expulsa les moines et vendit le domaine. Il servit d'abord à une verrerie puis à une fonderie. Peu à peu, les bâtiments, y compris l'église, tombèrent en ruines et ils sont désormais à peu près complètement rasés.

Partagées entre les paroisses de Grandchamp et de Brandivy, les fameuses stalles ont abouti finalement aux châteaux du Rest et de La Grandville d'où elles ont disparu sans laisser de traces. Seul souvenir de l'antique abbaye, la demeure de l'abbé reconstruite au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Dans le jardin du *manoir de Kergal* s'élevait une petite chapelle qui, tombant en ruines, fut délaissée dès le XVIII<sup>e</sup> siècle.

## COLPO

### La commune de Colpo, création de la princesse Bacciochi

Nièce et filleule de l'Empereur Napoléon I<sup>er</sup>, la princesse Napoléon Elisa Bacciochi avait épousé le comte Camerata, prince de Lucques et de Piombino, avec qui elle s'entendait mal, et elle eut le malheur de perdre leur fils unique en 1853.

A l'instigation du comte de La Bourdonnaye, propriétaire du château de Coetcandec et chambellan de l'Empereur Napoléon III, elle fit, en 1857, un voyage en Bretagne et y acquit un vaste domaine de plus de 500 hectares, couvert en grande partie de landes et peuplé de mendiants. Elle s'y fit construire une résidence à Korn-er-Houed et décida de faire de Colpo une nouvelle circonscription administrative et religieuse à partir de territoires prélevés sur Saint-Jean-Brévelay, Bignan et Grandchamp.

Bousculant les objections et les oppositions, elle obtint, le 4 juin 1864, la création d'une nouvelle commune et, le 21 février 1866, son érection en paroisse.

Forte de la promesse d'un don de 100 000 francs, sur la cassette impériale, elle finança la construction d'une mairie, d'une église, d'un presbytère, d'une école, d'une maison de secours, de plusieurs habitations, faisant ainsi surgir de toutes pièces un bourg organisé le long d'une avenue plantée. Au centre se dressait une colonne destinée à recevoir une statue de l'Empereur : depuis 1893, elle porte celle de la Vierge.

Les travaux furent menés tambour battant. Commencée en juin 1866, l'église fut bénite par l'évêque de Vannes, Mgr Bécél, le 23 décembre 1867 et terminée l'année suivante. La princesse offrit la grosse



COLPO — Le clocher au fond de l'avenue.

cloche et le Préfet une seconde. La Grande Aumônerie fournit tous les objets nécessaires au culte.

La princesse Bacciochi mourut le 3 février 1869 à Colpo où ses obsèques furent célébrées avec la plus grande solennité. Après une inhumation provisoire, son corps fut déposé, le 3 février 1870, dans un tombeau qui occupe une chapelle de l'église où elle avait coutume d'assister à la messe.

Le général de Courcy, successeur de la princesse à Korn-er-Houed aida la fabrique à compléter le mobilier de l'église qui reçut notamment une chaire et des stalles dans le chœur.

La précipitation des travaux et un coup de foudre, en 1922, sont à l'origine des défauts qui compromettront la solidité de l'édifice. Il fallut, en 1936, consolider les murs par des contreforts, bagueer les colonnes intérieures et remplacer les garnitures des fenêtres.

## L'église Notre-Dame de l'Assomption

L'église de Colpo est dédiée à l'Assomption de Notre-Dame. Sa haute silhouette ferme la perspective, au fond de l'avenue. En avant de la nef se dresse le clocher-porche, au bas duquel le portail s'inscrit dans un avant-corps à pignon triangulaire soutenu par des colonnes jumelles de granit sombre à chapiteau en pierre blanche. Trois voussures concentriques reposent sur des piedroits et, dans le tympan, une Vierge à l'Enfant, enveloppée d'une mandorle, reçoit la vénération de deux anges agenouillés. Latéralement, deux petites tourelles engagées contiennent l'une le baptistère et l'autre un escalier.

Plus haut, la tour s'élève en deux étages : celui de l'horloge et celui du beffroi, cantonné de colonnes d'angle et percé de hautes fenêtres cintrées.

La flèche polygonale s'élance au milieu de quatre pinacles, chargée d'étroites ouvertures sous gable et trouée de baies en quatre feuilles.

De longues fenêtres cintrées scandent les cinq travées de la nef tandis qu'au nord et au sud, de grandes baies en plein cintre éclairent les ailes saillantes du transept. Le chœur se prolonge, à un niveau inférieur, dans une abside à cinq pans dont les fenêtres, coiffées chacune d'un petit pignon triangulaire, dessinent une demi-couronne. Deux sacristies flanquent le chœur et s'harmonisent assez mal avec lui.

Construit en moellons enduits, l'édifice est consolidé par des chaînages d'angle en appareil de granit mais on s'est contenté de pierres



COLPO — Intérieur de l'église (1866-1868).

calcaires dans l'encadrement des baies. L'élévation est très accusée et la symétrie parfaite. L'église de Colpo témoigne d'une inspiration éclectique, que l'on retrouve dans la basilique de Sainte-Anne d'Auray, sa contemporaine.

Elle ne comporte qu'un vaisseau unique car les colonnes qui soutiennent la voûte à croisée d'ogives ne s'écartent que peu des murs. Baies et chapiteaux sont sculptés dans la pierre blanche et aux clefs de voûte figurent les armes de Mgr Bécél, de l'Empereur et de la princesse. Les nervures rayonnantes de l'abside sont reçues sur des colonnettes terminées en culots. Le volume d'ensemble est agréable et harmonieux.

Les autels marient le marbre à la pierre blanche. Leur table à bordure moulurée repose au fond sur un muret sobrement sculpté et en avant sur des colonnettes de marbre gris foncé. Les stalles du chœur et les confessionnaux sont d'inspiration néo-gothique, mais sur la cuve de la chaire, les quatre évangélistes se détachent en relief à l'intérieur d'arcades cintrées, entre deux cordons de feuilles.

Seuls les vitraux du milieu de l'abside sont figurés d'une crucifixion et des images de saint Charles Borromée et de saint Augustin. Le lutrin à l'aigle a été taillé dans le bois mais toute la statuaire est en plâtre. La cuve baptismale s'orne de roses et, à proximité de la porte principale, se voit un riche bénitier de marbre polychrome.

La pièce la plus originale du mobilier est le mausolée de la princesse qui remplit une chapelle méridionale. C'est un puissant cénotaphe de granit, en forme de tronc de pyramide, assis sur une base rectangulaire et orné d'antéfixes aux angles supérieurs. Sur la face antérieure se détachent un aigle aux ailes à demi déployées et une draperie surmontée de la couronne impériale et nouée de rubans, sur laquelle se lit le blason losangé de la princesse. La dalle supérieure porte l'épithaphe: « *Son Altesse Napoléon-Elisa Bacciochi, née à Lucques, le 3 juin 1806, décédée à Korn-er-Houet, Morbihan, le 3 février 1869* ». Ses restes doivent se trouver au pied du mur occidental de la chapelle où la paroi porte une croix de marbre avec l'inscription: « *IHS. Ego sum resurrectia et vita* ». (Je suis la résurrection et la vie). La fenêtre affiche encore ses armes. Ce monument est peut-être le dernier reflet de la puissance et de la gloire impériales qui allaient sombrer dans le désastre de 1870.



COLPO — Tombeau de la princesse Bacciochi dans l'église.

Aussi l'église de Colpo demeure-t-elle chère au Souvenir napoléonien qui fit célébrer un service solennel pour le centenaire de la princesse Bacciochi et elle reçut, en 1976, la visite du prince et de la princesse Napoléon.

## Chapelle Saint-Méen au Vieux-Bourg

La commune de Colpo a emprunté son nom à un village situé un peu plus au nord et que l'on nomme maintenant le Vieux-Colpo ou encore le Vieux-Bourg bien qu'il ne fût jamais un centre paroissial. Toutefois, il possédait une chapelle de Saint-Méen où venait prier Perrine Samson, une humble femme qui est à l'origine de la Congrégation des Filles de Jésus de Kermaria.

L'ouverture de la route Vannes-Locminé a contraint d'amputer la chapelle d'une bonne partie de sa longueur et de la reconstruire presque en entier. A la base de la longère nord, on voit de gros moellons qui appartenaient à l'édifice primitif.

Le chevet et la longère méridionale ont été rebâti en appareil de granit et percés de fenêtres et d'une porte en arc brisé. Les deux autres murs sont en moellons et un perron de cinq degrés donne accès, à l'ouest, à une porte en plein cintre surmontée d'un oculus. Au sommet du pignon se dresse la fine aiguille du clocheton, au-dessus d'une chambre et d'une souche carrées ceintes de deux corniches.

L'intérieur, dallé de carreaux de briques et aux murs blanchis à la chaux, est d'une propreté méticuleuse qui atteste le soin que l'on prend de cette chapelle. Une balustrade sépare la nef du sanctuaire surélevé d'un degré.

L'autel rectangulaire, en bois, mélange allègrement les ornements classiques et gothiques. Sa face antérieure est divisée en trois panneaux et celui du centre figure en bas-relief, dans un cadre de pampres, le Couronnement de la Vierge. Un tabernacle, haut et étroit avec ses pinacles, surmonte l'unique gradin qui supporte en outre deux statues d'évêques en plâtre.

Aux murs sont adossées des statues de bois: de chaque côté de la fenêtre de chevet, sainte Julie et Notre-Dame du Bon Secours, Vierge à l'Enfant, naïve et maladroite, œuvres d'un artisan du XIX<sup>e</sup> siècle; aux longères et se faisant vis-à-vis, saint Méen, le titulaire de la chapelle, en évêque et saint Cornély, qui peuvent être un peu antérieures.

Le pardon de saint Méen se célèbre le dimanche de la Trinité mais il est doublé d'un autre de saint Cornély, le troisième dimanche de septembre. De la chapelle dépendent deux fontaines dédiées l'une à saint Méen et l'autre à sainte Julitte. Voisines l'une de l'autre, elles se situent dans un vallon vers le sud. Toutes deux sont à peu près du même type: le bassin carré s'enfonce dans une construction amortie en bâtière: seule diffère, la mouluration des arcades, torique dans la première, faite plutôt de canaux parallèles dans la seconde.

## Chapelle Notre-Dame de Kerdroguen

La chapelle de N.-D. de Kerdroguen relevait, à l'origine de la paroisse Saint-Jean-Brévelay. Jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, une seule maison formait avec elle le « village de la vallée blanche ». Elle était le siège d'une chapellenie, mentionnée déjà dans un Pouillé de 1516 et revendiquée par les Du Fresnay, seigneurs de Quenhoet. Le service consistait en deux messes par semaine et l'on sait que messire Jean Dréano, prêtre de Saint-Jean, s'en acquitta, trente ans durant, au XVII<sup>e</sup> siècle. La dotation était assez riche puisqu'elle comprenait, outre une part des offrandes, plusieurs maisons, jardins et métairies afferchés 100 livres en 1612.



COLPO — N.-D. de Kerdroguen (fin XVI<sup>e</sup> siècle).

A la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, les paroissiens décidèrent de reconstruire la chapelle. En 1671, des témoins se souvenaient encore de l'avoir vu bâtir. Les pierres étaient tirées de la carrière de Kerauffret, en Bignan et les frairiens de Trégonleau en assuraient le charroi, en récompense de quoi le trésorier Jean Jehanno leur faisait « grande chère ». Les dates relevées sur l'édifice confirment ces dires: la cloche porte l'inscription: *DOM ALAIN PICAULT RECTEUR DE ELVEN MA FAICT FAIRE POUR NOSTRE DAME DE KDRAUGUEN LAN MIL Vc IIII XXIII (1583)*; le cadran solaire, le millésime de 1599 et la sablière intérieure celui de 1605.

Le style de la chapelle relève bien de cette période. C'est un édifice rectangulaire, en belles pierres de taille, avec, au nord, une sacristie doublée d'un appentis. Les réminiscences gothiques s'affirment encore avec la grande fenêtre en arc brisé du chevet, une autre de même dessin, au sud, les crochets des rampants et les pinacles qui lestent les contreforts d'angle. Mais le remplage, encore apparent de la fenêtre murée, ne présente plus que de timides redents, les crochets sont simplement striés, la mouluration de la fenêtre méridionale ondulante, les autres ouvertures, en plein cintre. De ce même côté se voit une belle porte Renaissance. Deux pilastres plats l'encadrent et supportent une double corniche couronnée d'un fronton triangulaire sur lequel se dressent trois grosses pommes de pin. Dans le large cartouche, deux personnages stylisés s'intercalent entre trois couronnes en torsades. De même inspiration, la porte occidentale ne comporte qu'un simple entablement. Au sommet du pignon, un petit clocher-mur abrite sous sa bâtière deux baies en plein cintre. Large, trapue, la chapelle de Kerdroguen fait montre d'une sobre distinction.

Elle a souffert de la suppression, au XIX<sup>e</sup> siècle, des entrants qu'il a fallu rétablir sous la voûte lambrissée. Avec la date indiquée, la sablière porte une double inscription latine: *IHS-MARIA FIDES HONOR ET VIRTUS PRE OCULIS (Marie, foi, honneur et puissance sous nos yeux). IHS-SANCTA MARIA INTERCEDE PRO NOBIS (Sainte Marie, intercède pour nous)*, accompagnée de quelques masques reliés par des sarments de vigne.

Un retable-lambris, avec toile de l'Assomption, couvre le mur de chevet. Deux niches abritent, d'un côté, une belle statue de la Vierge assise élégamment vêtue qui tient son Enfant sur son genou droit, de l'autre, un saint évêque bénissant. Le décor consiste en six pilastres cannelés et de maigres chutes de fruits. Dans le fronton supérieur s'inscrit le triangle divin. On est loin de l'opulence des retables du XVII<sup>e</sup> siècle et celui-ci est, sans doute, postérieur à la Révolution, tout comme l'autel en forme de tombeau galbé qu'il orne, mais les statues sont nettement plus anciennes.

Une grille de fer forgé sépare le chœur de la nef où la chaire s'adosse au mur nord. En face se voit un joli bénitier de granit sculpté. Dans le dallage, une pierre tombale porte la date de 1806. Une statue processionnelle et trois bannières rappellent l'importance du pardon qui se célèbre le jour de la Nativité de Notre-Dame.

A peu de distance, la fontaine revêt un caractère assez monumental. C'est une construction quadrangulaire, en appareil régulier, ouverte sur trois côtés par des arcades plein cintre aux arêtes vives et couronnée d'une corniche saillante sur laquelle repose un dôme à quatre pans galbés. Le mur de l'ouest est creusé d'une niche avec un socle avancé qui

porte la statue de la Vierge à l'Enfant. Sur le dôme, deux cartouches sont gravés, l'un d'une date, sans doute 1832, l'autre d'un nom, peut-être Daniel.

L'eau s'écoule vers l'est dans un bassin carré.

### Le pardon de Kerdroguen

A la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, il était fréquenté avec autant de dévotion que Sainte-Anne d'Auray et les seigneurs de Quenhoet tenaient, à cette occasion, leurs plaids généraux qui duraient parfois trois jours.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, Kerdroguen était aussi réputé pour son théâtre breton qui rivalisait avec celui de Béléan, en Ploeren. L'organisation était des plus rudimentaires : quelques planches posées sur des barriques servaient de scène ; les voiles d'un moulin-à-vent isolaient les coulisses ; quelques costumes achetés chez le fripier ou empruntés à la sacristie et à la gendarmerie composaient le vestiaire ; les couronnes et les mitres étaient faites de papier doré ou argenté ; les spectateurs se tenaient debout, s'asseyaient sur les talus ou se hissaient dans les arbres.



COLPO — Fontaine de Kerdroguen.

La pièce à succès était le *Mystère de l'Enfant prodige*. Le fils volage s'enfuyait à cheval pour aller boire une bolée au bourg et son retour était guetté avec impatience : *I ta, i ta ! Il arrive, il arrive !* et la foule lui criait : « *Viens donc demander pardon à ton père* », entrant ainsi dans l'action et y participant de toute son attention et de toute sa foi. C'était du vrai théâtre.

En 1856, on joua la tragédie de « *Saint Louis et les Turcs* ». Tout se passa pour le mieux mais, le lendemain, était jour de foire à Locminé. Les acteurs s'avisèrent de s'y rendre dans leurs costumes de scène et, après quelques libations trop copieuses, aubes et soutanes traînèrent dans le ruisseau. Il n'en fallut pas davantage pour que l'autorité diocésaine interdît la

représentation de pièces religieuses. Ce fut le coup de grâce pour le théâtre populaire breton.

Cependant le pardon continuait, bien qu'il se trouvât en concurrence avec celui de Josselin et accueillit comme lui des « aboyeuses ». On y venait même de loin. C'est ainsi qu'on y conduisit un enfant de Plumergat, presque privé de la parole pour être tombé dans un lavoir. Après avoir bu à la fontaine de Kerdroguen, il cria distinctement *Mam, damb d'en iliz — Maman, allons à la chapelle*. Il était guéri. Devenu prêtre et recteur de Bignan, il présida, en 1900, le pardon de N.-D. de Kerdroguen qu'il salua du titre de N.-D. de la Parole. C'était Jérôme Buléon, le futur curé de la cathédrale, sans doute le meilleur orateur du diocèse.

L'année précédente, le pardon avait revêtu une solennité particulière pour accueillir « une parcelle du linge qui servit à la Sainte Vierge à envelopper l'Enfant Jésus pendant la fuite en Egypte ». La foi de cette époque ne reculait devant aucune difficulté.

En 1906, la « Jeunesse catholique », nouvellement formée, arborait un drapeau offert par le marquis de l'Estourbeillon et qui portait, avec l'image de Notre-Dame, l'inscription : « *Pautred Colpeu. Eit doué. Eit Breih. Les gars de Colpo. Pour Dieu. Pour la Bretagne* ».

Le pardon a été reporté au premier dimanche de septembre et il reste l'un des plus suivis de la région.

## LOCMARIA-GRANDCHAMP

Comme son nom l'indique, Locmaria est une ancienne trêve de Grandchamp. En 1802, elle fut unie à Locquetlas, trêve de Plaudren, pour former une unique paroisse. Mais le mariage réussit d'autant moins que le desservant résidait à Locquetlas. Aussi parvint-elle à obtenir son indépendance en 1842 et fut érigée en commune distincte, en 1889.

### La construction de la nouvelle église

Lieu consacré à la Vierge, Locmaria possédait depuis longtemps une chapelle. Au dire du recteur Catric, ce n'était qu'un « petit oratoire, non de pierres de tailles, mais de cailloux », augmenté, au sud, d'une chapelle dédiée à sainte Anne, qui abritait le tombeau des La Bourdonnaye de Coetcandec. Sans doute n'était-elle pas si petite, puisque la nouvelle église n'a fait que reprendre son emplacement et ses dimensions. Ni si insignifiante: Rosenzweig y signale une porte flamboyante, datée de 1550, il est vrai, murée.



LOCMARIA-GRANDCHAMP —  
Le clocher (1882).

Dès son arrivée, en 1877, le recteur Catric s'était donné pour mission de reconstruire l'église. Il s'en ouvrit à son Conseil de fabrique mais le comte de La Bourdonnaye se montra plus réservé. Mis au courant de ce projet, à l'occasion de la bénédiction de l'église de Locquetlas, le vicaire général menaça le recteur des foudres épiscopales s'il avisait de toucher aux deniers de la fabrique pour réaliser ce qu'il appelait une folie. Le recteur ne se décourage cependant pas et se rend immédiatement à Vannes pour demander à l'évêque de venir en personne constater l'état de l'église. Alerté par M. de la Bourdonnaye, le préfet vient à son tour et voit combien l'édifice était délabré. La cause était gagnée.

Nouvelle folie, le recteur entend commencer les travaux par la tour. Timidement, le Conseil de fabrique acquiesce et, dès 1879, l'architecte diocésain Paul Grau établit un plan. Les autorisations nécessaires sont obtenues d'autant plus rapidement que le recteur ne demande rien. Une collecte dans la paroisse lui rapporte 10000 francs et le marché est conclu avec l'entreprise Lépinard de Vannes. Les travaux seront terminés en 1882.

Sans désespérer, le recteur s'attaque alors à la restauration de l'église. L'architecte prévoit de conserver les anciens murs, mais ils s'avèrent en si mauvais état, qu'il faut les reprendre de fond en comble. Le recteur se met à nouveau en quête et l'église est bénite par Mgr Bécél, le 25 mars, dimanche des Rameaux, 1885 « Ce n'est pas une restauration que vous avez faite, dit l'évêque, mais une église neuve ».

Le mérite du recteur et des paroissiens était d'autant plus grand que tout s'était fait pratiquement sans recourir aux deniers publics. La commune de Grandchamp avait refusé tout concours, le Conseil général accordé une subvention de 500 francs. De son côté, l'évêque avait donné 600 francs. La paroisse — elle ne comptait que 530 habitants — avait suppléé à tout, répondant généreusement aux appels du recteur, fournissant la main d'œuvre pour de nombreux travaux. Des donateurs versent 130 francs pour chacun des vitraux posés par Laumonier de Vannes. Une famille donne 1300 francs pour le maître-autel, les prêtres de Locmaria 500 pour celui du Sacré-Cœur et le comte de la Bourdonnaye 500 pour celui de sainte Anne. Le recteur paie la chaire. Tout un peuple de statues, hélas! en plâtre, trouve place dans l'église neuve et, en septembre 1885, sont bénites les cloches fournies par la maison Havard de Villedieu-les-Poêles.

Il est communément admis que la construction des églises, au XIX<sup>e</sup> siècle, a été financée par les faveurs gouvernementales. En voici une qui ne leur doit rien et justifie pleinement l'inscription apposée sur sa tour: « *SUDORE POPULI AD GLORIAM MARIAE STAT* ». Au prix de la sueur du peuple, pour la gloire de Marie, la voici debout!

### L'église néo-gothique

Sans doute ne s'agit-il pas d'un chef-d'œuvre d'architecture et cependant Mgr Bécél n'hésitait pas à proclamer: « Tout dans ces deux constructions, tour et église, est à sa place et l'œil est satisfait ».

Construite en avant de la nef, la tour quadrangulaire, tout entière en granit taillé, s'élève en trois étages bien distincts. Au rez-de-chaussée, le porche, ouvert sur trois côtés par de grandes arcades brisées, est

décoré dans sa partie supérieure d'arcatures aveugles. L'étage des cloches présente sur chacune de ses faces, au bas, un oculus et au-dessus de longues baies subdivisées en deux lancettes. D'une base carrée, percée d'ouvertures à fronton triangulaire, la flèche passe rapidement à l'octogone avant de s'élaner en pyramide aiguë. Cette tour, aux lignes sobres, est le meilleur morceau d'architecture de l'église.

Le vaisseau, en croix latine, comporte une nef de trois travées, un transept et le chœur, au chevet duquel s'appuie la sacristie. Les maçonneries sont en moellons mais les contreforts en appareil accusent nettement les structures. Les fenêtres sont d'étroites lancettes, sauf au pignons du transept où l'on retrouve l'arc brisé, subdivisé avec un oculus dans le tympan.

Dallée de granit, la nef est couverte d'une voûte légère dont les arcs retombent sur des colonnes engagées dans les murs et doublées aux angles du transept. Sur les chapiteaux se déploie un décor végétal.

Dans le chœur, surélevé d'un degré, l'autel en tombeau galbé a été avancé, tandis que son gradin demeure, avec le tabernacle, attaché au mur de chevet. Deux rangées de stalles meublent latéralement l'espace.

La statue de saint Jean-Baptiste rappelle le titulaire de la chapelle démolie mais celle de la Vierge témoigne d'un culte encore plus ancien. On l'honore sous le vocable de N.-D. de l'Assomption et, à ce titre, elle figure encore, en compagnie de saint Jean-Baptiste dans la fenêtre de chevet.

Une jolie porte à claire-voie orne le confessionnal de la chapelle méridionale. Celui du fond de la nef a reçu un couronnement néogothique étranger à son style primitif.

On voit aussi dans l'église une statue de saint Eloi, due à la dévotion du recteur Catric, qui avait en outre construit, en 1906, une fontaine en son honneur. Il lui attribuait la guérison de son cheval. Mais son successeur regrettait la célébration d'une fête qui donnait occasion à une « orgie de cidre ».

## Le tombeau des Chohan

Récemment, on a rétabli dans l'aile nord de l'église le tombeau qui, depuis sa reconstruction, avait été placé dans le cimetière. Sur un soubassement rectangulaire, repose une dalle de pierre blanche, sculptée à l'effigie d'un chevalier en armes, l'épée à gauche, le casque à droite. A sa tête légèrement relevée par un coussin, deux anges soutiennent un écusson et ses pieds s'appuient sur deux lions qui en portent un autre. Le

monument a grandement souffert des intempéries. Les écus laissent cependant deviner un cerf passant et une croix ancrée.

Sur le chanfrein du pourtour se voit une inscription que l'on peut, à peu près, restituer ainsi: « *Ci gist le corps de (messire Jean)-Baptiste de la Bourdonnaye de l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis, ancien capitaine du régiment (de Champagne), décédé à Couetcandec, le 6 avril (1769)* » et « *Ci-gist le corps (de) défunte dame Marie-Françoise Bidé, veuve (de) défunt (messire) Julien de La Bourdonnaye de Couetcandec (conseiller au Parlement de Bretagne), décédée au château de Couetcandec, le 1<sup>er</sup> novembre 1771* ».

A partir de ces renseignements, on a parfois attribué le gisant aux La Bourdonnaye. Or, ils ne sont devenus propriétaires de Coetcandec qu'en 1686 et le gisant présente les caractères du XVI<sup>e</sup> siècle. D'autre part, les pièces du blason désignent les familles Chohan et Grillon. Sur la foi d'une épitaphe recueillie dans un manuscrit, on a avancé que l'effigie était celle de Guillaume Chohan, décédé en 1598. Il s'agit, avec plus de vraisemblance, de Pierre Chohan qui épousa, vers 1534, Jeanne Grillon de Rosnarho, en Crach.

Les La Bourdonnaye ont continué d'utiliser la tombe-levée des seigneurs de Coetcandec dans l'église tréviale de Locmaria et, au XVIII<sup>e</sup> siècle, y ont apposé leur nom.

Trois dalles funéraires tombales, plus récentes, ont été plaquées contre la paroi de l'église, aux pieds du gisant. Leurs inscriptions désignent les derniers représentants de la famille maintenant éteinte des La Bourdonnaye de Coetcandec.



LOCMARIA-GRANDCHAMP — Gisant des Chohan (XVI<sup>e</sup> siècle)

## LOCQUeltas

Comme elle porte le nom de saint Gildas, cette ancienne trêve de Plaudren a dû avoir quelque accointance avec l'abbaye de Rhuy. Associée à Locmaria-Grandchamp en 1802, elle s'est émue quand on a envisagé de lui retirer la résidence du desservant et a demandé son autonomie. En 1840, une pétition, appuyée par le député Achille Vigier, puis par l'évêque de Vannes qui fit valoir le bon état de l'église et l'existence d'un presbytère, obtint satisfaction grâce à une ordonnance du 23 juin 1842. La nouvelle paroisse fut érigée en commune, le 17 février 1864.

### L'ancienne chapelle

Au lendemain de la Révolution, l'ancienne chapelle tréviale avait reçu quelques réparations et, en 1841, l'évêque la déclarait «spacieuse, en bon état et bien ornée». C'était un édifice en croix latine dont le porche méridional portait les millésimes 1591 et 1662. Le second se rapporte sans doute au porche lui-même mais l'autre semble bien tardif pour une construction qui présentait les caractères du gothique flamboyant : crosses végétales et figures animales au pignon du transept, portes en anse de panier, avec ou sans accolade, fenêtres en arc brisé, l'une d'elles garnie d'une fleur de lys, voûte lambrissée sur arceaux et sablières sculptés. La place du clocheton d'ardoise, en avant de l'inter-transept, suggérait même le XV<sup>e</sup> siècle.

### La construction de l'église

Vers 1875, on la trouvait vétuste et insuffisante : ce sont toujours les arguments mis en avant pour obtenir un permis de construire. En 1877, le Conseil de fabrique demanda aux agents voyers Hognon et Martin le plan d'une église neuve pour laquelle fut immédiatement lancée une souscription.

Sur le rapport de l'architecte Charrier, la commission préfectorale, tout en déclarant le plan bien conçu dans son ensemble, émit des

réerves sur des détails d'architecture et surtout estima que le coût de l'œuvre avait été sous-estimé. On modifia le projet pour le ramener à une surface de 175 m<sup>2</sup> prévue pour une assistance de 500 fidèles. Le devis se montait à 38 000 francs ; la fabrique disposait de 25 000 et elle accepta de vendre une maison qu'elle possédait à l'Ermitage. Le Conseil général vota une subvention de 1 100 francs et le ministre des Cultes accorda un secours de 3 000 francs. Le 24 juin 1878, le marché était passé avec l'entrepreneur Kergoustin de Sainte-Anne d'Auray.

### La nouvelle église

De peu antérieure à celle de Locmaria, l'église de Locqueltas est construite, comme elle, dans ce style néo-gothique, en vogue à cette époque. Exceptionnellement, on lui donna une orientation sud-nord.

Incorporé à la façade nord, le clocher occupe le bas de la nef. Il est tout entier en appareil de granit et, comme à l'ordinaire, superpose trois étages : celui du portail, celui de la chambre des cloches et la flèche.

Le portail s'ouvre en un arc brisé orné d'un tore que reçoivent deux colonnettes le long des pignons. Au-dessus du linteau droit, le tympan aveugle est festonné d'une sorte d'arcade multilobée. Plus haut, deux fenêtres geminées surmontées d'un oculus éclairent le bas de la nef.

La chambre des cloches, couronnée d'une corniche à modillons, est percée, sur chacune de ses faces, par des fenêtres jumelles ornées de colonnettes et la flèche polygonale est cantonnée à sa base de clochetons élancés. Dominant bourg et campagne, ici comme ailleurs, le clocher fait l'orgueil de la paroisse.



LOCQUeltas — Le chevet de l'église.

Le reste de l'édifice est plus modestement construit en moellons mais l'appareil de granit réapparaît tant dans l'encadrement des baies que dans les contreforts qui montent en trois retraites jusqu'à la corniche sous le toit. Portes et fenêtres dessinent des arcs brisés. La nef, tour comprise, comporte quatre travées; le transept débordé en deux ailes largement saillantes et le chœur se termine par un chevet à trois pans. Dans leur parfaite symétrie, toutes ces églises témoignent qu'elles sont l'œuvre d'ingénieurs plus que d'architectes.

A l'intérieur, le contraste éclate entre les murs blanchis à la chaux, les voûtes de plâtre, les colonnes de pierre blanche qui structurent l'édifice, et le vernis sombre dont sont revêtus aussi bien le lambris qui règne au bas des murs que les différentes pièces du mobilier.

L'autel a été détaché du mur d'abside où demeure le tabernacle. De forme rectangulaire, il présente sur sa face antérieure quatre arcades soutenues par des colonnettes à l'intérieur desquelles se détachent les statuette dorées du Christ enseignant, de la Vierge, de sainte Anne et de saint Joachim. Dans les chapelles latérales, deux autels du même type sont surmontés d'un petit retable-lambris et de deux tableaux qui figurent, au nord, le *Rosaire*, et au sud, la *Descente de croix* d'après Rubens. Deux confessionnaux néo-gothiques se font face.



LOCQUeltas — La croix du cimetière.

A l'entrée de la nef, on a eu raison de garder la chaire qui est un beau travail de menuiserie. Portée sur un fût cerné de colonnettes, la cuve est sculptée de bas-reliefs représentant les quatre évangélistes. Partout, le long de l'escalier, sur le dorsal, surtout dans l'abat-voix en forme de dais à quatre étages se déploie un décor exubérant d'inspiration flamboyante.

Les nombreuses statues et le Chemin de croix sont en plâtre. Cependant, on a placé récemment, à l'angle du transept, un groupe en bois intitulé N.-D. de la Moisson (*Intron Varia er bléad*) chargé de symboles eucharistiques.

Dans les fenêtres de l'abside, saint Gildas occupe la place d'honneur, à la droite du Christ et saint Corneille lui fait pendant. Ces

vitraux, datés de 1879, sortent de l'atelier toulousain de Gesta, tandis que ceux de la nef, plus tardifs, figurent les apôtres.

La croix de granit du cimetière voisin jouit d'une réputation méritée. Le haut fût polygonal s'épanouit en un chapiteau mouluré et cantonné de quatre petites consoles. Sur cette plate-forme se dresse la croix écotée avec d'un côté, le Christ accompagné de la Vierge et de saint Jean, et de l'autre, une Pietà à cinq personnages. La rudesse du matériau n'a pas empêché l'expression des sentiments les plus touchants.

A proximité, une petite croix monolithique ébauche le dessin d'une croix de Malte.

## L'ancienne chapelle Saint-Jacques et Saint-Philippe

Au village de l'Ermitage s'élevait naguère une chapelle dédiée aux apôtres saint Jacques et saint Philippe. Sa toiture s'est effondrée, en 1939 et, après la guerre, on n'a pas jugé bon de la restaurer. Finalement, elle a été complètement rasée, lors de la construction de la route qui mène à l'unique maison du village.

Pour en garder tout de même un souvenir, on a édifié avec les pierres de taille un petit oratoire en forme de niche cintrée. Mais lui-même est délaissé et saint Philippe et saint Jacques, dont on n'a même pas conservé les statues, sont définitivement oubliés. Dommage!

## MEUCON

Selon la tradition, le village de Meucon était une ancienne maladrerie relevant de la paroisse de Saint-Avé, ce que confirme la dédicace à sainte Marie Madeleine de son église et l'existence jusqu'au début de ce siècle de cordiers.

De bonne heure, il fut détaché de la paroisse-mère puisque, dès 1275, les archives de l'abbaye de Lanvaux parlent de biens situés sur la paroisse de *Montgonne*. C'est la forme la plus ancienne du nom, dont la signification échappe.

En dépit de son peu d'étendue, cette paroisse n'était pas cependant négligeable car le recteur y dimait à la 11<sup>e</sup> gerbe et percevait en outre les prémices, ce qui lui faisait, en 1756, un revenu de 430 livres. Au XIX<sup>e</sup> siècle, elle s'agrandit de terres prélevées sur Grandchamp et plus récemment d'une portion de Saint-Avé.

### L'église Sainte-Madeleine

De l'ancienne église demeurent peut-être quelques éléments de maçonnerie mais les restaurations successives ont fait disparaître la sablière qui portait, avec le nom de Dom G. Clerigo, la date de 1497, tout comme la fenêtrure de chevet où l'on devinait un réseau flamboyant.

Simple rectangle, à l'origine, elle fut dotée, vers 1838, de deux ailes qui lui donnèrent sa forme actuelle en croix latine et de nouvelles baies lui apportèrent plus de lumière.

Les tentatives d'agrandissement de la sacristie se heurtèrent, en 1878, à l'intransigeance de la municipalité qui refusait de sacrifier le chemin en bordure du chevet et préférait que l'on terminât la tour pour y abriter les cloches demeurées en souffrance dans le cimetière. Ce travail ne sera réalisé qu'en 1888, sur plan et devis de M. Ruer, entrepreneur à Sainte-Anne d'Auray.

Le clocher est désormais l'élément le plus remarquable de l'église transformée. Epaulée de deux contreforts d'angle, la tour carrée est percée, au bas, d'un portail cintré, au-dessus d'un oculus et sur la chambre des cloches de trois grandes baies. Si modeste qu'elle soit, la flèche a un profil original dans le passage du carré à la pyramide octogonale, avec, au bas, ses petites ouvertures à pignon.

Dans l'église rénovée, on a fort heureusement maintenu le retable de chevet qui n'est pas sans analogie avec celui de Saint-Avé, composé

comme lui d'un corps central et de deux ailes fortement incurvées, auxquelles on a ajouté deux ailerons. La toile du Rosaire, signée Parfait Pobeguïn et datée de 1858, provient d'un des retables latéraux. Deux colonnes de marbre l'encadrent latéralement et supportent l'entablement orné d'un angelot entre deux guirlandes et le fronton curviligne avec des armoiries jumelées.

Les deux blasons conjugent les mâcles des Le Sénéchal avec le lion des Gouyon et se rapportent à Julien le Sénéchal de Tréduday qui épousa, le 6 septembre 1646, dans la chapelle du Guern en Meucon, Catherine Gouyon de Vaudurant. Elles datent donc ce retable de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle.

Les ailes contiennent, entre deux autres colonnes corinthiennes, des niches bordées de chutes de feuilles où ont pris place, côté Evangile, sainte Madeleine, la patronne, tenant en mains son vase de parfum, côté Epiître, une Vierge à l'Enfant couronnée. Bien que mal adaptées à la niche, ces statues peuvent être contemporaines du retable.

Tout récemment, on a supprimé la balustrade du chœur et avancé l'autel en forme de tombeau galbé qui, en 1833, avait remplacé l'ancien. Sur les côtés, au-dessus des stalles, les statues en bois des saints Corneille, Isidore et Joseph et celle en plâtre de saint Joachim alternent avec les vitraux de sainte Madeleine et de saint Michel posés par Laumonnier de Vannes en 1880.

Les chapelles latérales ont perdu leur autel et le décor qui les dominait se trouve partiellement masqué par des lambris néo-gothiques appliqués sur le mur. Disparu aussi le tableau de Pobeguïn, daté de 1857, qui représentait l'Apparition de Jésus à Marie-Madeleine et qui, sans doute, figurait d'abord au maître-autel. Les statues ont été conservées: au nord, N.-D. de Lourdes et saint Antoine de Padoue, en plâtre; au sud, sainte Anne et la Vierge, en bois et sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. Les vitraux représentent les apparitions de Lourdes et de Paray-le-Monial.



MEUCON — L'autel et le retable du XVII<sup>e</sup> siècle.

A deux reprises, nous avons relevé le nom de Parfait Pobéguin. Sa famille était originaire de Meucon et il enseigna le dessin au Petit Séminaire de Sainte-Anne d'Auray. On attribue à son père, qui tenait boutique à Vannes, les statues de saint Joseph et de saint Isidore, pourquoi pas, celles de saint Corneille et de sainte Anne. Il aurait été initié à la sculpture par le recteur Mathurin Samson.

La tribune du fond, dressée sur deux colonnes de bois, pourrait bien être l'œuvre de Vincent Boché, habile menuisier de Meucon, qui réalisa celle de Saint-Avé.

La fontaine baptismale de granit a été transportée dans la chapelle nord, à proximité du chœur. Sa cuve octogonale, sobrement moulurée et creusée d'une double piscine lui donne belle allure. C'est un héritage de l'ancienne église, tout comme le confessionnal placé sous la tribune.

Le calvaire voisin garde, lui, le souvenir de l'ancien cimetière. Il porte la date de 1787 et a donc été érigé du temps du recteur Mathurin Samson. En fait, il s'est agi plutôt d'une restauration car, si la plate-forme avec sa balustrade de pierre et le soubassement en forme de tombeau galbé appartiennent bien à cette époque, la croix elle-même semble plus ancienne. Son fût circulaire se termine en un chapiteau orné de feuilles de chêne disposées verticalement et deux petits arcs feuillagés avec, au bas, des têtes d'anges reliaient le croisillon à la hampe. Cependant, les figures du Christ crucifié et, au dos, de la Pietà demeurent très frustes.



MEUCON — Chapelle Saint-Adrien. Statue du saint patron.

### Chapelle Saint-Adrien

Annexe du presbytère, la chapelle Saint-Adrien devait permettre aux anciens recteurs de célébrer la messe sans avoir à se rendre à l'église. Discrète et de petite dimension, elle est peu connue et pourtant elle peut revendiquer une certaine ancienneté. On la trouve déjà mentionnée en 1633 et sa porte méridionale, en anse de panier, à moulures multiples, autorise à la faire remonter jusqu'à la fin du siècle précédent. Mais la partie orientale avec une petite fenêtre en arc segmentaire a été refaite à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle ou au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

De cette dernière campagne datent aussi le mur de refend, avec au centre, une partie concave qui isole une étroite sacristie, la voûte en lambris qui, sur les côtés, se redresse à l'horizontale et les trois statues de bois : saint Adrien, le titulaire, en chevalier romain, saint Patern et un petit saint Cado.

Il y a peu, la chapelle menaçait ruine et l'on ne peut que se féliciter de ce qu'elle ait été sauvée « in extremis », même si dans cette restauration elle a perdu sa toiture à coyaux.

### Chapelle Saint-Barthélémy

La chapelle Saint-Barthélémy, au village de Cranhuac, a été cédée par la municipalité de Grandchamp à la fabrique de Meucon en 1892, avec le terrain qui l'entourait et qui contient une humble fontaine et une petite stèle gauloise.

Quand il fallut la réparer, en 1957, on crut bon de rogner sur sa longueur, de sorte qu'elle se présente désormais comme une courte construction rectangulaire, en appareil de granit semi-régulier. Un clocheton amorti en bâtière se dresse au sommet du pignon occidental, au-dessus de la porte en plein cintre.

La porte méridionale utilise un linteau échancré en accolade, celui de la fenêtre voisine se creuse en arc segmentaire. Seule, la fenêtre de chevet, en arc brisé à ébrasement concave, garde avec son meneau central et son réseau de sept cercles un petit aspect médiéval.

La chapelle abrite les deux statues en bois, assez récentes, de saint Barthélémy et de Notre-Dame de Grâces, ainsi qu'une croix processionnelle de cuivre. Au nord se voit une armoire murale à grosse bordure de granit et, au sud, un bénitier quadrangulaire.

## PLAUDREN

Antique paroisse, Plaudren possédait depuis des siècles une église située à l'emplacement exact de l'actuelle et entourée de son cimetière où des pierres hémisphériques attestaient l'antiquité du site.

### L'église Saint-Bily

#### L'ancienne église

« C'était, dit l'architecte Ménard, une pauvre bâtisse, sans style et sans caractère ». Le plan qu'il nous en a laissé et que confirme une vieille photographie, fait voir une nef rectangulaire, un transept avec des ailes terminées par un pignon à trois pans, un chœur auquel s'adosse la sacristie.



PLAUDREN — L'ancienne église.

s'écroula en 1731, endommageant l'église et c'est alors que furent reconstruites les ailes du transept.

Cet édifice eut beaucoup à souffrir de la Révolution et on réclamait pour lui des réparations en germinal de l'an XI (1803) et en 1808. L'année suivante, au cours de sa visite pastorale, Mgr de Bausset

constata que le lambris de la voûte était vermoulu et cependant, en 1828, il n'avait pas encore été refait et des pièces s'en détachaient. En 1834, le sculpteur Pobeguin établit un devis pour la construction d'une tour de quarante pieds surmontée d'une flèche de cinquante pied. Est-ce celle qu'on voit sur une photographie de l'ancienne église, à l'extrémité de la nef? Ce même cliché montre, au sud, un porche ouvert par une arcade brisée reposant sur de simples tailloirs.

#### La reconstruction de l'église

C'est à partir de 1886 que l'on commença à se préoccuper sérieusement de la reconstruction de l'église. Le Conseil de fabrique soulignait le mauvais état du chœur et réclamait de « l'ouvrir en abattant la voûte qui en ferme l'entrée et masque l'autel au regard des fidèles ». Cette « voûte » n'était autre sans doute que l'arc triomphal romain. De son côté, l'architecte Charier, dans son rapport à la Commission préfectorale des bâtiments, reconnaissait, en 1893 : « L'église de Plaudren est une pauvre bâtisse délabrée et sans caractère dont la reconstruction s'impose. Le chœur surtout est tout-à-fait insuffisant pour les besoins du culte et la sacristie tombe en ruines ».

Dès 1890, le recteur avait pris contact avec l'architecte nantais René Ménard. Bien qu'il ne fût question, au départ, que de reconstruire le chœur, il établit un plan ambitieux pour une nouvelle église dont le



PLAUDREN — Le chevet de l'église et le transept (1893).

devis se montait à 165 000 francs. Le préfet l'obligea à plus de modestie et la dépense en 1893 se trouva ramenée à 85 000 francs.

On envisagea immédiatement une première tranche de travaux qui comprenait le chœur, les deux sacristies et le transept. Elle fut acceptée d'autant plus facilement que la fabrique prenait à sa charge la dépense évaluée à 42 000 francs. L'entrepreneur Doublé de Nantes emporta l'adjudication avec un rabais de 14 % et, en septembre 1893, les premiers travaux pouvaient commencer.

L'année suivante, l'architecte estimant qu'il serait trop onéreux de réparer la nef, concluait à la nécessité de la reconstruire. Un nouveau marché fut signé avec l'entrepreneur Doublé, occupé aux travaux de l'église de Rohan. Sur les entrefaites, le cabinet de M. Ménard passa aux architectes Laganry et Libaudière. La nouvelle église fut bénite solennellement, le 15 mars 1896, par M. le chanoine Max Nicol. Elle attendra jusqu'au 29 mars 1937 pour recevoir sa consécration de Mgr Thréhiou.

### L'église néo-romane

La nouvelle église de Plaudren présente un aspect monumental. Elle s'impose par l'importance de son élévation, l'ampleur de son vaisseau, la couleur dorée de ses pierres. La monotonie des surfaces planes est régulièrement brisée par la percée des baies, l'appareil des contreforts, la ceinture au bas des fenêtres et des bandeaux d'une teinte plus grise. La toiture s'appuie sur un larmier à modillons.

Les réminiscences romanes se découvrent partout : dans le plan en croix latine avec son abside semi-circulaire et les absidioles sur les ailes du transept, dans les ouvertures en plein cintre jumelées aux pignons, triplées sur la chambre des cloches, avec un larmier pour en accentuer la courbure. Il est un peu dommage que deux sacristies rectangulaires soient venues alourdir la partie haute de l'église.

Construit dans l'œuvre, le clocher est précédé d'un avant-corps qui fait office de porche et dont l'arcade prend appui sur des colonnes de granit, à l'intérieur d'un pignon triangulaire. Les contreforts se hissent jusqu'à la chambre des cloches, encadrée de colonnes d'angle. Elle est surmontée d'une toiture en bâtière, au sommet de laquelle se détache une Crucifixion avec la Vierge et saint Jean. Partout présente, la croix se dresse à la pointe de tous les pignons.

La même unité se remarque dans la distribution intérieure des volumes, nettement marquée par les doubleaux de la voûte et les colonnes engagées qui les reçoivent. A la différence des autres terminées en culots, celles du carré du transept partent de fond. Partout on baigne dans une atmosphère de blancheur.

Le lambris verni qui entoure l'abside ne se détache que plus vigoureusement, surtout depuis qu'il est dominé par une large bande mosaïquée où se lit en lettres d'or : « IHS E SAKREFIS EN OVEREN JEZUS HUR SALVER E ZISCHEN » (Au Sacrifice de la messe, descend Jésus, notre Sauveur). Dans la travée droite du chœur s'ouvrent, de chaque côté, une porte en plein cintre doublée d'une arcade aveugle, celle du sud, peinte d'une image de sainte Cécile. Les vitraux ont été placés, l'année même de la construction de l'église, et l'on ne comprend pas bien pourquoi l'architecte redoutait tant le contraste entre la Crucifixion de la fenêtre axiale et les personnages latéraux : saint Bily, le titulaire et sainte Anne enseignant la Vierge.

Dès cette époque, la place du maître-autel avait été fixée au centre de l'abside. Rectangulaire, en bois, il ne comporte guère que des ornements géométriques et, depuis la réforme liturgique, le tabernacle en a été détaché. En revanche, les autels des absidioles sont en pierre tendre et leur table est supportée en avant par quatre colonnettes.

Dans les fenêtres du transept, se font face : au nord, le Sacré-Cœur de Jésus et saint Michel ; au sud, le Saint-Cœur de Marie et sainte Marguerite. Les statues, toutes de plâtre, y compris celle de saint Bily, le patron, révèlent les dévotions en honneur : le Sacré-Cœur, N.-D. de Lourdes, sainte Anne, sainte Jeanne d'Arc, sainte Thérèse de l'Enfant Jésus.

En dépit de la maigreur de ses supports, la tribune masque l'harmonie du mur du fond où deux grandes baies cintrées se superposent, celle du portail accostée de deux niches.

L'architecte nantais avait fait appel non seulement à une entreprise de sa ville mais au maître-verrier Francis Girard et au sculpteur Vallet si bien qu'au milieu des nombreuses églises vannetaises construites à cette époque, celle de Plaudren peut se réclamer à bon droit d'une certaine originalité et même d'une distinction citadine.

La fontaine de Saint-Bily, au bourg, a été reconstruite en 1923.



PLAUDREN — Le clocher néo-roman (1893-1896).

## Chapelle N.-D. des Fleurs à Chaupas

La chapelle N.-D. des Fleurs est située au nord de la paroisse, en un point d'où l'on jouit d'une belle vue sur les hauteurs de Plumelec.

« Édifice sans caractère architectural » affirme le cahier de paroisse. Bien sûr, il se présente sous la forme d'un simple rectangle construit en moellons de granit, mais la porte nord dessine une belle anse de panier vigoureusement moulurée, même si son accolade reste maladroite, le chevet a gardé ses crochets et la trace d'une ancienne baie. Une pierre datée de 1536 et encastrée dans la croix voisine pourrait bien fournir un repère pour la construction de la chapelle.

Sans doute a-t-elle été remaniée au XVII<sup>e</sup> siècle ou au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, peut-être lorsqu'en 1710, Michel Le Penven et sa femme fondèrent une chapellenie de N.-D. des Fleurs. A cette époque remontent la porte en plein cintre de la façade occidentale et celle qui s'ouvre au midi.



PLAUDREN — Chapelle N.-D. des Fleurs.  
Retable-lambris (1821).

La croix de granit, aux arêtes abattues, dressée sur un ample soubassement porte une seconde date: 1826, celle certainement de sa restauration. On peut ainsi suivre pas à pas l'histoire de cette humble chapelle de village.

Le minuscule clocheton et la baie du chœur doivent être encore plus récents: après la Révolution, il a fallu réparer et restaurer. Le retable-lambris porte la date de 1821. Il surmonte l'autel en forme de tombeau galbé avec son double gradin et son tabernacle au décor artisanal. Des pilastres ioniques le divisent en trois compartiments, avec, au centre, la niche de N.-D. des Fleurs, Vierge à l'Enfant de la même époque et, aux ailes, deux fausses niches pour une Vierge à l'Enfant plus petite et plus ancienne et un saint Cornély, en pape, un bœuf à ses pieds. Une table de communion à longs fuseaux sépare le chœur de la nef dallée de schiste et couverte d'une voûte lambrissée qui laisse les poutres apparentes.

## Chapelle Saint-Bily

De fondation ancienne, la chapelle Saint-Bily porte le nom de l'évêque de Vannes, patron de la paroisse. On l'a qualifiée parfois de prieuré, en raison de la chapellenie qui s'y desservait, et que les seigneurs de Kervasy avaient richement dotée.

La chute du clocheton, en 1958, a entraîné une très ample restauration avec pierres apparentes. La fenêtre de chevet, en arc brisé, témoigne de son antiquité et les deux portes cintrées peuvent remonter au XVII<sup>e</sup> siècle, mais la fenêtre du sud, sur le chœur, indique un percement plus tardif encore. Un clocheton neuf a trouvé place au sommet du pignon occidental.

A l'intérieur, il ne reste plus trace des armoiries peintes sur l'ancienne sablière et l'autel de granit ne s'accompagne plus que des statues de plâtre de saint Bily et de saint Jean-Baptiste. Un grand tableau, copie par un peintre local du *Repas d'Emmaüs* de Philippe de Champaigne s'efforce de corriger l'austérité de la chapelle.

La croix de granit qui la signale a conservé son aspect ancien. Son soubassement en forme d'autel rectangulaire repose sur une plateforme haute de quatre degrés. Le fût, court et épais, sculpté à sa base de quatre figures d'évêques est planté dans un socle lui-même quadrangulaire. A son sommet, un panneau en hauteur figure, vers l'est le Christ en croix entre la Vierge et saint Jean, de l'autre côté une Pietà où la Vierge assise et couronnée est assistée de deux anges pour soutenir le corps de son Enfant. Les angelots qui se tiennent sur l'arc qui domine cet ensemble, de part et d'autre du sommet de la croix, donnent à la composition, par ailleurs assez rigide, un aspect un peu tourmenté.

La fontaine voisine porte à son linteau droit la date de 1739. Le bassin carré s'engage dans un massif en appareil semi-régulier et terminé en bâtière. L'eau s'écoule dans un lavoir rustique.

## Chapelle Sainte-Madeleine

Elle était primitivement située dans le village de ce nom et affectée aux cordiers, descendants d'anciens lépreux. Le passage du chemin de fer à voie étroite (actuellement disparu) obligea de la transférer au village de Moustoiric où une donatrice de Vannes offrit un emplacement pour la reconstruire.

La nouvelle chapelle fut bénite, le deuxième dimanche d'octobre 1901. C'est un édifice très simple, de forme rectangulaire, en moellons

de granit. Des pierres de taille encadrent les baies cintrées: celles de la porte de l'ouest pourraient bien provenir de l'ancienne chapelle, tout comme le petit clocheton qui la domine.

L'intérieur est plus ou moins à l'abandon, et les trois statues de plâtre: sainte Madeleine, le Sacré-Cœur et saint Antoine de Padoue sont bien dégradées, la dernière mutilée. Dans la sacristie, une autre sainte Madeleine est devenue manchote.

Une croix monolithique de granit tient compagnie à la chapelle.

## Les autres monuments religieux

La chapelle Saint-Jean, au village de l'Hôpital, gardait le souvenir d'un établissement charitable, sans doute possession des Hospitaliers. Elle a disparu, il n'y a pas si longtemps.

Il y avait aussi des chapelles domestiques, à Kergolher, signalée en 1687, au Nédo, où elle fut construite en 1688, à Penvern, disparue depuis 1750, au voisinage du manoir de Kerscouble. Seule a survécu celle de *Kergolher*. C'est un petit édifice rectangulaire, en appareil semi-régulier,



PLAUDREN — Chapelle de Kergolher.

terminé par une abside à trois pans. Une puissante corniche à modillons le ceinture sous les versants du toit. A l'ouest, la porte à linteau droit s'encadre entre deux pilastres néo-classiques et un fronton triangulaire. Plus haut le pignon est percé d'un oculus et creusé d'une niche sous un autre petit fronton triangulaire. Au sommet, le clocheton dominé par la croix, est porté par quatre petits balustres d'angle. Une porte s'ouvre au sud et deux fenêtres cintrées, légèrement ébrasées, éclairaient le sanctuaire.

L'intérieur est blanchi et l'autel de bois du XIX<sup>e</sup> siècle, accompagné des statues en plâtre du Sacré-Cœur, de la Vierge et saint Joseph.

Outre la belle croix de Saint-Bily, il en existe une autre au Hayo plus ancienne encore. Elle comporte aussi un puissant soubassement rectangulaire à table saillante dans laquelle est directement planté le fût polygonal. Mais ici, le Christ en croix avec à ses côtés la Vierge et saint Jean, la Vierge couronnée portant son Enfant et, sur les côtés deux saints personnages, ont été sculptés en réserve dans un panneau amorti en bâtière.



PLAUDREN — Croix de Saint-Bily.

## PLESCOP

Plescop (= *Plou-Eskob*), c'est la paroisse de l'évêque. En effet, depuis fort longtemps, peut-être dès son origine, elle a entretenu des liens très spéciaux avec l'évêque de Vannes. Elle faisait partie des régaires, c'est-à-dire du territoire où il exerçait sa juridiction temporelle. Il possédait, dans l'église et dans les chapelles, tous les droits honorifiques tels que « ceintures, armoiries, litres, tombes enlevées, enfeus prohibitifs et tous autres appartenant à patrons et seigneurs haut justiciers ».

Il avait sa maison de campagne à Kerango. De longs murs d'enceinte et quelques bâtiments témoignent encore de l'importance de cette résidence épiscopale vendue nationalement à la Révolution. Plusieurs évêques y décédèrent, notamment Yves de Pontsal, au XV<sup>e</sup> siècle, Mgr Fagon, en 1742 et Mgr de Bertin en 1774. Eglise et chapelles de la paroisses bénéficièrent de leur munificence.

### L'église Saint-Pierre-aux-Liens



PLESCOP — L'Église.

68

L'église paroissiale est placée sous le patronage de Saint-Pierre-aux-liens. Les archives sont à peu près muettes à son sujet et, faute de documents, on ne peut qu'interroger les pierres.

#### *Un édifice souvent remanié*

Le clocher de Plescop semble attirer sur lui la foudre qui l'a frappé à plusieurs reprises, en 1778, et 1951 et encore en 1961. Il a donc fallu le réparer et même, semble-t-il, le reconstruire en 1786, date inscrite au portail occidental.

La tour est bâtie sur plan carré et percée, en hauteur, de minuscules baies. Deux piles polygonales, qui font fonction de contreforts encadrent l'arcade occidentale. Jadis, le porche s'ouvrait encore latéralement mais ces deux arcades ont été murées, sans doute pour consolider la bâtisse. Le seul ornement consiste en une niche à fronton triangulaire, située à mi-hauteur, sous un bandeau horizontal. Sous le porche une porte en plein cintre donne accès à l'église entre deux pilastres qui soutiennent un entablement mouluré.

La flèche en charpente est d'un dessin original. Commencée en dôme à quatre pans, elle s'effile ensuite en un cône très aigu et quatre fines aiguilles, coniques elles aussi, l'accompagnent à sa naissance.

Le corps de l'église, nef et chœur, est construit en moellons de granit. Depuis que la pierre a été rendue apparente, on y reconnaît maints ravaudages et peut-être, dans sa partie occidentale quelques vestiges d'âge roman. L'arc brisé des fenêtres, leur ébrasements, les rampants des pignons avec, au bas, le redressement à l'horizontale indiquent une reconstruction du XV<sup>e</sup> siècle.

Sur ce rectangle se greffent des chapelles qui donnent finalement à l'église la forme d'une croix de Lorraine. Celles qui font fonction d'aires du transept et le baptistère au nord ont un dessin polygonal et la date de 1629 gravée sur le bénitier du porche méridional pourrait peut-être leur convenir.

Ce porche, s'il est de cette époque, a été modifié au XVIII<sup>e</sup> siècle. L'arcade en plein cintre accompagnée de deux pilastres plats est dominée par un fronton curviligne très aplati qui prend toute la largeur de la façade. Il livre passage à une niche à fronton triangulaire inscrite dans le pignon aux formes lourdes en dépit de ses lignes contournées. On pense à la façade de la chapelle des Carmes à Vannes.

Perpendiculaire à l'église et surmontée d'un clocheton à fronton semi-circulaire, la sacristie débordé le mur du chevet plat et s'allonge plus que le bras du transept. Elle ajoute encore à la complexité de la façade méridionale.

#### *Un intérieur très riche*

A l'intérieur, l'église est riche de quatre somptueux retables de pierre et marbre dus certainement à la générosité des seigneurs-évêques. L'ancien tableau du maître-autel, où figurait une *Descente de Croix* d'après Rubens, était frappé des armes de Rosmadec, qui comptèrent deux évêques de Vannes, au XVII<sup>e</sup> siècle. Il a été récemment remplacé par le *Couronnement de la Vierge*.

69

Le retable s'organise autour de ce tableau. Des chutes de fruits et deux colonnes de marbre noir le séparent des niches latérales où se tiennent un saint Pierre et un saint Paul. L'entablement, relativement discret, épouse le haut du rectangle et supporte un fronton syncopé chargé d'une lourde guirlande et dominé par la statue de la Vierge avec l'Enfant Jésus. Les ailes, couronnées de pots-à-feu et décorées d'angelots se continuent vers le bas par des armoires carrées et de jolies crédences en forme de consoles.

Bien que plus tardif et taillé dans le bois, l'autel majeur n'est pas dépourvu d'intérêt, en raison de son haut tabernacle orné de niches où se voient, sculptées en ronde bosse, l'image de Jésus-Sauveur du monde à la porte et celles de saint Pierre et de saint Paul sur les côtés, en raison aussi des deux gradins qui ont cette particularité, unique dans le Morbihan, de présenter, sur leur face antérieure, des miroirs peints. Il est heureux que la nouvelle table de la célébration ne masque pas trop ce beau travail.



PLESCOP — Retable de l'autel majeur (XVII<sup>e</sup> siècle).

Dans la chapelle baptismale, le retable s'apparente davantage à celui du maître-autel. Comme lui, il se développe en trois volets avec, au centre, le tableau du *Baptême de Jésus*. Plus petit, il n'est accompagné que de pilastres et l'entablement est marqué par une simple frise qui

Les deux retables des chapelles du transept se ressemblent de très près. Tous deux comportent une toile centrale à découpe cintrée dont les tableaux représentent, au nord l'*Assomption de la Vierge*, au sud la *vision de saint François d'Assise*. Ce dernier est signé du peintre Lhermitais et daté de 1768. De chaque côté, des colonnes jumelles portent un fronton à peine syncopé avec en retour vers le milieu un bourgeonnement de fleurs. La différence entre les deux retables apparaît surtout dans les niches supérieures à fronton triangulaire, l'une ornée de simples pilastres, l'autre d'anges engainés. Elles contiennent, au nord, une statue du Sacré-Cœur, au sud, une sainte femme montrant le ciel à son enfant et qui doit être sainte Julitte.

s'accidente avec la découpe rectangulaire du tableau. Le corps central est couronné d'un fronton curviligne et les niches abritent les statues de saint Isidore et de saint Sébastien. Sur la table d'autel en granit se trouve posé un tabernacle de bois dont la porte est sculptée d'un ostensor.

Ce riche ensemble mériterait d'être mis en pleine valeur car il nous donne un bon exemple du décor classique qui faisait la splendeur de nos églises au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle. La toile primitive du maître-autel n'a pas été perdue. Rétablie dans ses vraies dimensions, elle est exposée dans la chapelle nord. Comme elle porte les armes des Rosmadec, elle pourrait bien avoir été peinte du vivant même de Rubens.

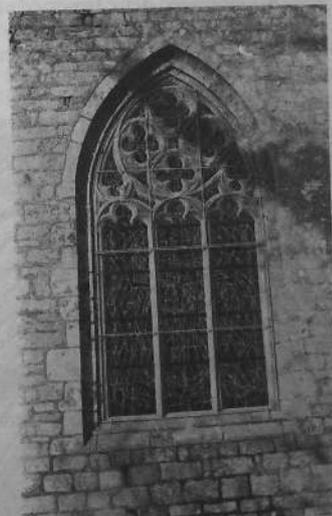
La triple stalle, jadis placée derrière l'autel, a été adossée au mur de la chapelle méridionale où l'on peut voir encore deux belles statues ramenées de Lézurgan: une magnifique *Pietà* en pierre du XV<sup>e</sup> siècle où la Vierge au manteau bleu porte sur ses genoux le corps de son Fils, tandis que deux anges debout présentent les plaies des mains et des pieds; un saint Adrien, revêtu de la cuirasse et du manteau, qui tient en main sa longue épée.

Peu d'églises, dans le Morbihan, offrent une telle série d'œuvres de bonne qualité.

## Chapelle de Lézurgan

Voisine du manoir de Kérango, la chapelle Saint-Jean-Baptiste, devenue Notre-Dame de Lézurgan, a bénéficié, elle aussi des largesses épiscopales, comme en témoignent certaines marques et notamment le blason d'Yves de Pontsal (1449-1476). Une inscription la date exactement: *LAN MILL IIIc L (et) V (1455) A LA S. ANE FUT...* et nous permet ainsi de bien connaître les caractéristiques de l'architecture vannetaise au milieu du XV<sup>e</sup> siècle.

La chapelle dessine un rectangle d'environ vingt mètres sur sept, en appareil de granit, sauf au nord où la longère est faite de moellons.



PLESCOP — Chapelle N.-D. de Lézurgan. Fenêtre de chevet (1455).

Le chevet plat s'amortit en un pignon assez aigu et les rampants lisses, accusés par une bordure saillante, se terminent au bas sur une assise horizontale. La belle fenêtre en tiers-point, à ébrasement concave est garnie d'un remplage rayonnant: quadrilobes disposées en croix du meilleur effet.

Dans la longère méridionale sont pratiquées quatre baies, sans beaucoup de régularité: deux fenêtres et deux portes. Les deux fenêtres en arc brisé à meneau central présentent l'une un quadriblobe, l'autre des mouchettes trilobées d'esprit plus flamboyant. La porte orientale, à linteau droit sur corbelets, s'orne d'une simple accolade taillée dans le bloc; l'autre est en arc brisé.

La façade occidentale est percée d'une porte basse en plein cintre assez maladroite. Elle est décorée d'un tore perçu sur des colonnettes latérales à chapiteau géométrique et, à l'extrados, d'une accolade à peine figurée, garnie de quelques feuilles et accostée de deux courts pinacles sur culot. Le pignon, semblable à celui du chevet, porte à son sommet un petit clocheton à bâtière où la cloche est suspendue sous une simple arcade cintrée.

A l'intérieur, deux bancs de pierre s'allongent au bas des murs. La charpente qui couvrait le vaisseau était un véritable chef d'œuvre. Les entrails s'engoulaient dans des têtes de crocodiles finement sculptées.



PLESCOP — La charpente de N.-D. de Lézurgan et les arceaux du lambris (XV<sup>e</sup> siècle).

Sur la sablière, outre l'inscription rapportée, figuraient divers motifs: écussons, masques, feuilles, personnages en costume du XV<sup>e</sup> siècle. A la rencontre des arceaux très serrés et de la poutre faîtière se détachaient des boutons sculptés et sur l'un deux apparaissait la tête de Jean le Baptiste.

Les malheurs de la chapelle ont commencé avec la prolifération d'un champignon qui a attaqué la poutre voisine de l'autel et provoqué son effondrement. Les réparations ont tardé à venir et l'édifice s'en est allé à vau-l'eau. L'humidité pénétrait par la toiture crevée et les ouvertures béantes: le lambris s'est détaché, le retable de bois de 1650, repeint en 1779 par Ange-Marie Vérin, s'est disloqué. On a sauvé la belle Pietà et la statue de saint Adrien, mais celles en bois de saint Jean-Baptiste, en plâtre de sainte Madeleine ont disparu. Il fut un moment où la chapelle, devenue danger public, était inabordable et sa ruine paraissait inéluctable. Or elle était inscrite à l'Inventaire supplémentaire des Monuments historiques.

Un sursaut de l'opinion a permis une opération de sauvetage qui a traîné en longueur. Finalement, la chapelle a retrouvé sa couverture d'ardoise qui la met hors d'eau et la charpente a été réparée, non sans sacrifices. Les baies sont closes et le pardon pourra à nouveau se célébrer. Le maître-autel avec sa longue table de granit s'appuie toujours au mur de chevet, flanqué à gauche d'une armoire murale, à droite d'une crédence trilobée aux lignes très pures. Comment ne pas se féliciter du maintien d'une chapelle si précieuse pour l'histoire et pour l'archéologie!

## Chapelle Saint-Hamon

Proche du bourg, au bord de la route de Vannes, la chapelle Saint-Hamon est plus petite et plus rustique. Elle s'élève au cœur d'un placître joliment planté. Autrefois, on avait coutume d'entourer les chapelles d'arbres qui apportaient leur ombre le jour du pardon et procuraient le bois pour les réparations. En 1922, la municipalité voulut utiliser à cet effet ceux de Saint-Hamon mais la Préfecture lui objecta que le terrain, à l'origine propriété de la fabrique, avait été attribué au bureau de bienfaisance et que, par conséquent, on ne pouvait disposer des arbres en faveur de la chapelle. Bel exemple du « mal français ». A quelque chose malheur est bon: plusieurs d'entre eux survivent encore.

Comme N.-D. de Lézurgan, la chapelle Saint-Hamon présente les caractères du XV<sup>e</sup> siècle: vaisseau rectangulaire, rampants droits des

pignons redressés au bas, ouvertures en arc brisé et, en outre, au chevet deux contreforts d'angle. Dans le mur de l'est, aucune trace de fenêtre mais elle pourrait bien avoir été transportée au midi quand on a construit le retable. Cette baie en pénétration dans la toiture appartient en effet au XV<sup>e</sup> siècle avec ses deux formes trilobées et le quadrilobe de son tympan. Les deux fenêtres de la longère nord sont des percements récents, mais le clocheton rappelle encore celui de Lézurgan.

L'intérieur demeure fort rustique sous sa belle charpente à poinçons tournés et l'on est surpris de découvrir, au chevet, un petit retable classique. Il se compose d'une niche flanquée de colonnes jumelles qui portent l'entablement et un fronton syncopé avec une corbeille de fruits et deux gros bourgeons déjà vus à l'église.

L'autel est fait d'une table élégamment moulurée sur son pourtour et portée en avant sur deux colonnettes cannelées au chapiteau en forme de tête humaine. Un support central s'orne d'une feuille d'acanthe et d'une coquille entre deux volutes. De toute évidence, cette composition regroupe des pièces rapportées.



PLESCOP — Chapelle Saint-Hamon.  
Le buste-reliquaire du saint.

La niche abrite la statue en pierre blanche de saint Hamon représenté en guerrier à l'antique. Au-dessous, dans le buste-reliquaire en bois, il est revêtu d'une tunique et ceint d'une écharpe. De part et d'autre de l'autel se dressent de grandes statues en plâtre de la Vierge et de saint Joseph.

Mais qui est saint Hamon? Dans son « Dictionnaire de Bretagne » Ogée affirme « qu'en 1456 les habitants de Plescop découvrirent le corps de saint Hamon caché dans les broussailles. On en fit l'ennelief (la levée) avec la plus grande solennité et l'on fit bâtir dans l'endroit une chapelle en son honneur... » On ignore d'où il tire ce renseignement mais la date de 1456 convient bien à l'érection de la chapelle.

Une légende locale fait de saint Hamon un croisé qui avait contracté la lèpre. Les gens du bourg lui refusèrent une tasse de lait et il s'en alla mourir, à l'écart, où une pierre porte encore la trace de son

corps et de son coude. Un tel manque de charité ne pouvait demeurer impuni et voici que le lait vint à tarir au pis des vaches. Pour se racheter, les paroissiens de Plescop édifièrent au plus vite une chapelle à la mémoire de ce guerrier qu'ils avaient méprisé.

Baring-Gould, auteur anglais des « Vies des saints de Grande-Bretagne », lui, croit pouvoir identifier notre saint local avec Amon le Noir, compagnon de saint Germain d'Auxerre, au V<sup>e</sup> siècle, et père de saint Samson. Il le dit originaire d'Armorique et plus précisément du Bro-Guened où il serait revenu mourir.

Quoi qu'il en soit, saint Hamon est honoré à Plescop de temps immémorial. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, son chef se trouvait dans l'église paroissiale. Le pardon de la chapelle, qui se célébrait le quatrième dimanche d'octobre, a été avancé au deuxième.

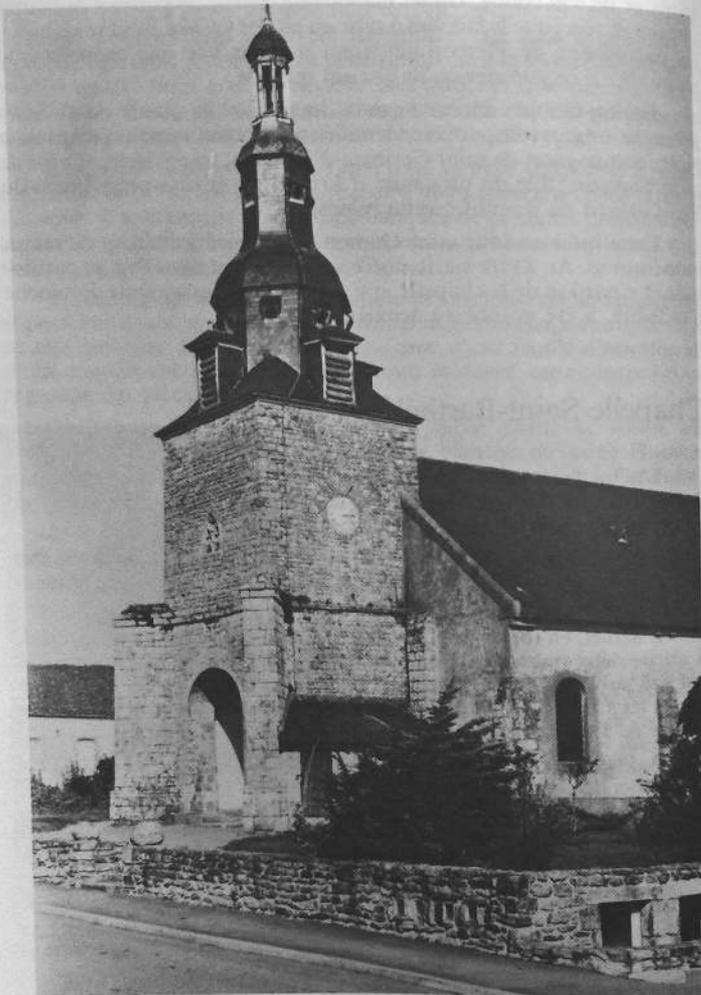
## Chapelle Saint-Barthélémy au Guskel

L'actuelle chapelle a été reconstruite, en l'espace de trois mois, par des ouvriers de la paroisse, avec le concours des gens du quartier et bénite le troisième dimanche d'octobre 1901.

Elle remplaçait un édifice plus ancien et délabré, sans doute des plus simples puisqu'il ne comportait que deux ouvertures: une porte et une fenêtre de chevet.

L'actuel, en forme de rectangle, n'a pas de caractère architectural. Il abrite deux statues de plâtre: un saint Barthélémy et une Vierge qui ont été substitués aux anciennes images, repeintes en 1605, comme toutes les autres de la paroisse. Seul témoin d'autrefois: la table monolithique de l'autel.

A Plescop, d'actifs comités s'occupent de la restauration et de l'entretien des chapelles, avec l'aide de la municipalité.



PLUMERGAT — Eglise Saint-Thuriau . Le clocher.

## PLUMERGAT

(Canton d'Auray)

Les origines de la paroisse de Plumergat ont été entourées par le recteur Valy (1834-1868) de fables qui ont la vie dure. Il place son site primitif à «*Mané goh-ilis*». Elle aurait été fondée par un certain moine Bruno venu d'Auray et l'église dédiée à la vierge sicilienne sainte Agathe.

En réalité Plumergat est une «*ploe*» c'est-à-dire une paroisse bretonne bien antérieure à la ville et au château d'Auray. La seconde partie du mot contient le nom de son fondateur. Les formes anciennes nous donnent *Ploemergat* et *Ploimargat*, au XIII<sup>e</sup> siècle, *Plomorgat* au XI<sup>e</sup>. Impossible d'y retrouver Agathe, ni même, comme le proposait de La Villemarqué, Ergat. C'est la «*ploe*» de Mergat ou Margat ou mieux encore de Morgat, dont le nom est repris dans un écart. Mais on n'en sait pas davantage et c'est sans doute pourquoi l'église a été placée sous le patronage de saint Thuriau, évêque de Dol.

### L'église Saint-Thuriau

Elle est bâtie sur un site antique, même s'il ne faut pas attacher trop d'importance au «*couteau de sacrifice?*» en granit découvert dans le cimetière. Elle rassemble, en effet, autour d'elle plusieurs stèles dont une, soigneusement taillée, porte une double inscription: verticalement le nom breton de Rimoete, horizontalement des lettres frustes qui ont donné lieu à diverses interprétations. Elles attestent une présence humaine au moins depuis l'époque gauloise.

Le christianisme a fortement marqué de son empreinte tout le territoire de Plumergat. Dans le bourg, tout à côté de l'église, se voient deux chapelles et naguère, outre les croix du cimetière, trois autres se dressaient aux sorties de trois routes principales. La campagne ne comptait pas moins de neuf chapelles de frairies.

### Historique de l'église

L'église de Plumergat conserve des éléments importants d'époque romane. Elle comporte à l'ouest, une tour hors œuvre, puis une nef à triple vaisseau, un transept largement saillant, un chœur étroit et, dans le prolongement, la sacristie.

La nef remonte au XI<sup>e</sup> siècle ou au XII<sup>e</sup> siècle. On a souvent daté la tour du XIV<sup>e</sup> siècle en raison que la petite baie rayonnante qui lui est incorporée mais qui peut être un remploi. L'arcade qui l'ouvre ne semble pas antérieure au XVIII<sup>e</sup> siècle.

La partie haute de l'édifice a sûrement été reconstruite mais il est difficile de savoir à quelle époque. Le recteur Valy date de 1500 la chapelle méridionale sans dire d'où il tire son information: elle aurait été reconstruite pour accueillir les cavaliers du seigneur de Coetlen, manoir qu'il identifie avec Coetro (?). Ce qui est certain, c'est que l'arcade de la chapelle du Rosaire, au nord, était « en forme d'ogive » et, comme elle avait perdu son aplomb, elle fut refaite, en 1776, sur le modèle en plein cintre de celle du sud. Un petit clocheton, au départ de la nef, abritait une cloche datée de 1578, qui peut fournir une indication au sujet de ces travaux.

Dans la fenêtre méridionale du chœur se trouve sculpté, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, un blason à dix étoiles. Ces mêmes armes étaient signalées, en 1772, à l'entrée de la nef et sur le banc seigneurial qui encombrait le chœur. Les Kerveno, seigneurs de Kerlan portaient effectivement les dix étoiles mais on peut se demander s'il ne s'agit pas plutôt de molettes, bien qu'elles n'aient que cinq branches, car Potier de Courcy mentionne une famille de Trogoff avec le blason *d'argent à dix molettes de sable, 4, 3, 2, 1*, que l'on peut voir encore dans le manoir de ce nom à Plumergat.

On fait grand état d'une campagne de travaux due à Louis Eudo de Kerlivio, vicaire général de Vannes. Or il ne fut recteur de Plumergat que de 1664 à 1666. La porte en tuffeau introduite dans la longère méridionale date bien du XVII<sup>e</sup> siècle mais l'autel de la chapelle Saint-Isidore, au sud, porte le millésime de 1687 et celui du Rosaire semble de la même main. De même la croix du cimetière est datée de 1696, année où fut encore bénite une cloche. Tous ces embellissements sont bien postérieurs au rectorat de M. de Kerlivio.

L'arcade nord du transept a donc été refaite en 1776 et le recteur Le Douarin fit inscrire son nom sur l'écu vierge qui la surmontait tandis que sur l'arc lui-même sont gravés ceux du trésorier en charge Marc Le Tallec et du curé (vicaire) Guillaume Josse. La ceinture funéraire qui entourait le chœur était frappée du blason sans alliance de Botderu, sieurs de Trongoff. On était à la veille de la Révolution.

La tourmente passée, on répara la toiture en 1808 mais il faudra attendre 1834 pour que s'opère une restauration importante qui comprenait la réfection en pierre de taille d'une porte extérieure et de trois fenêtres, le percement d'un « vitrau » au nord, la pose de plancher, de boiseries et de sept stalles dans le chœur, la peinture de lambris, etc... La facture de l'entrepreneur Le Maux d'Auray se

montait à 4730 francs et la fabrique fit appel aux chapelles frairiennes pour aider à la dépense tandis que le gouvernement accordait une allocation de 600 francs.

Vingt ans plus tard, le clocher menaçait ruine. On envisagea de remplacer la charpente de bois par une flèche de pierre mais finalement on décida, en 1857-1859 de le rétablir en son état, ce qui lui vaut d'avoir conservé son profil assez pittoresque.

Une nouvelle et importante restauration s'imposait vers 1930: la toiture était devenue irréparable et la voûte de lambris vermoulue. Un plan fut établi par l'architecte Guillaume des Monuments Historiques et les travaux adjugés pour 265000 francs, le 5 août 1939. Ils devaient commencer le 27 quand survint la mobilisation.

A partir du 15 décembre, on entreprit cependant la démolition de l'ancienne toiture mais elle n'était pas encore terminée, le 15 mars 1940. Interrompus, les travaux ne reprirent qu'en octobre pour être de nouveau délaissés en décembre. Les difficultés venaient de toutes parts: l'architecte se désintéressait du chantier, les matériaux n'étaient pas conformes au devis et par la suite ils manquèrent, enfin l'entrepreneur mourut.

Pendant toute la durée de la guerre, le service divin fut célébré dans la chapelle voisine de la Trinité.

Il faudra attendre 1947 pour qu'une seconde adjudication permette de relancer le chantier qui, malgré une nouvelle interruption, fut enfin mené à terme en novembre 1948. L'église rénovée fut solennement bénite, le 19 décembre. Elle avait grandement souffert de tous ces contretemps et sa physionomie s'en trouvait modifiée car l'ancienne charpente apparente avait été remplacée par un berceau de briques et ciment.

### Les aspects extérieurs

La disposition générale demeurait cependant la même. Le puissant massif carré de la tour est contrebuté dans sa partie inférieure par deux larges contreforts d'angle et percé d'une arcade en plein cintre à deux rangs de claveaux. Une crucifixion ancienne en bas-relief a été incorporée à la maçonnerie assez régulière. Plus haut, l'appareil est plus petit, moins régulier et le mur nu, à l'exception d'une petite baie en tiers point garnie de trilobes et de quadrilobes.

La flèche de charpente superpose, à l'amorce d'un toit pyramidal chargé des lucarnes de la chambre des cloches, trois lanternons octogonaux qui vont en s'amenuisant, le dernier demeurant à jour.

Au mur sud s'adosse, en appentis, l'ossuaire où l'on disposait, il n'y a pas si longtemps les reliques tirées du cimetière.

La tour masque en grande partie l'ancienne façade romane qui a conservé ses contreforts mais la porte en plein cintre de la nef semble avoir été remaniée.

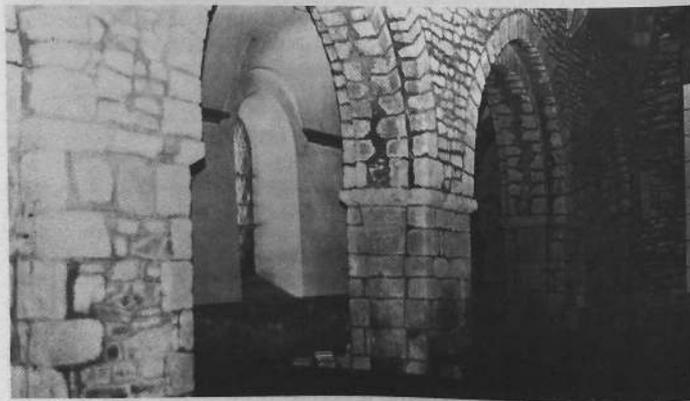
De l'extérieur, on ne soupçonne plus la nef romane car si les contreforts reconstruits demeurent à leur place, les fenêtres ont été complètement transformées et le revêtement de ciment masque l'appareil.

Sous son auvent d'ardoises, la porte méridionale en tuffeau ne s'en détache que mieux avec son arc surbaissé orné à la clef d'une feuille d'acanthe et dominé par une corniche à denticules.

Les ailes du transept ne gardent pas davantage de caractère d'ancienneté mais les deux hautes fenêtres cintrées du chœur présentent un ébrasement concave.

### Le décor intérieur

Dès qu'on pénètre dans l'église, la vision change car on se trouve en face de quatre travées romanes. Depuis qu'elles ont été dégagées de leur enduit, les arcades à double rouleau laissent voir, sur chacune de leurs faces, les claveaux de granit que sépare un noyau de remplissage. Aux piles rectangulaires s'adossent, dans le sens longitudinal, des colonnes



PLUMERGAT - Église. Les arcades romanes.

engagées qui reçoivent le rouleau intérieur. Un tailloir profilé d'une bande et d'un biseau coiffe chacune des piles. Les chapiteaux des colonnes sont frustes, parfois lisses, sans doute en raison de l'usure des siècles, mais la plupart d'entre eux ornés de torsades, de pointes de diamant, de dents de scie, de longues feuilles, de palmettes et même de têtes moustachues et barbues.

A l'entrée du transept s'amorce, de chaque côté, un mur en retour vers l'intérieur qui devait jadis contenir une clôture.

Dans le chœur, le mur du fond est revêtu d'un retable de bois à trois pans. A la base, il est soutenu par des colonnes vernies du XIX<sup>e</sup> siècle entre lesquelles s'insèrent des lambris, un rang de stalles et la porte d'accès à la sacristie. Le tableau central représente l'Agonie de Jésus au jardin des Oliviers. Il vient de la chapelle de Langroez et recouvre l'ancien cadre où l'on avait introduit, en 1834, une Nativité.

Les niches latérales, cernées par un tore cruciforme et dominées par un angelot aux ailes déployées, contiennent difficilement, côté Évangile, la statue élégante et mouvementée de saint Thuriau, côté Épitre, celle de saint Pierre. Quatre colonnes corinthiennes, entourées de rameaux à la base, supportent un entablement assez discret avec frise de palmes et de rinceaux.

Le couronnement, quelque peu mutilé, comporte une niche encadrée de colonnes et d'ailerons feuillagés, elle aussi trop petite pour la Vierge à l'Enfant qu'elle abrite. Sur les côtés, des médaillons et des pots-à-feu complètent le décor. Une meilleure peinture aiderait à mettre en valeur et les statues et l'ensemble du retable.

Un vieux Christ de bois, planté dans un tronc d'arbre, accompagne l'autel en forme de tombeau galbé avancé à l'entrée du chœur.

Faits de pierre tendre et de marbre noir, les retables des chapelles latérales sont plus riches, mieux ornés mais davantage mutilés: la disparition de la toile peinte crée un vide au centre de la composition par ailleurs très rigoureuse.

Les deux autels se ressemblent, bien que celui du sud soit en bois, modérément galbés, décorés sur leur face antérieure de compartiments chantournés et au centre d'une cartouche où se voient, d'un côté le Saint Cœur de Marie et de l'autre le triangle divin. Sur un unique gradin, à motif central, ils portent un tabernacle à colonnettes et arcatures amorti en dôme. D'élégantes crédences en forme de consoles et ornées de draperies les accompagnent de part et d'autre.

Au nord, les niches sont flanquées de pilastres de marbre noir et dominées par un angelot. Elles abritent les statues en bois de saint Joseph donnant la main à l'Enfant Jésus, sans doute contemporaine du retable et de sainte Hélène tenant la croix, plus grande et plus récente.



PLUMERGAT — Eglise Saint-Thuriau. Retable majeur.

Des ailerons de feuillage élargissent la composition et un épais entablement, à frise et puissante corniche, la couronne en enveloppant l'arc de cercle du tableau. Du niveau supérieur, victime de la voûte de ciment, ne demeure guère que l'amorce d'un fronton tout de suite interrompu par une volute d'où s'échappe une grappe de fruits.

Dans le retable du sud, les reliefs sont plus accusés, grâce aux colonnes de marbre qui encadrent les niches; la découpe du cadre central se chantourne davantage et, aux amorces du fronton s'opposent deux autres, contrariées, à l'extérieur des niches.

Au sommet, dans un médaillon ovale, apparaît le Père Eternel. Ici figurent les statues de saint Isidore et de saint Jean-Baptiste.

Récemment repeints, ces deux retables ont retrouvé une certaine fraîcheur et un discret coloris servant de toile de fond aux statues de la Vierge de Lourdes et de saint Joseph atténué le vide des tableaux.

D'imagination toujours fertile, le recteur Valy attribuait ces retables à un certain Louvrier, dont il avait relevé le nom, dit-il, à Saint-

Patern de Vannes et qui aurait fait aussi le retable de la chapelle des Ursulines. Les retables de Saint-Patern ne sont pas du XVII<sup>e</sup> siècle mais le nom fait penser à Denis Plouvier, le retableur angevin qui orna le maître-autel de Pontivy en 1697. Celui de la chapelle méridionale de Plumergat est daté de 1687 et la présence d'un décor de draperies l'apparente à l'école angevine.

Dans la chapelle du nord, on a placé à l'extérieur du retable un grande statue de saint Corneille dont on sait qu'elle a été taillée en 1842. De l'autre côté trône une très belle Vierge à l'Enfant qui a tous les caractères du XV<sup>e</sup> siècle et à laquelle on a malheureusement ôté sa polychromie.

Au fond de l'église, la fontaine baptismale s'impose par ses dimensions. Naguère, elle était placée de l'autre côté où elle voisinait avec un pilier dans lequel on avait pratiqué une cuvette d'écoulement. De forme octogonale, tant dans la cuve que dans le support, sa pierre de granit a pris au cours des siècles une chaude patine qui se retrouve dans les piles de nef.



PLUMERGAT — Le baptistère de granit.

## Chapelle de la Trinité

### Points de repères historiques.

La chapelle de la Trinité n'est séparée de l'enclos de l'église paroissiale que par la largeur d'une route. Son acte de naissance nous est fourni par une inscription gothique de la façade occidentale: «L AN MIL IIIc IIIxx et V (1485) EN LA FIN DE APVRIL FUT LA PREMIERE PIERRE ASSISE AU PORTAL DE CESTE ESGLISSE. P. KOALLAN PROCUREUR». La construction a pu commencer par cette extrémité car le chevet polygonal est plus tardif.

La porte méridionale est surmontée d'un blason sur lequel on distingue une bande sur un champ d'hermines. Delabigne-Villeneuve l'attribuait aux Brécart, qui semblent étrangers à Plumergat. Ne

faudrait-il pas y voir plutôt les armes des Broerec, ramage de Bretagne, qui possédaient Locmaria en Plœmel mais aussi le manoir de Guerdiner à Plumergat? Ils portaient «*d'hermines au filet engreslé disposé en bande*».

Sur le mur méridional apparaît un autre écu avec un animal en relief, sans doute un mouton, et ce même animal se retrouve, à la porte occidentale, dans un blason écartelé avec deux autres quartiers fascés.

A l'intérieur, ce sont les dix étoiles (ou les dix molettes) qui marquent l'enfeu. La sablière porte le nom d'O. Stéphan, alors procureur de la chapelle, tout comme Louis Hémon qui, en 1640, signa la balustrade du chœur.

Les autres renseignements, très fragmentaires, sont postérieurs à la Révolution. Le trésorier disposait, en 1834, de 481 francs, somme relativement importante qui incita peut-être le recteur Valy à restaurer la toiture en 1847. A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, on construisit une voûte au-dessus du chœur qui reçut un autel de tuffeau: la chapelle servait alors à la Congrégation. En 1922, le lambris de la nef fut réparé, le dallage du chœur refait, les murs repeints, les sculptures dégagées des badigeons qui les empâtaient. La chapelle put ainsi servir de lieu de culte pendant les longues années de la restauration de l'église-mère. En 1956, les murs du chœur furent décapés mais elle n'est plus utilisée que comme asile pour les statues évacuées des sanctuaires de la paroisse.

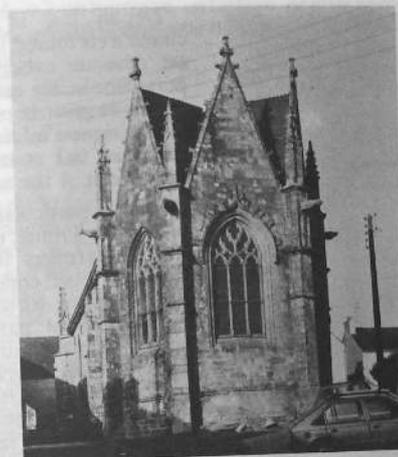
### La chapelle flamboyante

Tout entière en appareil de granit, joliment ornée, la chapelle de la Trinité est un bel exemplaire d'édifice de style flamboyant.

Sa façade occidentale se trouve un peu alourdie par les deux contreforts d'angle qui ne sont pas sans analogie avec ceux de la tour de l'église, mais ici, ils sont heureusement lestés de pinacles terminés en pyramides fleuries.

Des gorges concentriques habillées de rameaux de vigne agrémentent le cintre du portail. Son originalité tient surtout aux pilastres triangle du pignon. Ils sont reliés par deux accolades superposées: la première à l'extrados de la porte soutient un socle; l'autre, tout en haut prend naissance sur deux animaux en relief.

Les rampants s'ornent de crochets encore très maigres. Le clocheton, sans doute d'origine tant il a subi l'usure de la chaîne de la cloche s'enracine dans le pignon par une souche carrée en légère saillie et ouvre



PLUMERGAT — Chapelle de la Trinité. Le chevet (XV<sup>e</sup> siècle)

ses baies en anse de panier, entre des pilastres d'angle et sous une accolade doublée d'un gable. Une courte flèche polygonale achève de donner à cette façade une silhouette élancée.

Celle du chevet l'est plus encore, aiguillée de trois pignons aux rampants garnis de crosses végétales et sommés de gros fleurons. Barrés par une moulure murale et deux larmiers saillants, les contreforts qui les séparent comportent un second étage d'où s'échappent des gargouilles animales et, plus haut encore un pinacle. Chacun des pans est percé d'une grande fenêtre en arc brisé, moulurée d'un double cavet, celle du milieu coiffée en outre d'une accolade. Les remplages ne semblent pas d'origine et toute cette partie de la chapelle ne doit pas être antérieure au XVI<sup>e</sup> siècle.

L'interruption du banc mural au bas des longères, à partir des contreforts qui les épaulent, marque le départ de la reprise. Dans le mur du midi, s'ouvre une porte en anse de panier entre deux fenêtres. Elle est ornée de colonnettes, de pilastres d'encadrement et d'une accolade aux feuilles épanouies. Les deux fenêtres, à double cavet, sont ourlées d'un petit tore ovale. Dans celle de l'ouest, l'unique meneau s'épanouit en fleur de lys. L'autre est meublée de trois formes trilobées et d'un beau tympan à flammes redentées.



PLUMERGAT — Chapelle de la Trinité. L'Enfeu.

Depuis que la porte sur le chœur a été murée, la longère nord est devenue aveugle. Elle comporte une saillie correspondant à l'enfeu et pour le reste son décor est identique à celui du midi: banc mural au bas et larmier sculpté sous le toit.

Une des particularités de la chapelle de la Trinité, c'est, en effet, que ses larmiers foisonnent de figures en relief, comme on en voit d'habitude sur les sablières et les motifs en sont particulièrement variés: animaux au naturel tels que chouettes, crapauds, singes, tortues, chiens, parfois dans des poses bizarres ou jouant de la cornemuse, monstres fabuleux, personnages: un homme allongé, un moine à capuchon pointu (à moins que ce soit un diable), un autre tenant à la fois la patte d'un lièvre et d'un chien. On se perd en conjectures sur le symbolisme de ces étranges figurations.

A l'intérieur, un mur diaphragme divise la chapelle en deux parties qui communiquent par une arcade brisée dont la mouluration de profil triangulaire se perd dans les colonnes engagées. Sans doute servait-il d'appui à une clôture à laquelle s'adossaient des autels car une jolie crédence flamboyante a été aménagée dans la longère du midi.

En deçà, un beau lambris sur arceaux couvre la nef au sol de terre battue et les sablières s'animent de figures grotesques. Dans le mur du nord s'enfonce un enfeu dont l'arcade en anse de panier, vigoureusement moulurée, est décorée, de pilastres polygonaux, et d'une accolade à feuilles de vignes et fleuron terminal. L'arc s'inscrit dans un massif de maçonnerie reposant sur un large banc de pierre et coiffé d'un pignon aux rampants bourgeonnant de crosses végétales, avec à leur départ, deux animaux symboliques: un lion et sans doute une levrette. Dans la cavité, on a introduit un autel de granit venu peut-être de l'ancienne clôture.

Le banc mural se prolonge dans le chœur, que délimite une balustrade de bois. Cette partie de l'édifice est dallée et voûtée. L'ancien autel

a du céder sa place à un nouveau, en tuffeau, de style néo-gothique mais sa crédence, plus grossière que celle de la nef, s'est maintenue avec son décor flamboyant.

La chapelle de la Trinité regroupe, avec des statues qui lui étaient propres, d'autres venues d'un peu partout. La Trinité de bois, qui trône sur le tabernacle, est une œuvre du XIX<sup>e</sup> siècle, mais elle s'accompagne d'une jolie Vierge à l'Enfant du XV<sup>e</sup> siècle ou du XVI<sup>e</sup> siècle et d'un saint Evêque dont la chasuble est traitée en sculpture méplate. Saint Vincent-Ferrier, au geste oratoire, trouve sa réplique en un saint Jacques mutilé, deux statues qui accusent le XVIII<sup>e</sup> siècle. Plutôt qu'une Vierge, la Femme avec l'Enfant représente sainte Julitte et son fils saint Cyr, honorés dans la chapelle de Lanvin. On a placé dans la crédence du chœur une petite Pietà en pierre tendre où la Vierge, assise sur le rocher du Golgotha, soutient entre ses genoux le corps affaîssé de son fils. Un vieux saint Antoine porte une sorte de reliquaire. Plusieurs évêques ne sont pas identifiables: l'un d'eux peut être saint Aignan, titulaire d'une chapelle récemment disparue; un autre semble tenir une clef. Le grand saint Augustin qui offre son cœur date de 1842: il faisait pendant à saint Corneille, à l'entrée du chœur de l'église. Une jolie statuette de saint Roch domine l'enfeu et, au fond, un saint Julien se protège d'un écu festonné. Seule, la statue de saint Joseph est en plâtre. C'est aussi dans la chapelle qu'a trouvé asile la cloche de 1578, l'une des plus anciennes du département.



PLUMERGAT — Chapelle de la Trinité. Statue de saint Antoine.

Il serait souhaitable que tout ce précieux mobilier soit restauré et mis en valeur. La chapelle de la Trinité deviendrait alors un véritable petit musée d'art religieux.

## Chapelle Saint-Servais

Parallèle à la Trinité, la chapelle de « Monsieur Saint-Servais » a sa légende. Elle serait due à l'initiative d'un paysan du bourg qui avait fait, à plusieurs reprises le pèlerinage au tombeau du saint à Maastricht (Hollande). Protecteur des marins, saint Servais était aussi invoqué pour garantir les cultures des gelées tardives. Notre brave homme aurait eu une vision où le saint lui aurait demandé de bâtir une chapelle en son honneur. Il se heurta à l'opposition du recteur qui ne s'inclina qu'à la suite d'un fâcheux incident où son cheval s'embourba dangereusement. On notera les rapprochements avec les événements de Sainte-Anne-d'Auray.



PLUMERGAT — Chapelle Saint-Servais  
La façade occidentale. (XVII<sup>e</sup> siècle).

Visiblement, le clocheton a été imité de celui de la Trinité. Malheureusement il demeure privé de sa flèche, sans doute depuis qu'en 1911 un orage a endommagé la chapelle. On y accède par un escalier qui rampe sur le côté nord du pignon.

Ce recteur serait donc Louis Le Gras dont le nom est inscrit sur la sablière, avec la date de 1610, ce qui fait cette chapelle contemporaine de Notre-Dame de Miséricorde à Pluvigner.

De plan rectangulaire, elle est soigneusement construite en appareil régulier de granit, avec quatre contreforts d'angle mais elle distingue de sa voisine par une plus grande simplicité: le banc mural n'existe plus qu'au sud et à l'ouest; la corniche sous le toit est simplement moulurée; les crochets des rampants se roulent en forme de cornets, les fenêtres en arc brisé — celle du chevet plat a été murée — n'ont plus de garniture et leur ébrasement est rectiligne; les portes cintrées s'ornent de simples ondulations.

La cloche a disparu, qui avait été bénite, le 25 août 1633, par le recteur Claude Le Mordant. Elle avait pour parrain Julien du Rohello, sieur du Quenhuen, en Pluneret et pour marraine Gabrielle de la Bourdonnaye, dame de Ménars. C'était l'époque où les sieurs du Quenhuen cherchaient à affirmer leurs prééminences dans la paroisse de Plumergat.

## Les croix du bourg

Comme partout ailleurs le cimetière qui entourait l'église a été transféré hors du bourg. Fort heureusement l'espace qui lui était consacré a été converti en un jardin fleuri qui rassemble aussi de nombreuses pierres gauloises. La croix de mission qui le dominait a disparu mais reste en place la vieille croix de pierre du XVII<sup>e</sup> siècle.

Elle s'élève sur un emmarchement de trois degrés et son soubassement en forme d'autel rectangulaire a été surélevé en 1805. Sur ses quatre faces, des bas-reliefs en pierre tendre figurent l'Agonie au jardin des oliviers, la Flagellation, le Couronnement d'épines et le Portement de croix.

Le fût polygonal de granit se continue par une croix de pierre blanche aux extrémités fleuronées avec d'un côté le Christ et de l'autre un saint évêque qui doit être saint Thuriau. Du côté du Christ, sous les bras de la croix, se tiennent la Vierge et saint Jean, sur une console où se lit la date 1696. Malheureusement, sous l'effet des intempéries la pierre tendre se dégrade inéluctablement.

Les trois croix de granit, dressées à l'entrée des trois principales avenues du bourg, ont mieux résisté à l'érosion. Toutes trois sont du même type: soubassement carré, fût cylindrique ou polygonal, crucifixion abritée sous une sorte d'auvent. D'un côté se trouvent sculptés le Christ et, sous ses bras étendus, la Vierge et saint Jean. Au revers, se



PLUMERGAT — Croix de l'ancien cimetière. 1696.

voient, route de Sainte-Anne, le Christ en majesté, route de Brech, une Vierge couronnée. La croix de la route de Locminé était, sans doute la plus ancienne (1885 est la date d'une restauration) car la Vierge assise porte l'Enfant sur ses genoux et lui présente probablement un oiseau. A ses côtés se tiennent deux saintes, peut-être sainte Catherine et sainte Barbe (ou sainte Madeleine). Récemment cette jolie croix a été transférée dans le nouveau cimetière.

## Chapelle de Langroez

«Langroez» est le nom breton donné aux chapelles de la Vraie-Croix et, de fait, celle de Plumergat conservait une relique de la Vraie-Croix. Toujours aventuré dans ses affirmations, le recteur Valy avance que cette relique aurait été rapportée de Terre Sainte par le seigneur du manoir disparu de Kerguillas. Habituellement, elle atteste plutôt la présence de Templiers ou d'Hospitaliers.

La chapelle actuelle date du XVI<sup>e</sup> siècle pour la nef et du XVII<sup>e</sup> siècle dans sa partie haute. La sablière porte une inscription très abrégée: «F. DR. PCR. MIS 1562» où l'abbé Luco croit pouvoir reconnaître dans le «procureur-miseur» François Dréan, prêtre à Plumergat de 1577 à 1583. Autrefois, on lisait, au revers du maître-autel, la date de 1643 et l'on voit encore sur la fenêtre rectangulaire du chœur, celle de 1647. Le 27 octobre 1641, la chapelle avait reçu une nouvelle cloche dont les parrain et marraine étaient Julien de Larlan, sieur de Coetro et Anne de Larlan, dame du Penher. On s'intéressait donc beaucoup à la chapelle de Langroez vers le milieu de XVII<sup>e</sup> siècle.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, elle connaissait encore une certaine vogue puisqu'en 1881, le Père Prono de la Congrégation du Saint-Esprit y célébra sa première grand'messe et le sermon de circonstance fut prononcé par l'abbé Jérôme Buléon, alors professeur à Sainte-Anne. En souvenir de cet événement, il donna, en 1895, à la mission qu'il venait de fonder au Gabon le nom de «Sainte-Croix des Eschiras».

Un demi-siècle plus tard, la chapelle se délabrait et, en 1954, Gérard Verdeau publia, dans *Breiz Santel*, un article alarmant. Ce fut l'occasion d'une restauration, peut-être un peu radicale, car si elle a sauvé l'édifice, elle l'a dépouillé d'une bonne partie de son mobilier de telle sorte qu'il apparaît désormais un peu vide. Cependant le pardon se célèbre toujours, le dimanche qui suit la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix.

La chapelle de Langroez méritait d'être sauvée. Débarrassée du lierre qui l'avait envahie, sa façade montre désormais son bel appareil de granit; malheureusement les contreforts d'angle, toujours très

importants, ne portent plus que des moignons de pinacles. Mais la porte frontale en plein cintre offre toujours à voir ses voussures et ses piedroits moulurés, ses pilastres de section carrée avec leurs pinacles longs comme des cierges, son accolade touffue et immédiatement au-dessus une tête coiffée d'une toque. Le clocheton, au sommet du pignon paraît un peu mesquin avec sa chambre carrée sous un minuscule cône de pierre.

Comme il est de règle, la longère méridionale est la plus ornée, grâce à sa porte en anse de panier entourée de l'habituel décor flamboyant, grâce aussi aux deux fenêtres en arc brisé, encore moulurées de cavets mais garnies de flammes sans redents: l'influence de la Renaissance commence à se faire sentir. Au-dessus de la porte, deux lions soutiennent un blason écartelé, à l'abri d'une corniche à modillons. Un peu plus haut encore une petite tête porte une coiffure à la Henri II. Au bas du mur règne un banc de pierre surmonté d'un bandeau mouluré.



PLUMERGAT — Chapelle de la Vraie-Croix à Langroez (XVI<sup>e</sup> siècle).

Au sud comme au nord, le larmier est historié. On y retrouve la chouette, la tortue, une sirène, un personnage allongé, mais aussi deux autres qui jouent du biniou, l'inévitable acrobate, la tête entre les jambes, une scène de chasse et celle du renard et de la poule.

Comme à la Trinité, deux contreforts latéraux marquent le départ de la partie plus tardive. L'appareil reste aussi beau mais la corniche et le banc s'effacent. L'abside est fermée par un mur à trois pans. Dans

l'axe s'ouvre une fenêtre en arc brisé; le pan méridional est percé d'un oculus et le mur du chœur d'une fenêtre rectangulaire.

Curieusement les chapelles de Plumergat, construites en si belles pierres, n'offrent, à l'intérieur qu'un sol de terre battue. Ici, la charpente apparente demeure elle-même très fruste. Autrefois un grossier retable isolait, dans l'abside, un espace qui servait de sacristie. Au milieu figurait le tableau du Christ à l'Agonie transporté dans l'église paroissiale et, de chaque côté, des niches abritaient une Vierge à l'Enfant du XVI<sup>e</sup> siècle et un saint Evêque que M. du Halgouët déclare être saint Ambroise. La présence d'une crédence à droite fait croire à l'existence d'une ancienne clôture à hauteur des contreforts extérieurs. Une seconde crédence dans le pan méridional de l'abside prouve que primitivement l'autel était adossé au chevet.

Un autel de maçonnerie à table monolithique a remplacé le retable délabré mais les statues ont disparu et le mobilier se limite à deux statuettes de la Vierge et de saint Jean provenant d'une Crucifixion et à une grande croix de mission, hors de proportion avec les dimensions restreintes de la chapelle.

## Chapelle Notre-Dame de Gornévec

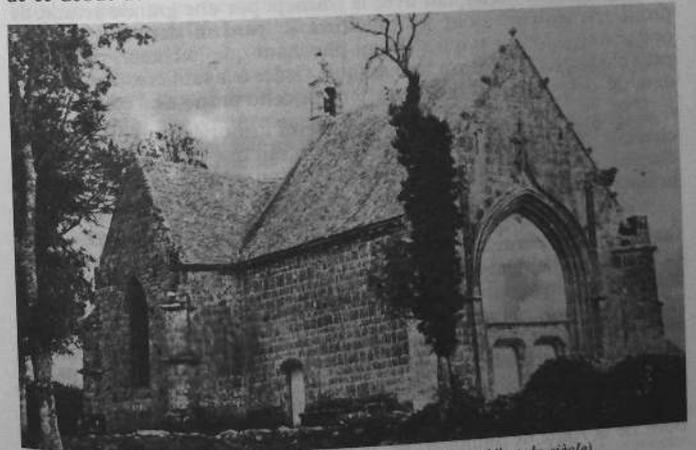
La chapelle Notre-Dame de Gornévec n'a pas eu la même chance que celle de Langroez et pourtant elle a une aussi longue histoire.

Elle tire son nom de la voie romaine — *Hent-Gornévec* — qui faisait la séparation entre les antiques paroisses de Plumergat et de Pluneret. Les moines de Saint-Gildas de Rhuys possédaient jadis des biens dans le village et sans doute la chapelle elle-même mais ils furent contraints de les aliéner, une première fois, au XVI<sup>e</sup> siècle, pour acquitter la taxe imposée par le Roi en faveur de la guerre contre les Huguenots et, une seconde fois, en 1651, pour restaurer leur abbaye. Leurs titres devaient être fort anciens et expliquent la présence, à Saint-Gildas, au XI<sup>e</sup> siècle, d'un homme de Plumergat qui fut guéri au contact du bâton du saint fondateur comme la venue à Plumergat de l'auteur de la « *Vita Gildae* », l'abbé Vitalis.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, leurs terres étaient passées en d'autres mains, celles, nous dit-on, des sieurs de Santaine et Tréoret, et la chapelle aurait suivi leur sort. Toutefois quand, en 1658, les Rohello du Quenhuen firent dresser procès-verbal de leurs prééminences à Plumergat, on n'y signale que leur propre blason « *de gueules à deux aigles affrontées d'argent, armées et becquées d'or, soutenues d'une grande fleur de lys de même, chaque aigle sur chacun des bras de la fleur de lys* » et plusieurs autres de familles alliées: les Guillemain de Kercado en Carnac, les

Robert de Plœmel, les Rouxel du Bézit en Plumergat. On voyait même, dans la vitre de la chapelle Saint-Antoine, « *ledit sieur revêtu de sa cotte d'armes avecque son casque et sa femme agenouillée, ayant sur sa cotte un écu mi-parti: 1/ de Quenhuen, 2/ de sable bordé d'argent chargé d'une coquille et demie d'argent* ». Toutes ces marques devaient être d'introduction récente car il semble que le sieur du Rohello ait eu quelques difficultés à faire admettre ses privilèges. De leur côté, les Trépezec de Santaine parvinrent à placer dans la fenêtre nord du transept leur écu « *d'argent à un arbre de sinople fruité d'or* ». De toute manière la clef de voûte, frappée d'un blason carré à neuf mâcles, rappelait l'existence d'un seigneur suzerain.

La chapelle était encore prospère, au XIX<sup>e</sup> siècle, fréquentée par les nourrices qui venaient y prier pour obtenir un lait abondant. En 1830-1840, le trésorier disposait, bon an mal an, de 200 francs qui suffisaient largement à son entretien. C'est au XX<sup>e</sup> siècle que le malheur s'abattit sur elle: vers 1920, une partie de sa toiture s'effondra et le reste, quelques années plus tard, ensevelissant sous les décombres tout le mobilier que l'on n'avait même pas pris soin d'évacuer. Vers 1940, M. du Halgouët obtint de la nettoyer et il espérait la restaurer. Les statues récupérées dans un triste état furent mises à l'abri d'un hangar voisin mais les murs continuèrent de se dégrader et le remplage de la fenêtre de chevet, qui résista longtemps, s'est lui-même écroulé. Gornévec n'est plus qu'une ruine romantique, témoin de l'indifférence avec laquelle les générations de ce début de siècle ont laissé se dilapider le patrimoine ancestral.



PLUMERGAT. Chapelle de Gornévec (photo du début du siècle).

D'anciennes photographies et les éléments importants qui subsistent permettent de se faire une idée précise de ce qu'était cet édifice.

Le chœur et le transept appartenait au XV<sup>e</sup> siècle. Ils étaient d'une élévation nettement moindre que celle de la nef, leur appareil moins régulier, les contreforts d'angle bagués de corniches très saillantes. Dans les pignons, aux rampants lisses, s'ouvraient des fenêtres en arc brisé à ébrasement rectiligne. Celle du chevet a perdu récemment sa garniture de trilobes et de quadrilobes, mais celle du nord offre encore le beau dessin de deux lancettes trilobées et d'un soufflet lui-même trilobé. A l'intérieur subsistent les vestiges d'un banc mural et la crédence du maître-autel se découpe aussi en trilobe. Tous les caractères de l'architecture vannetaise du XV<sup>e</sup> siècle s'y trouvent donc réunis.

Dans la nef, l'appareil devient régulier, le banc mural passe à l'extérieur, le larmier s'orne de personnages et d'animaux. Au nord s'ouvre une porte en anse de panier et au sud une fenêtre moulurée de deux cavets. La façade occidentale est particulièrement imposante, élargie par ses contreforts d'angle et dominée par un pignon aux rampants sculptés de crosses végétales et, au bas, de deux animaux chimériques en plein relief. Elle est occupée par une arcade solennelle, à multiples voussures, encadrée de pilastres à pinacles et d'une accolade effilée qui se plaque sur le pignon. Sous le tympan aveugle s'ouvrent deux portes jumelles en anse de panier; c'est un ensemble particulièrement réussi de cette architecture, fréquente dans le Vannetais.

La nef communiquait avec le transept par une grande arcade, de profil triangulaire, dont les moulures se perdent dans les piedroits polygonaux. Le mur, qui s'élevait plus haut que le chœur, portait un petit clocheton de pierre à baie unique. Grâce à la sablière, où se lisait la date de 1543, on peut dater exactement cette partie de l'édifice.

Nous avons signalé que des verrières armoriées apportaient à la chapelle le charme de leurs couleurs. On sait que dans la fenêtre de la chapelle du nord dédiée à la Vierge figurait un Arbre de Jessé. Dans le bras sud sainte Anne semble avoir supplanté saint Antoine.

De nombreuses statues excitaient la dévotion: une Vierge à l'Enfant, hanchée, contemporaine de la partie la plus ancienne de la chapelle, et actuellement exilée à Lorient, un vénérable saint Antoine avec son fidèle compagnon, un saint Diboën, une curieuse Pietà, une sainte Marguerite, une sainte Reine dite sainte Hélène. Au XIX<sup>e</sup> siècle était venue s'y ajouter une très grande Vierge à l'Enfant. La sacristie conservait aussi une chasuble du XVIII<sup>e</sup> siècle en fine soie brochée de fleurs.

Au nord de la chapelle, se dresse encore, mais mutilée, la vieille croix de pierre plantée dans un perron circulaire. A quelque distance, au bord de la route de Sainte-Anne, la fontaine disparaît dans les ronces.

Elle porte la date de 1793 et l'on prétend qu'elle aurait été bâtie par un homme qui avait tué involontairement son père.

Telle est l'histoire bien triste de cette malheureuse chapelle de Gornévec.

## Chapelle Saint-Maurice à Locmaria

La chapelle de Locmaria est dédiée actuellement à saint Maurice sans qu'on sache exactement quel saint elle honore sous ce nom puisqu'à l'intérieur, on voit le soldat de la Légion thébaine et un saint évêque. En tout cas, le toponyme du village indique un culte plus ancien de la Vierge.

L'édifice actuel ne saurait remonter au-delà du XVII<sup>e</sup> siècle, encore a-t-il été sérieusement remanié au XIX<sup>e</sup> siècle. En effet les murs, débarrassés de leur enduit, laissent voir les moellons de leurs longères mais la partie supérieure du pignon oriental est en tuffeau et percée d'une fenêtre en plein cintre moulurée d'un cavet tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Le portail occidental s'ouvre également en plein cintre dominé par un clocheton qui porte la date de 1848. Au sud, la porte est rectangulaire et le linteau de la fenêtre, légèrement découpé en segment. Au nord une autre fenêtre, de même forme mais plus petite, est datée de 1843.



PLUMERGAT — Chapelle Saint-Maurice à Locmaria. Statue de saint Maurice, évêque.

Grâce au zèle des habitants du quartier, la toiture a été entièrement refaite, les murs rejointoyés, le lambris rénové. Aussi est-elle désormais propre. Le chœur, surélevé d'un degré est meublé d'un petit autel, fait d'une table de bois posée sur un massif de maçonnerie. Pas moins de six statues sont disposées de part et d'autre de la fenêtre. Plusieurs sont en plâtre: Notre-Dame des Sept-Douleurs, la Vierge et la Médaille miracu-

leuse et une Vierge à l'Enfant, mais les autres sont en bois, une autre Vierge à l'Enfant, saint Maurice, en chevalier, une palme à la main et, la plus belle de toutes, saint Maurice, évêque, qui peut être du XVII<sup>e</sup> siècle.

La chapelle avait autrefois une certaine importance, à en juger par le calice d'argent, daté de 1597, et découvert, autour de 1850, caché dans le creux d'un arbre, et aussi par un missel du XVI<sup>e</sup> siècle conservé dans les Archives de Sainte-Anne d'Auray. Au voisinage de la chapelle se voient encore deux pierres hémisphériques; une troisième a disparu.

## Chapelle Sainte-Brigide à Laimer

La chapelle Sainte-Brigide à Laimer a bénéficié, elle aussi, d'une récente restauration. De même forme, mais plus courte, mieux proportionnée, bâtie d'un gros appareil irrégulier de granit, elle a plus de style que celle de Locmaria. Si l'on se réfère, à ses deux portes en plein cintre, à arêtes vives, elle doit dater du XVIII<sup>e</sup> siècle. On aurait lu sur le clocheton la date de 1746 mais on peut se demander si ce n'est pas plutôt 1846, tant il ressemble comme un frère à celui de Locmaria. L'éclairage ne vient que d'une petite fenêtre en anse surbaissée.



PLUMERGAT — Chapelle Sainte-Brigide, à Laimer. Vue extérieure.

Sol de terre battue, murs rejointoyés, poutres apparentes, telle est désormais la physionomie toute rustique de ces chapelles. Ici l'autel rectangulaire se compose d'un massif en appareil et d'une ancienne table de pierre moulurée sur trois côtés.

Dans les niches du chevet ont pris place deux statues de plâtre: une sainte Brigitte de Suède et une Vierge aux mains jointes. Elles ne font que regretter davantage la disparition de l'ancienne statue de bois où la sainte, la tête couverte d'un voile, son manteau magnifiquement drapé, tenait en mains un renard. Selon le chanoine Buléon, c'était sainte Brigide, l'abbesse de Kildare et quand on la mit au rebut, le procureur signifia à son pasteur: « Monsieur le Recteur, il y a quarante ans que je suis au service de la vieille sainte, de la vraie, celle de chez nous; je ne la quitterai pas pour servir une étrangère. Veuillez désigner un autre responsable de la chapelle ». On y voyait encore un saint Yves, hiératique dans son manteau de chanoine, porteur d'un parchemin enroulé. Avec la restauration ces deux belles œuvres ont disparu, sans qu'on sache ce qu'elles sont devenues.

Reste une Pietà de pierre blanche où la Vierge enveloppée de son manteau, tient sur ses genoux le corps de son Enfant et, de la main droite, lui relève un peu la tête.

## Chapelle Saint-Michel à Kervalay

Deux inscriptions permettent de jalonner son histoire. Sur la sablière intérieure, on lit: « CE B (ois) F.P.T. (?) SEVENO 1589 », d'où l'on peut conclure que la chapelle se terminait vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. A la façade occidentale, il est écrit: « M GUILLO RECTEUR DE PLUMERGAT 1874 »; c'est l'indication d'une restauration qui, trois siècles plus tard, a profondément changé l'aspect de l'édifice. Un peu plus haut se voient deux blasons jumelés: l'un à *trois feuilles de chêne*, l'autre à *un chevron accompagné de trois billettes* qui rappelle le patronage des Boderu, sieurs de Trongoff depuis le XVII<sup>e</sup> siècle.

En dépit de deux portes en anse de panier sobrement moulurées et des vestiges d'un banc mural extérieur, on a peine à reconnaître une chapelle du XVI<sup>e</sup> siècle dans cet édifice où dominent les murs en moellons percés à l'est d'une fenêtre maladroite et, au sud, d'une autre en plein cintre. On est loin de Gornévec et de Langroez.

A l'intérieur, la charpente apparente, même si elle est d'époque demeure assez fruste: quelques arceaux subsistent dans la partie haute. Une balustrade à fuseaux sépare la nef du chœur où le vieil autel de pierre se dissimule derrière un grossier coffrage de bois hérité du XIX<sup>e</sup> siècle. Le retable-tabernacle, aux niches ornées de culs-de-lampes, d'angelots, de chutes de fleurs et de frontons, provient de la chapelle détruite de Saint-Aignan.

Sur des socles de pierre, moulurés de tores, l'un d'eux frappé du blason à dix étoiles omniprésent à Plumergat, se dressent deux grandes

statues de bois: un saint Michel terrassant le dragon, costumé à l'antique et une Vierge-mère, couronnée de fleurs de lys, richement drapée et tenant à dextre le sceptre royal. On hésite cependant à dater ces œuvres du XVII<sup>e</sup> siècle.



PLUMERGAT — Chapelle Saint-Michel.  
Statue de l'Archange.

D'autres statues pourraient remonter au XVI<sup>e</sup> siècle: saint Yves, «la conscience heureuse de la justice rendue», dit M. du Halgouët; saint Georges, en armure de cette époque, dont le cheval écrase le dragon. Une autre Vierge très étirée, d'allure un peu hautaine, porte son Enfant sur le bras gauche et lui soutient le pied de la main droite. Ajoutons encore un crucifix rustique. Finalement le mobilier est plus riche que la chapelle.

Elle possédait autrefois une cloche du XVI<sup>e</sup> siècle qui avait son histoire. Confisquée par la Révolution, elle avait été transportée à Auray mais, un jour de marché, le procureur la reconnut dans la cour d'une auberge où elle était restée, oubliée par les soldats qui avaient fait le charroi. Contre cinq minots d'avoine, l'aubergiste accepta de la restituer à la chapelle. Malheureusement, on dut la refondre en 1891.

## Chapelle Sainte-Julitte à Lanvin

Le culte de sainte Julitte, fort ancien dans le diocèse de Vannes, demeure assez répandu bien que la légende qui en fait une martyre cappadocienne, sous le règne de Dioclétien, ait été mise en doute par le Concile de Trente. Elle est représentée habituellement tenant par la main son fils saint Cyr.

La chapelle de Plumergat relevait de l'abbaye de Lanvaux et les moines venaient y célébrer la messe, le jour de la fête patronale. Elle fut vendue nationalement et rachetée, en 1854, par la paroisse, heureuse

d'acquérir «une jolie chapelle qui est d'un beau revenu pour la fabrique».

Jolie, c'est beaucoup dire. Simple édifice rectangulaire, en moellons, elle s'éclaire d'une unique fenêtre cintrée, au sud. De ce même côté s'ouvre une porte rectangulaire. Celle de la façade occidentale est en plein cintre et, au-dessus d'elle se creuse une petite niche.

Au sommet du pignon, le clocheton en pierre de taille abrite sa cloche dans une arche cintrée, sous une petite bâtière.

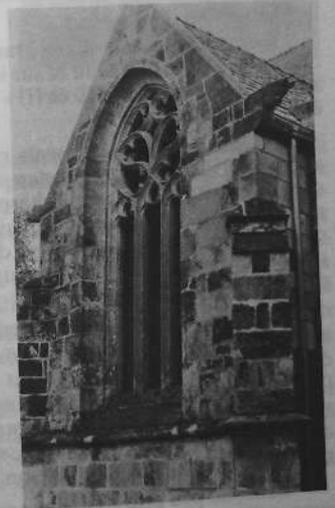
L'intérieur est pauvre: l'autel rectangulaire, en bois, sans ornement est dominé par une toile de la Crucifixion, ancienne station d'un Chemin de croix. Il n'est plus accompagné que d'une seule statue représentant une Femme, amplement drapée, qui porte son enfant sur le bras. On y reconnaît sainte Julitte mais on peut se demander s'il ne s'agit pas plutôt d'une Vierge et que la vraie statue se trouve actuellement dans la chapelle de la Trinité.

Cette statue est posée sur la corbeille d'un chapiteau corinthien en bois, lui-même placé sur un socle de pierre sculpté en haut-relief d'un ange porteur d'un blason écartelé.

## Chapelle de Saint-Aignan au Moustoiric

Il n'est peut-être pas inutile d'évoquer le souvenir de la chapelle de Saint-Aignan, d'autant plus qu'elle était située à proximité du village au nom significatif de Moustoiric.

Vue de l'ouest, elle ne se distinguait guère de celles que nous venons d'étudier: rectangulaire, en moellons, porte en plein cintre, clocheton au sommet du pignon. Mais son chevet relevait d'une construction plus ancienne. Au cœur de son appareil de granit prenait place une magnifique fenêtre en, arc brisé, garni d'un remplage de flammes trilobées.



PLUMERGAT — Fenêtre de chevet de Saint-Aignan. (reconstituée à Pluvigner).

Solitaire, presque à la limite de Grandchamp, cette chapelle devait cependant être fréquentée, puisqu'en 1834, avec 500 francs, elle était la plus riche de la paroisse. Son mobilier n'était pas à dédaigner: il comprenait les statues de saint Aignan, le titulaire; de Notre-Dame de Bon-Secours, Vierge à l'Enfant couronnée, de saint Julien, de saint Antoine portant une sorte de reliquaire et un Crucifix au bras horizontaux.

La chapelle avait été réparée en 1836 et, en 1927 on refit encore le portail, le clocheton et une bonne partie de la toiture. Pourtant, elle a été démolie et la grande table d'autel en pierre cédée à Notre-Dame du Vincin. Demeuré debout au milieu des champs, comme un témoin accusateur, le pignon a lui-même été rasé et l'on a bradé ses pierres qui ornent désormais une chapelle privée à Pluvigner.

## Église Saint-Mériadec

La chapelle Saint-Mériadec de Plumergat, après avoir été longtemps tréviale est devenue paroissiale, en 1912, mais elle a été bientôt délaissée, après la construction, en 1913, d'une nouvelle église et finalement démolie.

Elle était pourtant d'une grande antiquité, à en croire Rosenzweig qui, au siècle dernier, avait lu sur la sablière du chœur: «O: G: ME FIT FE (re) LAN MCCC IIII xx III» (1383). Ce qui en ferait un rarissime édifice du XIV<sup>e</sup> siècle.

A vrai dire, les documents conservés ne lui donnent pas grande apparence. Construction rectangulaire en moellons, elle portait, au milieu du toit, un clocher de charpente à souche carrée et longue flèche pyramidale. Le chevet était épaulé de contreforts qui montaient jusqu'aux rampants du toit, et percé d'une fenêtre en arc brisé qui avait été murée. Le pignon ouest était aveugle et les ouvertures se concentraient sur la façade méridionale.

A l'intérieur, un retable classique de faible relief couvrait tout le mur de chevet. Il s'ordonnait autour d'un tableau à découpe cintrée et des pilastres cannelés encadraient les niches latérales et supportaient l'entablement surmonté d'une amorce de fronton terminée par des volutes. Un second étage, aux bords incurvés contenait un médaillon central et sur les ailes figuraient, semble-t-il, des armoiries, qui obligeaient à dater cette composition d'avant la Révolution.

Bâtie, un peu plus à l'est, la nouvelle église en croix latine s'impose par son élévation. La courte nef ne comprend que deux travées, délimitées par un contrefort central et éclairées par des fenêtres jumelles

cintrées. Les pignons du transept, consolidés aux angles par des contreforts droits sont percés d'un triplet. Le chœur comporte une travée droite et une abside semi-circulaire de niveau inférieur. Une corniche à modillon règne sous la toiture et un larmier enveloppe l'arc des fenêtres.

La façade occidentale attend toujours d'être complétée par un clocher. Le plan en avait été établi par l'architecte Caubert mais on dut renoncer à l'exécution quand, en 1923, le Conseil général refusa toute subvention «pour la construction d'ouvrages accessoires ou d'ornementation». Deux tentatives récentes n'ont pas davantage abouti et les cloches s'abritent toujours sous un beffroi de charpente au nord de l'église.

A l'intérieur, on a voulu imiter le roman du Sud-Ouest, ce qui donne à cet édifice une certaine originalité. La nef est, en effet, couverte de deux coupes et l'abside d'un cul-de-four. Les doubleaux reposent sur des piles cruciformes engagées dans les murs.

Sur l'autel majeur, en forme de tombeau galbé, repose un joli retable-tabernacle de bois doré qui viendrait de l'ancienne chapelle de Sainte-Anne-d'Auray. Il se développe en longueur, divisé par des colonnettes torsadées qui encadrent de petites niches avec leurs statuette et dont les bases et le couronnement dessinent autant de reliefs sur le soubassement et la frise supérieure. Au-dessus du tabernacle, dans un second étage, accosté d'ailerons feuillagés, les trois niches sont séparées par des angelots en relief. Une ceinture de fuseaux et l'amorce d'un dôme couronnent ce meuble qui a toutes les proportions de l'âge classique.

Bien que repeintes, deux statues de bois pourraient aussi remonter au XVIII<sup>e</sup> siècle, sinon le saint Mériadec, en évêque, du moins la Vierge à l'Enfant, majestueusement drapée. Sur la voûte de l'abside, un médaillon du Père Eternel doit être aussi un vestige de l'ancienne église. Le reste de la statuaire est en plâtre.

A l'entrée de l'église qu'entoure un jardinet, on a placé une stèle et le milliaire romain, souvenir de l'antique voie qui passait à Mériadec.



PLUMERGAT — Retable de Mériadec (détail).

## Chapelle Saint-Roch

Un peu plus loin vers Sainte-Anne d'Auray, en bordure de cette voie, la chapelle Saint-Roch, dépend de la nouvelle paroisse de Mériadec. C'est un modeste édifice rectangulaire auquel on accède par deux portes en plein cintre, l'une à l'ouest, l'autre au midi. Son clocheton à bâtière ressemble à celui des autres chapelles de Plumergat.

En 1833, cette humble chapelle disposait de 500 livres. C'est que la France venait de connaître une terrible contagion et saint Roch est spécialement invoqué contre la peste. A l'intérieur, le tableau au-dessus du maître-autel, peint en 1857 par Parfait Pobéguin, le montre entouré de malades. Dans la niche de gauche, il désigne le bubon qui affecte sa jambe droite. Malheureusement le saint Sébastien qui lui faisait pendant a été volé.

Maintenant un actif comité de quartier veille à la protection et à la conservation de la chapelle.

## Chapelle du manoir de Coetsal

Le 10 juin 1833 fut bénite au château de Coet-Sal une petite chapelle où furent déposés les restes de Victor-Claude-Dymas Riquetti de Mirabeau, fils de Mirabeau, surnommé Tonneau et neveu du célèbre tribun de la Constituante. Ils furent exhumés vers 1884 pour être transportés à La Celle dans l'Orne mais, en 1932, la chapelle reçut le cœur de l'écrivain Gyp, petite-fille de ce même Mirabeau.



PLUMERGAT — Chapelle Saint-Roch.  
Peinture de la face antérieure de l'autel.

## CANTON DE PLUVIGNER PLUVIGNER

Saint Guigner a donné son nom à Pluvigner et continue d'y être honoré. On l'assimile au saint irlandais Fingar dont la légende est malheureusement très tardive. Fils de roi, converti par saint Patrice, il aurait fait un séjour en Armorique. A la mort de son père, il renonça au trône pour se consacrer à la propagation de la foi chrétienne en Cornouaille insulaire. Il serait mort martyr, vers 455, croit-on, et son corps aurait été transporté en Armorique par des émigrants bretons.

Après avoir accepté cette assimilation, Loth l'a récusee, estimant que le nom de Guigner n'était pas irlandais mais bretonique. Le chanoine Doble ne croit pas non plus que saint Guigner soit venu d'Irlande. Il voit en lui plutôt un missionnaire gallois qui, tout comme saint Mériadec, aurait travaillé en Cornwall puis dans le Vannetais.

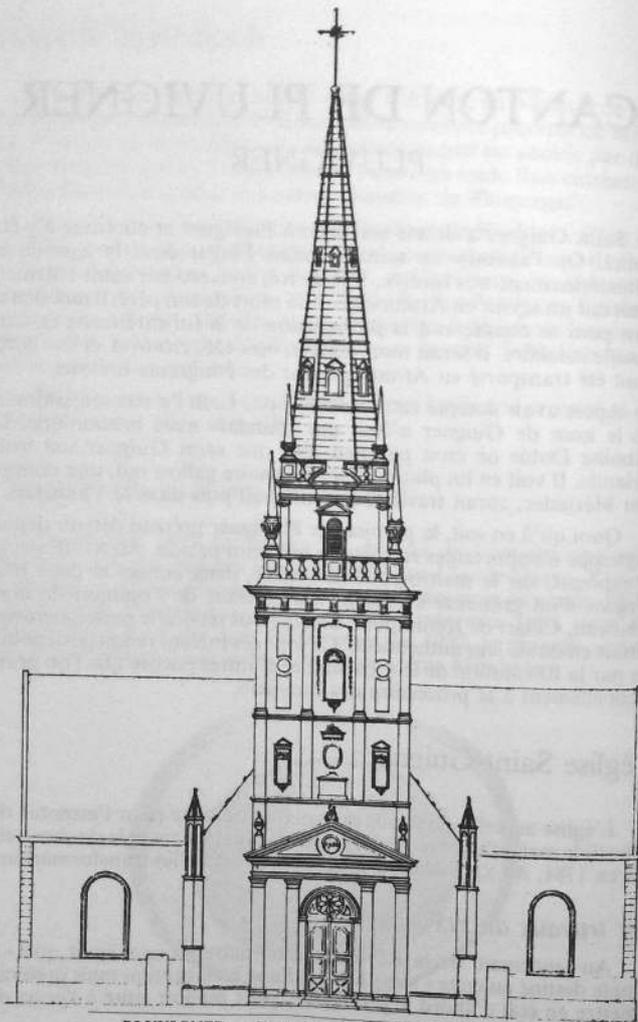
Quoi qu'il en soit, la paroisse de Pluvigner prétend détenir depuis longtemps d'importantes reliques de son saint patron. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, on exposait, sur le maître-autel de l'église, deux cuisses et deux bras d'argent d'un grandeur colossale. S'autorisant de l'opinion de dom Lobineau, Cillart de Kerampoul, de qui nous tenons le renseignement, mettait en doute leur authenticité. Ce sont ces mêmes reliques, dépouillées par la Révolution de leur parure, et d'autres encore que l'on porte solennellement à la procession des Banniolo.

## L'église Saint-Guigner

L'église actuelle, en forme de croix latine, date pour l'essentiel du XVI<sup>e</sup> siècle mais elle conserve des éléments plus anciens et le clocher a été bâti en 1781. Au XIX<sup>e</sup> siècle, elle a connu de nouvelles transformations.

## Les travaux du XIX<sup>e</sup> siècle

Au lendemain de la Révolution, le maire reconnaissait que « le temple destiné au culte » avait besoin d'une restauration mais préférerait remettre en état d'abord le presbytère, petit manoir situé à l'écart du bourg.



PLUVIGNER — Dessin du clocher néo-gothique (1781).

Le 11 janvier 1841, la foudre frappa le clocher et dévasta l'église. Au passage, le fluide lézarda la base de la tour, laboura le dallage, perça les murs, pénétra dans la sacristie, rompit les fermes de la charpente du transept. Un relevé et un plan des dégâts furent établis par l'architecte de l'arrondissement de Lorient et une généreuse émulation permit de les réparer promptement. La population donna 10.000 francs en espèces et fournit les charrois. C'était encore insuffisant et l'on se tourna vers la famille royale qui s'était déjà montrée généreuse, à l'occasion de l'incendie du bourg, en 1828. Les bras du transept datent de cette restauration.

Cette belle unanimité ne devait pas se maintenir et les conflits ne cessèrent plus, entre le curé et son conseil de fabrique d'une part, le conseil municipal, habituellement suivi par l'administration d'autre part. Dès 1848, le curé aurait souhaité agrandir la sacristie aux dépens de l'aile nord de la chapelle voisine de Notre-Dame des Orties. En 1863, le litige n'était pas encore tranché et finalement le clergé dut accepter l'exhaussement de l'ancienne sacristie.

L'année suivante, la guerre reprit, cette fois, à propos de la construction d'une tribune au fond de l'église. La fabrique ne la réalisera qu'en 1868 et de ses propres deniers.

Le porchet méridional sera refait en 1876 et une restauration intérieure interviendra en 1882-1883. La sonnerie actuelle des cloches a été mise en place, en 1923 et l'église garnie de vitraux en 1932-1933. Récemment, une dernière opération, peut-être un peu trop énergique, lui a redonné un petit air de neuf: les murs du chœur et du transept ont été décrépis pour rendre les pierres apparentes, les autels latéraux supprimés, la voûte et la nef blanchies.

### Les aspects extérieurs

Quand on débouche de la route de Sainte-Anne, on voit se dresser devant soi, comme un haut fronton, le chevet plat du chœur. Il est construit en bel appareil de granit, étayé de contreforts droits barrés de plusieurs larmiers et frappés de blasons malheureusement martelés. De fins crochets accidentent les rampants du pignon sommé d'une croix et au bas, l'assise horizontale du nord est sculptée de deux singes. Au milieu du mur s'ouvre une grande fenêtre en arc brisé, divisée en deux lancettes qui soutiennent une rose sans rayons mais ce remplage pourrait bien ne pas être d'origine car cette façade ne remonte pas au-delà du XV<sup>e</sup> siècle.

Les deux bras du transept, en moellons, avec leur oculus au pignon, une fenêtre cintrée et une porte à linteau segmentaire du côté de l'ouest datent, nous l'avons vu, de la restauration de 1842.

Bien qu'elles aient perdu leur garniture de pierre, les fenêtres en arc brisé du chœur et celles de la nef appartiennent au XVI<sup>e</sup> siècle, tout comme la belle porte flamboyante du nord avec ses pilastres et son accolade à fleuron, le parement des murs en appareil et le larmier sculpté d'une chasse au cerf.

Visiblement le bas de la nef et la façade occidentale ont été modifiés pour y incorporer le clocher de 1781, qui se compose d'une tour carrée, de la chambre des cloches et d'une flèche polygonale.

Au bas de la tour, et en façade, le portail en plein cintre s'inscrit dans le décor à l'antique de quatre pilastres et d'un fronton triangulaire. Plus haut la surface est divisée horizontalement par des bandeaux moulurés, verticalement par des pilastres et ornée de niches et de panneaux. Une corniche à métopes et triglyphes couronne cet ensemble, surmontée d'une balustrade avec aux angles des aiguilles pyramidales.

En retrait, sur la plate-forme, la chambre des cloches constitue une sorte d'attique, ouvert de baies dont le fronton pénètre jusque dans la seconde balustrade.

La flèche, aux arêtes bien accusées, est barrée de bandeaux étagés et percée de petites baies à fronton triangulaire.



PLUVIGNER — Linteau sculpté de la porte méridionale de l'église.

La tradition attribue ce beau morceau d'architecture à l'abbé Noury, recteur de Bignan, mais c'est peut-être faire trop d'honneur à ses talents.

Sous le porchet de la façade du midi s'abrite une porte en plein cintre assez curieuse. Elle est encadrée de deux colonnettes à chapiteau feuillagé qui ne supportent rien. Sous un tympan aveugle, l'épais linteau est sculpté d'une crucifixion assez ancienne: les pieds du Christ s'appuient sur une planchette horizontale; à ses côtés se tiennent la Vierge et saint Jean, celui-ci la main gauche sous le menton. Aux extrémités, deux cercles s'inscrivent à l'intérieur d'un entrelac à quatre pointes. On date communément ce décor du XIV<sup>e</sup> siècle mais l'agencement de la porte pourrait être plus tardif que le bas-relief.

### L'intérieur

Restauré à neuf, l'ample vaisseau paraîtrait bien austère, s'il n'était habité par une abondante statuaire et égayé de vitraux. Dal-lée de granit, la nef s'étend sous une voûte lambrissée en carène qui laisse voir ses entrails et ses poinçons aux lignes fines. Sur la sablière se lit l'inscription: FAIT LAN M V<sup>e</sup> XLV (1545) à laquelle on a ajouté RESTAURE EN 1883. Une vaste tribune, à deux étages occupe le fond de la nef.

Des quarante stalles qui entouraient jadis le chœur ne restent plus que deux rangées latérales. Le long autel de bois, accosté de hauts piédestaux qui supportent une niche avec à l'intérieur un ange, est dominé par le tabernacle et un grand dais ajouré. L'autel de la célébration occupe l'avant-chœur.

Une crédence rectangulaire est creusée dans le mur du midi où s'ouvre également une porte en plein-cintre, vis-à-vis d'une autre en anse de panier qui a été murée.



PLUVIGNER — Statue de N.-D. de Bon Secours



PLUVIGNER — Eglise Saint-Guigner.  
Vitrail de Kériolet.

Tous les vitraux sont de la maison Rault, mais, à la différence de la maîtresse-vitre, ils sont traités en couleurs plus ternes et racontent des épisodes de la vie des personnages honorés dans la paroisse: dans le chœur, la vocation de saint Guenaël et la prédication de saint Goal; dans le transept, la piété et la charité du pénitent Kériolet, lequel habita le château de Kerlois; dans la nef, le débarquement de saint Guigner sur les rives du Loch et son établissement au Moustoir, scènes qui ne doivent sans doute pas grand chose à l'histoire. Les oculi des croisillons et les dernières fenêtres de la nef resplendissent d'un tapis végétal aux couleurs chatoyantes. Il aurait été emprunté à la maîtresse-vitre de l'église dont le curé de 1842 vantait la richesse.

Le grand vitrail de la Crucifixion offusque de ses couleurs trop vives la Vierge adossée au meneau central. De part et d'autre se dressent les grandes statues de saint Guigner, magnifique en son habit, la poitrine barrée d'une écharpe et de saint Michel qui terrasse le dragon figuré sur le socle.

Dépouillées de leurs autels, les chapelles latérales conservent, au nord, les statues de sainte Anne avec la Vierge, de saint Vincent-Ferrier et de Notre-Dame de Bon-Secours; au sud, celles de la Vierge à l'Enfant, de Notre-Dame de Lourdes et de saint Joseph. La statue de Notre-Dame de Bon-Secours, Vierge assise qui tient son Enfant debout sur son genou gauche, tranche par la qualité: elle vient de la chapelle Notre-Dame de Miséricorde. Au pignon du midi, on distingue à peine un tableau du *Rosaire*, seul vestige des anciens retables. Deux confessionnaux et un lutrin à l'aigle complètent le mobilier. Les stations du chemin de croix mettent une note de couleur sur les murs nus.

### Le pardon des Bannielo

Le pardon des Bannielo a fait longtemps la célébrité de Pluvigner et nous ne saurions mieux faire que de retranscrire le récit coloré qu'en fit le chanoine Guillotin de Corson à la fin du siècle dernier.

« Arrivés à Pluvigner pour assister au pardon célébré, comme de coutume, le troisième dimanche de mai, nous rendimes nos premiers devoirs aux reliques de la paroisse dans la chapelle Notre-Dame des Orties. Ils étaient là, rangés devant l'autel de la Vierge, les sept grands reliquaires de Pluvigner, les « Bannielo » comme on les appelle, quoique le mot breton signifie bannières. Voici d'abord deux bustes en bois doré représentant l'un et l'autre saint Guigner et renfermant une partie de ses reliques: l'un figure saint Guigner, jeune homme, peu après sa conversion; l'autre le montre vêtu en guerrier, la palme du martyr à la main. Deux autres reliquaires en forme de bras contiennent les ossements de cette partie du corps du Bienheureux. Le reliquaire suivant est fort imposant: il renferme le chef de saint Bieuzy... Voici maintenant deux anges supportant une sorte de monstrance qui renferme les reliques de saint Goustan et de saint Vital. Enfin les bustes en bois de saint Martin de Tours et de saint François de Sales contiennent quelques reliques de ces grands pontifes et terminent la glorieuse série des reliquaires de Pluvigner.

C'est à la suite des vêpres et le jour même du pardon qu'a lieu la procession solennelle; elle est fort jolie et doit surtout sa pompe aux sept reliquaires portés à la suite les uns des autres sur de robustes épaules. Ces reliquaires sont accompagnés d'une demi-douzaine de bannières qui justifient, mieux qu'eux, le nom de Bannielo dont nous avons parlé; on déploie en outre, et naturellement en tête, après la croix, le drapeau de la paroisse sur les larges plis duquel apparaît la figure bénie du patron saint Guigner; puis viennent les statues de la sainte Vierge, de saint Joseph, etc, mais qu'est-ce que ces effigies auprès des grandes reliques bretonnes?

Celles-ci reçoivent d'ailleurs un culte tout particulier en cette circonstance: trois fois, durant le trajet de la procession, le clergé et tous les assistants s'arrêtent religieusement: une première fois à la sortie du bourg, puis à la fontaine de saint Guigner et, une dernière fois, en rentrant au bourg: pendant ces haltes, les porteurs des reliquaires levant à bout de bras les précieuses chasses à hauteur de leur tête; alors commence un pieux, incessant et pittoresque défilé sous tous les reliquaires; les pèlerins, les malades, ceux qui demandent une grâce quelconque à Dieu par l'entremise des saints passent et repassent du premier au deuxième reliquaire, du troisième au quatrième et ainsi de suite, s'inclinant religieusement sous les chasses, franchissant rapidement

celle-ci pour gagner celle-là, s'entrecroisant parfois, priant toujours. Non seulement les femmes et les enfants, mais les hommes faits et les pères de familles rendent hommage à leurs saints, et sollicitent leur protection en passant ainsi, humiliés et confiants, sous leurs ossements sacrés.



PLUVIGNER — Fontaine Saint-Guigner.

Arrivée à la fontaine, joli édifice ogival garni de trois bassins, la procession chante un répons en l'honneur de saint Guigner, puis le clergé met le feu à un grand amas de fagots bourrés de pétards qui produit avec un embrasement instantané une suite merveilleuse de détonations accompagnées de jets d'étincelles, en un mot tout ce qu'il faut pour bien célébrer un pardon breton. Quand le feu semble vouloir finir, la procession se remet en marche et regagne l'église. A peine quelques pèlerins, surtout quelques jeunes gens, restent-ils pour voir tomber le drapeau religieux qui surmonte tout feu de joie chez nous; c'est afin d'en recueillir un lambeau qu'ils rapportent à la maison, le conservent comme un souvenir béni du pardon».

## Les chapelles paroissiales

Au lendemain de loi de séparation, neuf chapelles restaient à la charge de la commune et de la paroisse. En 1927, le Conseil paroissial s'inquiète de la diminution de leurs ressources et de leur délabrement qui se précipite d'année en année. En 1935, on sent poindre le découragement. Le Conseil municipal semble les abandonner et leur utilité n'est pas très grande: une messe basse par an, le jour du pardon. «Nous tâcherons cependant, conclut le curé, de les conserver afin d'éviter la tristesse des ruines religieuses au milieu de nos villages». Et il se fixe un programme: «Nous ferons tout le possible pour entretenir en état Trélécán qui est nécessaire, Notre-Dame de Miséricorde où nous rétablirons la messe et saint Guy, dont les ressources sont plus abondantes. Quant à Notre-Dame des Orties, qui est indispensable au service de la

paroisse, nous demanderons au Conseil municipal un concours généreux pour la remettre en état».

## Chapelle Notre-Dame des Orties

Hélas! Le concours n'est pas venu et la chapelle a été sacrifiée alors qu'elle était, au témoignage des édiles eux-mêmes, la plus ancienne et la plus belle de la paroisse. Quand, en 1848, le recteur envisagea de l'amputer de son aile septentrionale, le Conseil municipal refusa obstinément de briser la régularité d'un édifice que l'on considère, disait-il, comme un monument, tandis que le recteur l'estimait «d'une valeur artistique bien au-dessous de la médiocrité et pour le plan et pour l'exécution!»

A partir de 1889, la chapelle fut mise à la disposition de la Congrégation de la Sainte Vierge, alors florissante. Elle fut réparée, embellie, garnie en 1891 de deux vitraux figurant l'Annonciation et la Visitation. Jusqu'en 1937, on la maintint en état mais l'architecte des Beaux-Arts signalait toutefois l'extrême faiblesse de la charpente. Quand, en 1944, le principe de sa restauration fut acquis, les matériaux manquèrent et le curé constate, en 1957, que la nef est devenue un danger public. Considérant que la chapelle ne présente plus aucun intérêt pour la paroisse, il s'en remet à la municipalité pour les mesures à prendre. A la Toussaint, la toiture est démolie. En 1961, les Beaux-Arts tentent de sauvegarder au moins la partie haute de la chapelle. Après consultation de l'évêque, la paroisse refuse toute participation à des travaux qui, prétend-elle, ne la concernent pas. C'en est fait: la chapelle est condamnée.

Il ne reste plus maintenant que le squelette du transept: une triple arcade côté nef, trois autres simples qui donnaient sur le chœur et les ailes, toutes en arc brisé, à double rouleau. Elles reposent sur les colonnes à chapiteau, engagées dans des piles qui ont été consolidées. L'une d'entre elles, au sud, s'appuie sur un culot sculpté d'un masque qui laisse échapper de sa bouche deux larges feuilles de vigne et, plus bas, d'un personnage en buste.

Ces vestiges rappellent que le corps de l'édifice remontait au XV<sup>e</sup> siècle, comme le précisait la sablière datée de 1426. Il en présentait les caractères: bel appareil, fenêtres flamboyantes, portes en cintre brisé ornées de colonnettes à chapiteau et d'accolades à crosses végétales.

La chapelle conservait les restes d'une construction encore plus ancienne: des contreforts plats d'allure romane contrebutaient le pignon méridional et, dans le chœur, on avait muré deux arcades en plein cintre portées sur des colonnes dont une avec chapiteau à figuration humaine.

La grande toile l'*Assomption*, peinte en 1770 par le Vannetais Philippe a été heureusement sauvée mais on ne peut que regretter la coupable indifférence de tous ceux qui ont laissé périr cet imposant témoin du passé.

Le vocable de Notre-Dame des Orties serait venu, selon Guillotin de Corson, tout simplement des orties qui poussaient le long de ses murs. Pour obtenir la guérison des rhumatismes, on pria à la chapelle de la Vierge et on cueillait des orties dont on fustigeait les parties du corps atteintes par le mal.

### Chapelle de la Trinité au Moustoir

Il s'en est fallu de peu que disparaisse également la chapelle du Moustoir: en 1967, sa toiture crevée laissait présager une ruine prochaine. une vigoureuse intervention de Breiz-Santel est parvenue à la mettre hors d'eau. Il faudrait encore un petit effort pour clore les ouvertures et aménager l'intérieur.



PLUVIGNER — Chapelle de la Trinité du Moustoir. (Fin XV<sup>e</sup>).

La chapelle est dédiée à très Sainte-Trinité dont l'image en pierre tendre a été conservée: le Père Eternel, revêtu d'une chape et assis sur un trône tient la croix où pend son Fils tandis qu'un ange recueille le précieux sang. On la disait aussi de saint Guigner et un tableau, au-dessus du maître-autel montrait son assassinat par deux hommes d'armes. Une statue de chevalier, donnée invraisemblablement comme celle de Charles de Blois, pouvait encore le représenter. On ne sait sur quelle tradition se fonde la légende, figurée dans un vitrail de l'église paroissiale, qui fait du Moustoir le premier oratoire de saint Guigner. La chapelle possédait également une Vierge à l'Enfant hanchée, sans doute du XV<sup>e</sup> siècle.

On a sauvé ce qu'on a pu. Les entrants ont été consolidés ou remplacés pour supporter la toiture nouvelle. L'un d'eux, utilisé comme étai montre encore son décor de têtes de crocodiles, de masques et de

fleurs de lys. Dans un coin, un morceau de sablière fournit de précieux renseignements: « FAICT LAN MIL Vc (1500) O TEMS DE MESIRE GIL DU QUIRISEC CHNE DE VANNES RECTr DE PLEVI-GNER ». Les armes des Quirisec: « d'hermines au chef cousu d'argent, chargé de deux coquilles de gueules », qui figurent à la porte occidentale sont plus faciles à identifier sur un beau cul-de-lampe, à droite de la fenêtre axiale. Deux Gilles de Quirisec, tous deux chanoines de Vannes, se sont succédé à la tête de la paroisse de Pluvigner. Le premier est attesté comme recteur entre 1494 et 1499: c'est à cette époque que se construisait la chapelle du Moustoir.

Elle n'apparaît pas cependant comme d'une seule venue. A l'intérieur, une belle crédenche en accolade, parée de pilastres à pinacle et de larges feuilles de vigne, contraste avec deux autres simplement rectangulaires. La diversité se manifeste encore davantage à l'extérieur. Si la longère nord, aveugle, est faite entièrement de moellons, au sud se détache une section en bel appareil, avec une porte en tiers-point ourlée d'un tore très fin et une petite fenêtre au linteau découpé en accolade. Il a fallu malheureusement l'étayer d'un disgracieux contrefort en talus. Le reste du mur est presque tout entier en moellons, percé à l'est d'une petite fenêtre analogue à la précédente et à l'ouest d'une baie plus grande, autrefois fleurdelisée, qu'avilit son cintre de ciment.

Le chevet, lui-même en moellons, contient une fenêtre en arc brisé, à ébrasement concave et les rampants lisses du pignon se cassent pour s'adapter à la toiture à coyaux.

A l'autre extrémité, la façade occidentale est la partie la plus belle et le mieux conservée, bien que le clocheton soit plus tardif. Construite en appareil de granit, épaulée de contreforts d'angle qui lui donnent plus d'ampleur, dotée d'un banc mural, elle s'orne d'une jolie porte en arc à peine brisé. De fins pilastres prismatiques à haut pinacle encadrent l'ouverture et de son larmier bourgeonnant s'échappe un haut fleuron. Assis sur une souche carrée, le clocheton étire la chambre de la cloche, sa flèche conique et sa croix de fer forgé pour tendre vers le ciel une construction par ailleurs très basse.

Devant la chapelle, sur un soubassement carré, se dresse une simple croix de granit, monolithique. Elle a remplacé une autre dont on conserve, à l'intérieur de la chapelle, le bloc sculpté du corps du Christ. Un peu à l'écart, la fontaine carrée, entourée d'un muret, s'abrite sous un édicule ouvert sur trois côtés d'arcades segmentaires que supportent en avant deux courtes colonnes à chapiteau mouluré.

On ne peut que se féliciter de voir cette chapelle s'élever encore, à flanc de coteau, au pied des jolies maisons anciennes qui escaladent la colline.

## Chapelle Notre-Dame de Miséricorde

Bâtie au cœur d'une vaste lande, signalée par de vieux châtaigniers aux bras tordus, la chapelle Notre-Dame de Miséricorde se trouve désormais serrée de plus en plus près par les défrichements. En dépit de sa solitude, elle avait été maintenue en état et conservait encore, vers le milieu de ce siècle une bonne fréquentation: en 1958, elle bénéficia d'une importante restauration.



PLUVIGNER — Clocheton de N.-D. de Miséricorde (début XVII<sup>e</sup> siècle).

Peut-être devait-elle ces attentions au souvenir qui s'y attachait du pénitent breton Pierre Le Gouvello de Kériolet. Son manoir de Kerlois est tout proche et la tradition rapporte qu'il se rendait souvent à Miséricorde pour y célébrer la messe ou faire de longues méditations: on montrait une pierre qui restait toujours humide depuis qu'il l'avait arrosée de ses larmes et le confessionnal où il accueillait les pécheurs. La chapelle était alors dans tout l'éclat de sa nouveauté. La sablière intérieure nous dit, en effet, qu'elle a été commencée en 1600 et «boisée» en 1603.

Construite en appareil de granit, elle présente toute la sobriété des œuvres classiques. Ample, longue d'une vingtaine de mètres, elle dessine un rectangle avec, au nord, une sacristie qui s'aligne à peu près sur le chevet plat. De vigoureux contreforts épaulent les quatre angles. La longère nord n'est percée que d'une fenêtre tardive. Celle du sud s'agrément d'un banc mural qui se poursuit au bas du chevet et d'un larmier orné seulement de quatre masques. Le cadran solaire porte aussi la date de 1600. Les ouvertures prouvent qu'on s'accommodait encore d'une certaine fantaisie. Les deux portes, aux moulures onduleuses de la Renaissance, sont l'une en plein cintre, l'autre en anse de panier; les fenêtres restent fidèles à l'arc brisé avec de larges ébrasements rectilignes. Il est dommage qu'on ait cru bon de renforcer l'éclairage intérieur par de disgracieuses lucarnes sur la toiture d'ardoise.

Les deux pignons se ressemblent par les cornes d'abondance qui, sur leurs rampants remplacent les crochets gothiques. La grande fenêtre du chevet a été aveuglée et, à l'opposé, s'ouvre une porte en

plein cintre très simple. Le principal ornement de cette façade est le joli clocheton qui la domine en léger surplomb. Dressée sur une souche carrée, la chambre de la cloche est cantonnée de contreforts d'angle et le linteau des baies repose sur des corbelets. De petites ouvertures à gables aigus enjolivent, à la base, la flèche polygonale qui porte la croix.

L'intérieur de la chapelle paraîtrait bien austère sans le grand retable du chevet. Pour mieux le mettre en valeur, on a supprimé deux entrails. Fort heureusement on a respecté les autres, sinon on courait, comme ailleurs, à un malheur irréparable. Sculptée de quelques masques et de rameaux de vigne, la sablière porte, avec les dates citées, les noms de missire Joanic, sans doute le chapelain, du procureur Le Gudec et du charpentier Y. Olivo.

Dans le chœur, surélevé d'un degré et fermé par une grille de fer, s'alignent, adossés au chevet, trois autels de pierre. Les massifs rectangulaires en appareil régulier supportent des tables monolithiques moulurées en talon.



PLUVIGNER — Chapelle N.-D. de Miséricorde. Le retable (état ancien).

Le retable-lambris leur est commun car il s'étend sur toute la largeur du mur. Il est divisé en trois compartiments par des pilastres cannelés qui supportent, sur les côtés, un entablement avec une frise de rinceaux et, au milieu une sorte de fronton légèrement chantourné. Le corps central était occupé par un tableau dont ne subsiste plus que

le cadre. On y a appliqué un grand crucifix ancien. Les ailes s'ordonnent autour d'une niche, ornée d'angelots et accompagnée de panneaux à deux motifs: en haut, une chute de fleurs nouée d'un ruban; en bas, une coquille surmontée d'arabesques. Des grilles de fer forgé semi-circulaires entourent, à la base, les statues de Notre-Dame de Miséricorde, Vierge à l'Enfant assez gracieuse et de saint Isidore, en habit.

L'étage supérieur est moins rigoureusement structuré tout en respectant une parfaite symétrie. Au-dessus des ailes se superposent un fronton cintré et un panneau à découpe segmentaire. Au centre des panneaux sculptés donnent une plus grande ampleur à la niche supérieure. Éléments de balustrades, pots-à-feu et corbeilles de fleurs couronnent l'ensemble.

Ce beau travail de menuiserie est venu ennoblir la chapelle, au XVIII<sup>e</sup> siècle. En condamnant la fenêtre axiale, il a entraîné le percement de deux baies latérales et, sans doute, le transfert de la tribune du jubé au fond de la nef.

Sur cette tribune, Rosenzweig a lu la date de 1623 et le nom de son auteur: René Couachon. La face antérieure est divisée par des panneaux cannelés qui séparent les images en faible relief des douze apôtres. Il est heureux que l'on ait respecté ce témoin de l'ancien mobilier.

On peut regretter au contraire que les statues, déposées lors des derniers travaux, n'aient pas retrouvé leur place: il y avait une Notre-Dame de Bon-Secours, maintenant à l'église paroissiale, un saint Augustin, de bonne facture, inspirée par un ange, un saint Jean-Baptiste et aussi la Vierge de douleur et le saint Jean qui accompagnaient le Crucifix de l'ancien jubé.

### Chapelle Saint-Colomban

La chapelle Saint-Colomban, au village de ce nom, non loin des rives du Loch, garde le souvenir du grand apôtre irlandais, fondateur de tant de monastères célèbres. Elle est mentionnée dans une réformation de 1680 mais ses origines sont plus anciennes. On remarque, en effet, dans la maçonnerie que les parties basses sont construites en appareil irrégulier tandis que le haut du mur se présente avec de belles pierres de taille. Le banc de pierre intérieur autorise à remonter l'édifice primitif, au moins au XV<sup>e</sup> siècle. Plus ou moins ruiné, il aura été rétabli, sans doute au XVII<sup>e</sup> siècle.

C'est une chapelle très simple, aveugle au nord et à l'est. La fenêtre du sud est tardive. Les deux portes en arc brisé ont leurs arêtes abattues.

Chose curieuse, une de leurs assises est marquée de signes gravés: deux croix à l'ouest et, en capitales, les lettres V.R.O., au sud V.H.M. De même au pignon du chevet, on lit H.R. On n'en voit pas du tout le sens. Le claveau supérieur de la porte méridionale est gravé d'une rose et au-dessus se voit une croix.



PLUVIGNER — Chapelle Saint-Colomban.

La toiture à coyaux repose sur des rampants lisses terminés au bas par une assise horizontale sculptée, au nord-ouest d'un masque aux traits fortement accusés et au sud d'un autre coiffé d'un bonnet de cleric. Le clocheton, à l'ouest continue le mur et la baie de la cloche inscrite, entre deux corniches, s'abrite sous une bâtière.

L'intérieur est fort simple: sol de terre battue, voûte lambrissée au-dessus de trois entrants dont le nœud est gravé de quelques motifs.

L'autel, de bois, élevé sur une plate-forme à deux degrés, s'adosse au chevet. Sa face antérieure est peinte de l'image de saint Colomban évêque et, sur les trois gradins s'enroulent des rinceaux peints. Le retable-lambris, de forme rectangulaire est surmonté d'une frise et de trois pots-à-feu. Au-dessus se voit un crucifix.

Au centre du rectangle se dresse une niche à volets vitrés surmontée d'un dais. Elle contient la statue de Notre-Dame de Grâces, Vierge à l'Enfant un peu compassée.

Côté Evangile, saint Colomban, revêtu d'une chasuble gothique, elle aussi assez raide, tient sa crosse à main droite et devant sa poitrine le

livre de sa règle qui précéda celle de saint Benoît. Cependant son visage méditatif s'auréole d'une tonsure bénédictine.

Symétriquement, un prêtre en soutane, surplis, camail et bonnet, montre du doigt la page d'un livre ouvert et regarde attentivement en face de lui. Ce peut être le chanoine officiel de Tréguier, saint Yves.

Une bonne peinture mettrait en valeur ces images par ailleurs un peu frustes.

### Chapelle Saint-Fiacre

Située presque à la limite ouest de la paroisse, la chapelle Saint-Fiacre de Trélécán regroupe les fidèles du quartier et la messe continue d'y être célébrée chaque dimanche, ce qui lui vaut d'être régulièrement entretenue.

Au long des siècles, elle a subi des transformations. L'aile méridionale, perpendiculaire au vaisseau principal, existe depuis le XV<sup>e</sup> siècle comme certains des éléments l'attestent. Et d'abord, à l'intérieur, la double arcade de communication, dont la pile médiane porte, gravée en caractères gothiques, l'inscription: EN LAN MIL CCCC L ET TROIS (1453) Y. GUILLINO FIT CEST OUVRE. L'interprétation du nom propre, due à Rosenzweig n'est pas absolument sûre. Cette pile est cantonnée de quatre colonnes engagées et sa base circulaire repose sur un large socle carré, orné de puissantes moulures. Chacune des colonnettes a son astragale propre mais un épais tailloir leur est commun, sculpté d'une bande, d'un tore et d'un cavet où l'inscription fait l'effet d'une broderie de pierre. Les deux arcs en plein cintre reposent en outre sur des colonnes engagées à base et chapiteau toriques. Leur double rouleau est profondément mouluré: à l'intrados d'un gros tore entre deux biseaux, à l'extérieur d'une bande et d'une gorge entre deux tores. C'est un morceau d'architecture de tout premier ordre.

Le banc de pierre, au bas du mur méridional, indique aussi le XV<sup>e</sup> siècle, tout comme le réseau à trilobes et quadrilobes des fenêtres du sud et de l'est. On retrouve cette même dentelle à la fenêtre restaurée du chevet.

La chapelle du XV<sup>e</sup> siècle devait être construite en moellons et le pignon appareillé appartient sans doute à la restauration de 1640 mentionnée par Rosenzweig. En effet, si la fenêtre en arc brisé, à ébrasement rectiligne, garde ses caractères d'origine, la porte en plein cintre indique un autre âge. Son introduction aura obligé à décentrer la fenêtre, ce qui donne à cette façade son aspect dissymétrique.

Vers 1878, on reconstruisit le pignon occidental avec sa porte en arc brisé et son clocheton élancé. En 1900, une nouvelle restauration

s'imposait: la couverture se délabrait, le lambris tombait en poussière, les murs étaient lézardés et la charpente menaçait ruine. L'abbé Le Trouher se chargea des travaux et refit la nef principale. La chapelle actuelle date de cette campagne, à l'exception des façades de l'ouest et du sud. On profita de l'occasion pour rétablir la fenêtre de chevet qui avait été aveuglée par un retable.

Le chœur, surélevé d'un degré, contient un grand autel de bois, en forme de tombeau modérément galbé. De part et d'autre de la fenêtre axiale, deux niches à ailerons s'ornent d'un maigre rameau et de chutes de fleurs à partir d'un angelot, d'un entablement et d'un petit fronton à volutes entre deux pots-à-feu. Ce décor ne doit pas être antérieur au XIX<sup>e</sup> siècle. La niche au nord abrite une Vierge de la Médaille miraculeuse, l'autre une grande Vierge à l'Enfant: amplement drapée dans sa robe et son manteau, elle porte majestueusement la couronne impériale. On dit qu'elle vient d'une chapelle détruite à Kérisan-Coat-Kerizec. Peut-être tout ce mobilier est-il de la même provenance.



PLUVIGNER — Chapelle Saint-Fiacre.  
pilier daté 1453.

On retrouve une niche semblable mais privée de son fronton dans la chapelle sud. L'autel n'est qu'un coffre de bois rectangulaire dont la face antérieure, divisée en panneaux verticaux, est décorée de roses et de motifs rubannés. Au milieu du XX<sup>e</sup> siècle existait encore un retable de bois, d'ornementation flamboyante, que Rosenzweig qualifiait de remarquable. Il n'en reste plus trace. La niche actuelle accueille un petit saint Fiacre armé de sa bêche et lui fait pendant, de l'autre côté de l'autel sur un socle, un saint abbé en chasuble gothique, tenant à droite sa crosse et à gauche un livre.

Dans la nef se voit un autre abbé mitré, mais en pierre, et qui pourrait appartenir à la chapelle du XV<sup>e</sup> siècle. Vis-à-vis, un évêque, en bois, a revêtu également la chasuble gothique et bénit de la main droite. On regrette de ne pouvoir identifier ces saints personnages.

Chaque porte est pourvue de son bénitier de pierre: quadrangulaire et posé sur le banc mural, dans la chapelle méridionale; trapézoïdal

et encastré dans la longère sud; presque circulaire et à même le sol du côté de l'ouest.

Sur le placitre de la chapelle se dresse une croix de pierre à haut soubassement rectangulaire et table débordante.

### Chapelle Saint-Goal au Minio

Cette petite chapelle rustique vient d'être heureusement restaurée. Rectangulaire, elle est bâtie de moellons vaguement appareillés dans la longère sud et revêtus d'un enduit à l'ouest. Une fenêtre cintrée qui fait lucarne dans la toiture éclaire le chœur. Deux portes ouvrent au midi, toutes deux en plein cintre et sobrement ornées de moulures toriques. L'édifice actuel doit remonter au XVII<sup>e</sup> siècle mais le clocheton est plus tardif, du moins la chambre de la cloche et sa courte flèche cylindrique cantonnée de petites pyramides à boule terminale.

L'intérieur, grossièrement dallé, ne conserve de sa charpente qu'un seul entrain. Une balustrade de bois délimite le chœur surélevé d'un degré. Au-dessus de l'autel rectangulaire, un petit retable de bois regroupe un bas-relief de l'Annonciation qui a remplacé le tableau central, un saint Bruno de plâtre, le visage extasié tourné vers le ciel, et un saint Mériadec de bois, en évêque. Curieusement l'antique statue de pierre de saint «Goual», a été placée un peu à l'écart.

### Chapelle Saint-Guyon (ou Gui)

Naguère cette chapelle était très fréquentée pour son pardon de chevaux qui se célébrait le troisième dimanche de septembre. Depuis la motorisation de la culture, elle glisse dans l'oubli.

C'est un modeste édifice rectangulaire, en moellons, aveugle au nord et à l'est. Au bas des rampants des pignons sont sculptées de grossières figures. Au sud, l'unique fenêtre en lucarne dans la toiture, éclaire le chœur. De ce même côté, la porte en anse de panier est moulurée dans le style de la Renaissance. La porte occidentale se présente en arc brisé mais les deux claveaux qui le dessinent pourraient bien ne dater que du XIX<sup>e</sup> siècle, comme le clocheton qui domine la façade.

L'intérieur se délabre. On a supprimé la balustrade de communion et la plate-forme de l'autel qui se trouve désormais surélevé. En le débarrassant du coffre de bois qui le revêtait, on a fait disparaître un antependium peint du médaillon du saint et de motifs floraux du XVII<sup>e</sup> siècle. La table de pierre supporte un tabernacle et un gradin de bois du XIX<sup>e</sup> siècle.

Le retable a plus d'allure avec les quatre colonnes corinthiennes qui le divisent en trois volets ornés de toiles peintes: l'Ange gardien, au milieu et, sur les côtés, saint Pierre et saint Paul. Un petit fronton triangulaire couronne le corps central mais laisse passer un Crucifix abrité d'un auvent recourbé où l'on a figuré le Soleil et la Lune.

Malheureusement toutes les statues ont été pillées ou mutilées: la Vierge et le saint Jean qui accompagnaient le Crucifix, un saint Jean-Baptiste en pierre blanche et surtout une Vierge à l'Enfant hanchée. Restent un diacre décapité, un saint Guy en moine bénédictin et deux Vierges de plâtre en mauvais état.

Près de la chapelle, sur un soubassement à bordure saillante s'élève une croix de granit qui pour être simple n'en est pas moins belle. La fontaine est dominée par un petit édicule.

### Chapelle Saint-Guénaël

Elle a été reconstruite, en 1888, et bénite l'année suivante. Simple édifice rectangulaire bâti en moellons, elle n'a d'autre ornement que les pierres de taille à l'entour de ses baies cintrées. Au sommet du pignon occidental, le clocheton s'élève en trois éléments: une souche carrée; la chambre des cloches bien délimitée par deux corniches et une courte flèche conique.

L'autel en tombeau galbé du XIX<sup>e</sup> siècle a laissé place récemment à une table de granit brut supportée par deux dalles dressées. Il est dominé par la statue du patron, debout dans l'attitude de l'orant.

### Chapelle Sainte-Brigitte

Le village de Kerizan, à la limite nord de la commune, s'est adjoint le nom de Sainte-Brigitte pour se distinguer de Kerizan-l'eau et parce qu'il possède une chapelle dédiée à sainte Brigitte. On discute depuis



PLUVIGNER — Chapelle Saint-Guyon.  
Le retable.

longtemps pour savoir s'il faut y honorer l'abbesse de Kildare ou la reine de Suède. Cette dernière semble l'emporter mais il y a tout lieu de croire qu'à l'origine on honorait sainte Brigide d'Irlande.

La chapelle a été restaurée, il y a peu, et le pardon de sa résurrection, en 1971, fut célébré en présence des plus hautes autorités religieuses et civiles. Restauration un peu trop hardie, au gré de certains, puisqu'on a consolidé les rampants des pignons d'une barre de ciment, décrépé les murs intérieurs, évacué les statues. Mais il sera facile d'y remédier au moins en partie. L'essentiel était de sauver ce qui pouvait être sauvé.

Telle qu'elle est, la chapelle est difficile à dater. Visiblement, avant les derniers travaux, elle a connu d'autres restaurations. Au chevet, la fenêtre à ébrasement rectiligne présente un cintre déformé et abrité sous un arc de décharge mais le lion accroupi au bas du rampant avance un muffle puissamment ciselé.

A l'opposé, la façade occidentale semble aussi avoir été remontée. Le clocheton qui la domine porte la date de 1834 (ou 1884) et affecte la forme habituelle d'une construction quadrangulaire ouverte par des baies cintrées, plus petites au nord et au sud, et coiffée d'une courte pyramide.

Comme il se doit, la longère méridionale est la plus soignée. Le mur en appareil de granit s'orne d'un larmier incurvé. Une belle mouluration dans l'esprit de la Renaissance entoure la porte en plein cintre. Deux oculi assuraient un éclairage insuffisant puisqu'on a jugé bon de remplacer celui de l'est par une fenêtre. Cette façade, dans son ensemble, pourrait bien remonter à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle ou au début du XVII<sup>e</sup> siècle.

L'intérieur donne une impression de vide, sous la charpente et son lambris neufs. Le sol, de terre battue dans la nef, est revêtu de grosses dalles dans le chœur. La table monolithique de l'autel laisse voir son support de moellons. Sainte Brigitte et saint Charles ont déserté les deux socles qui leur étaient destinés. La chapelle attend qu'on lui insuffle une nouvelle vie.

En contrebas de la route, la fontaine, sous son pignon aigu, sommé d'une croix, écoule une eau limpide.

## Église de Saint-Bieuzy à Bieuzy-Lanvaux

Selon la tradition, saint Bieuzy s'arrêta en ce lieu au cours de son ultime visite à son ami saint Gildas. Il portait planté dans son crâne, le coutelas dont l'avait frappé un irascible seigneur de Melrand, furieux

qu'il n'ait pas cru devoir interrompre sa messe pour guérir des chiens atteints de la rage. Une chapelle fut construite en souvenir de cette halte et depuis la fontaine avait la propriété de guérir et de prévenir non seulement la rage mais les maux de tête et de dents.

Les religieux de Lanvaux, qui avaient droit de foire à Bieuzy, se donnaient comme fondateurs de la chapelle mais ils furent déboutés de leurs prétentions, en 1680.

Avant la Révolution, Bieuzy était trêve de Pluvigner et, en 1835, le conseil municipal décida d'en faire une annexe qui aurait un prêtre à demeure. En 1925, avec l'apport de quelques villages sur Brandivy, elle fut érigée en paroisse.

Située à flanc de côteau, l'église s'étire en longueur au-dessus des maisons du village. La façade méridionale porte la date de 1593. Construite en appareil de granit avec au bas un banc rudimentaire, elle est abondamment percée de deux portes et de trois fenêtres. Les portes en anse de panier sont moulurées sur tout leur pourtour et la plus occidentale s'encadre en outre de deux pilastres ornés de losange, sous une corniche droite. Les deux fenêtres voisines viennent d'être fâcheusement bordées de ciment. L'autre, datée de 1635, s'ouvre en plein cintre avec un ébrasement rectiligne. Du côté nord, on a ajouté une quatrième petite fenêtre.



PLUVIGNER — Église et croix de Bieuzy.

Primitivement la chapelle devait se terminer par un chevet droit mais on a éprouvé le besoin, de la prolonger en une abside semi-circulaire, qui sert actuellement de sacristie.

Quand elle devint annexe de l'église paroissiale, une nouvelle campagne de travaux reprit la façade occidentale pour y incorporer le massif légèrement saillant où s'ouvre le portail en plein-cintre daté de 1838 et qui porte à son sommet le clocher à quatre baies cintrées dominé par une flèche polygonale.

En raison de sa longueur, l'église prend, à l'intérieur, l'aspect d'un couloir dallé de granit et couvert d'un lambris à trois pans. Le regard se porte vers le chœur surélevé de deux degrés où l'autel a été avancé. Au

mur du fond s'accroche un grand tableau rectangulaire de la *Sainte Famille*, signé T. Kergrohen et daté 1853.



PLUVIGNER — Église de Bieuzy. Le saint patron.

En revanche, il y a dans la nef, un saint chevalier, le manteau rejeté en arrière qui tient un bouclier à bordure festonnée et une sainte Brigide, un livre à la main, certainement plus anciens. Le reste de la statuaire est de plâtre: Notre-Dame de Lourdes et saint Joseph, le Sacré-Cœur et sainte Thérèse, l'Enfant-Jésus. Au fond de la nef, la porte à claire-voie du confessionnal est joliment décorée dans l'esprit de la Restauration.

Le lambris de la voûte avait été peint, en 1669, de scènes diverses et l'une d'elles représentait le miracle du neveu de l'abbé de Lanvaux, tombé d'un cerisier et ramené à la vie par l'intercession de saint Vincent Ferrier, sujet que l'on retrouve dans la tapisserie de la Cathédrale.

Le plus bel ornement de l'église consiste dans les deux niches latérales de bois sculpté du XVII<sup>e</sup> siècle, toutes deux dessinées sur le même modèle: encadrement de chutes de fruits, de colonnes torsadées garnies de pampres, d'ailerons feuillagés, socle orné d'un ange entre des rinceaux, entablement et fronton syncopé où pend une lourde guirlande de feuilles, pot de fleurs au sommet. On y voit, du côté de l'Évangile, saint Bieuzy, en chasuble, calice en mains, le coutelas planté dans le crâne et, de l'autre côté une Vierge à l'Enfant, deux statues qui ne doivent pas être antérieures au XIX<sup>e</sup> siècle.



PLUVIGNER — Église de Bieuzy. Saint guerrier.

La croix du cimetière est remarquable. Sur le soubassement en forme d'autel repose le socle dans lequel est fiché le fût écoté et terminé par un chapiteau. Le panneau sculpté, coiffé d'une sorte d'auvent, présente, aspectant à l'est, la Crucifixion avec la Vierge et saint Jean et, sur l'autre face, une Vierge à l'Enfant et un troisième personnage, peut-être saint Bieuzy.

A petite distance, vers l'ouest, la fontaine, datée de 1696, écoule son eau au bord d'un chemin rural. Le bassin carré s'engage légèrement dans un pignon sommé de la croix et creusé d'une arcade cintrée. On y accède par deux échaliers ménagés dans le muret d'enclos

### Chapelle Saint-Mériadec

La chapelle de Saint-Mériadec de la lande (*Saint-Mériadec-er-Lann*) relevait du monastère de Lanvaux qui la desservait, les jours de pardons. «Sont lesdits abbé et religieux, affirme une déclaration de 1680, propriétaires d'une chapelle sous le nom de saint Mériadec, dans laquelle toutes les oblations qui y tombent leur appartiennent». On y venait demander spécialement la guérison des bêtes, les trois premiers samedis de Carême et le cantique chante encore:

<i>O Sant Mériadec beniget</i>	O saint Mériadec béni,
<i>Aveit omb, aveit hun lonnet</i>	En notre faveur et en faveur de nos bêtes,
<i>Cheleuet mat hur pedenneu</i>	Écoutez bien nos prières,
<i>Pelleit doh emb en ol drougeu</i>	Éloignez de nous tous les maux.

L'édifice avait été reconstruit au XVI<sup>e</sup> siècle, comme l'atteste l'inscription de la sablière: «LAN MIL Vc QUARANTE NEUFFS B(ertrand) de BROEL ABBE DE LANVAUX FIT F<sup>re</sup> CESTE EUPVRE. Au XIX<sup>e</sup> siècle, on a relevé la façade occidentale avec sa porte aux angles supérieurs arrondis, l'oculus au-dessus et le clocheton carré à flèche conique et, à l'est, construit la sacristie. La longère méridionale, en appareil assez régulier est percée d'une porte en anse de panier moulurée et de trois fenêtres d'époques diverses. Au nord, naguère encore, on voyait la trace d'une litre. Une petite fenêtre ajoutée à l'éclairage du chœur.

La charpente du XVI<sup>e</sup> siècle s'est maintenue, avec ses entrails à têtes de crocodiles et sa sablière dont les sculptures ont été peintes en blanc. La verve paysanne continue de s'y exercer, sous forme d'animaux attachés deux à deux par la tête, de personnages à la trogne burlesque mais l'influence de la Renaissance se reconnaît à certaines coiffures. Le blason des Broel y apparaît aussi, avec la crosse abbatiale à ceci près que leur «léopard lionné d'hermines» ressemble plutôt à un paisible mouton.



PLUVIGNER — Chapelle Saint-Mériadec.  
Statue de sainte Noyale.

L'autel de bois du XIX<sup>e</sup> siècle est de bonne facture. Il est accompagné des statues de saint Mériadec, en évêque, et de Notre-Dame des Fleurs, Vierge hanchée portant son Enfant à gauche. Dans la nef, sainte Noyale tenait sa tête entre ses mains.

Prudemment ces statues anciennes ont été mises à l'abri. Ne restent plus qu'une Notre-Dame de Lourdes, en plâtre, et, au fond, une statue mutilée qui pourrait être de sainte Barbe.

Au sud de l'enclos, la fontaine se loge sous une profonde arcade ménagée dans un épais pignon triangulaire.

## Chapelles domestiques

### Chapelle Saint-Adrien au bourg

La chapelle Saint-Adrien servait encore tout récemment à la communauté des Sœurs de la Sagesse et communiquait avec leur maison. Grâce à une fondation de Messire Le Charpentier de Lenvos, sieur de Keronic, elles avaient été installées, en 1774, dans un ancien hôpital restauré à leur intention.

La chapelle actuelle garde le souvenir de ses lointaines origines. Elle est bâtie en appareil régulier et, si la porte du nord s'ouvre en plein cintre, la fenêtre méridionale dessine un arc brisé mouluré de cavets. Dans le chevet droit se reconnaît la trace d'une autre fenêtre du même type qui a été aveuglée pour appliquer le retable intérieur. La crédence en accolade appartient aussi à la chapelle primitive.

La voûte sur arceaux, en forme de carène renversée ne comporte avec la sablière qu'un unique entrait. L'autel rectangulaire adosse au chevet sa table de granit et porte un tabernacle et deux gradins de bois du XIX<sup>e</sup> siècle.

Plus ancien, le retable est assez original. Disposé horizontalement, le grand tableau rectangulaire représente la *Fuite en Egypte* dans un paysage de verdure. Il est flanqué de deux angelots drapés qui émergent d'une gaine, au-dessus d'une grappe végétale et plus à l'extérieur de deux colonnes corinthiennes peintes en faux marbre qui soutiennent l'entablement à frise de rinceaux et de petites amorces de fronton.

Le second étage se restreint à une toile où figure le buste de la Vierge et elle est accompagnée de deux colonnes latérales accostées d'ailerons. Un fronton syncopé couronne la composition.

Les deux statues de la Vierge à l'Enfant et de saint Louis-Marie Grignon de Montfort sont en plâtre, mais contre le mur du fond se dresse, sur un socle, un saint Adrien, en guerrier romain, le casque empanaché et l'épée à la main.

### Chapelle Notre-Dame de Fatima aux Granges

En 1889, M. Guilloteaux, riche banquier parisien, en mémoire de sa fille décédée, fonda, aux Granges de Lanvaux, sous le nom de Notre-Dame-des-Pins, un établissement pour cinquante orphelines. Depuis que sa maison a été acquise par les Coopérateurs du Christ-Roi, elle est passée sous le vocable de Notre-Dame de Fatima.

La chapelle, bâtie en 1895, était dédiée à sainte Marcelle, comme l'indiquent une inscription de la façade et le vitrail du chœur. C'est une grande et belle chapelle, en croix latine, d'une remarquable élévation et d'inspiration romane. Le chœur se termine par une abside semi-circulaire plus basse que la travée droite.

A l'ouest, une sorte de porchet à pignon triangulaire introduit à la nef dont les trois travées sont scandées, à l'extérieur par les contreforts et les fenêtres cintrées, au-dedans par des piles engagées qui reçoivent les doubleaux de la voûte. Les ailes s'éclairent de deux fenêtres jumelles surmontées d'un oculus et la tribune du fond d'une rosace à huit branches.

Les trois autels sont demeurés en place ainsi que la table de communion. Aux images des dévotions anciennes: le Sacré-Cœur, la Vierge de Lourdes, saint Louis Marie Grignon de Montfort, sainte Germaine de Pibrac, sainte Anne qui fait le sujet d'un tableau de Laure Le Roux dans la chapelle méridionale, sont venues s'ajouter celles de Notre-Dame de Fatima, sous forme de deux carreaux de faïence à l'entrée, d'une statue au-dessus de l'autel majeur et d'un tableau de l'Apparition dans la chapelle du Nord.

## Chapelle de Kéronic

Du château de Kéronic relèvent deux chapelles, l'une à l'intérieur et l'autre à l'extérieur. Cette dernière est enfouie dans la verdure, au plein cœur d'un bois. Rectangulaire, avec une abside à trois pans, elle est percée de deux fenêtres, cintrées sur les côtés, d'une porte à linteau droit à l'ouest et d'une autre au nord. Sa toiture d'ardoise avec ses trois croupes débordé largement les murs et, sur le faitage, se dresse un clocheton de charpente octogonal, amorti en dôme, qui ajoute à son élévation.



PLUVIGNER — Chapelle du château de Kéronic.

Le retable l'enveloppe et le surmonte avec les plus exquises proportions. Le tableau central de la Nativité, peint par Philippe, en 1770, est flanqué de deux angelots qui laissent pendre des chutes de fruits. De part et d'autre, une colonne corinthienne de marbre polychrome et un pilastre plaqué de marbre noir soutiennent l'entablement à rinceaux qui épouse le cintre du cadre du tableau et pénètre dans le soubassement de l'étage supérieur. Ici, un second tableau, plus petit, de Jésus-Enfant (ou de saint Jean-Baptiste) s'inscrit, sous un fronton curviligne, entre deux ailerons vigoureusement sculptés. Sur les côtés, une corbeille de fleurs et un vase complètent ce délicat décor dont on aimerait connaître l'auteur. Une grille de fer forgé ferme le sanctuaire.

Dédiée à saint Joseph, la chapelle n'a d'autre statue que la sienne. On y voit encore cependant une grande toile de la Vierge à l'Enfant, assez abîmée.

A l'intérieur, un lambris couvre les murs du chœur jusqu'à hauteur de la corniche très saillante et la voûte de plâtre s'orne, dans le pan central de l'abside, d'une gloire trinitaire qui s'harmonise avec le décor du retable en pierre blanche et marbre.

L'autel lui-même est en bois, modérément galbé, avec, en son milieu, le monogramme du Christ à l'intérieur d'une couronne de fleurs et, aux angles, des coquilles d'où s'écoulent de fines chutes de fleurs. Il supporte deux gradins sculptés de feuilles d'acanthé et le socle de la croix.

La porte du fond s'orne de pilastres cannelés et d'un fronton triangulaire qui laissent deviner une rénovation intérieure d'âge néo-classique.

## Chapelle de Kerlois

Le château de Kériolet possède une chapelle privée. Elle s'élève à droite de l'entrée, rectangulaire, terminée par une abside à trois pans, et s'ouvre à l'ouest par une porte à linteau droit surmontée d'une fenêtre également rectangulaire. Deux grandes fenêtres cintrées éclairent le chœur.

## Chapelle de l'ancien presbytère

Dans le manoir qui servait naguère encore de presbytère, le recteur avait aménagé, sous le comble, un petit oratoire où il pouvait célébrer la messe. L'ancienne disposition a été conservée.

## Chapelle de « Rimaison »

Un particulier, épris de vieilles pierres, a utilisé les ruines du château de Rimaison pour faire de sa maison un petit manoir qui ne manque pas d'allure.

Selon le même procédé, il s'est avisé de construire une vraie chapelle, toute en pierres de taille. En forme de croix latine, avec des bras peu saillants, elle est mieux qu'un pastiche gothique puisqu'on y retrouve des portions entières d'édifices ruinés.



PLUVIGNER — Ancienne fenêtre de N.-D. des Orties à « Rimaison ».

C'est ainsi qu'elle conserve, à peu près intactes et reconstituées à l'identique la plupart des baies de la chapelle Notre-Dame des Orties: la belle porte occidentale avec tous ses ornements et la fenêtre qui la dominait, sur la nef, deux portes en arc brisé et quatre fenêtres flamboyantes, sur le chœur au nord un grand oculus et, au chevet, la grande baie à quatre lancettes trilobées et remplage de flammes à l'intérieur de soufflets qui avait été murée. La jolie fenêtre du croisillon nord vient de Saint-Aignan de Plumergat.

Il nous est donné ainsi d'apprécier la richesse monumentale de ces chapelles perdues.

## Chapelles disparues

Outre l'église et la chapelle N.-D. des Orties, un troisième édifice existait dans le cimetière: c'était une petite chapelle dédiée à *saint Michel*. Elle était de style roman, rectangulaire, en petits moellons, éclairée par d'étroites baies cintrées. Une arcade en plein cintre, portée sur des piles carrées à simple tailloir, séparait la nef du chœur.

Elle s'écroula, en 1870. Une quinzaine d'années plus tard, le curé envisageait de la reconstruire mais le projet n'eut pas de suite et les pierres furent utilisées dans la clôture du cimetière.

Au bourg de Pluvigner il y avait encore une chapelle de la *Madeleine* affectée aux lépreux, puis aux cordiers. Elle fut démolie en 1810.

Le souvenir de la chapelle de *Saint-Trémeur* demeure vivace au village de ce nom. Elle s'écroula pendant la première guerre mondiale et toutes les tentatives de la relever, entre 1922 et 1933, demeurèrent vaines.

Luco signale une chapelle de *saint Gildas et de saint Nicolas* qu'il semble identifier avec la précédente. En 1680, les religieux de Lanvaux détenaient, en effet, des biens dans son voisinage, mais ils la dénomment «Saint-Triffer». En revanche, dans le parc de leur abbaye se voit toujours une fontaine de saint Nicolas, bâtie en 1651, qui pourrait être la survivance d'une ancienne chapelle...

## BRECH

Comme la paroisse de Brech est riche en édifices religieux, nous laisserons de côté, non seulement les chapelles de saint Julien et de saint Cado qui ont été rattachées à Auray, mais les monuments commémoratifs de la bataille de 1364 et des exécutions de 1795, ainsi que le prieuré de Kerléano et la chapelle funéraire de Cadoudal dont il est fait mention d'ordinaire à propos d'Auray bien qu'ils soient en Brech.

Le 13 pluviôse de l'an 10, le maire de Brech faisait, en effet, état de douze édifices religieux que les habitants étaient jaloux de conserver



BRECH — Eglise Saint-André.

parce que, écrivait-il, « chaque année lorsque les fêtes de ces chapelles arrivent, il est d'usage d'y chanter l'office divin avec la plus grande solennité et alors se font des fêtes pour chaque quartier dont chaque habitant profite pour rassembler ses parents et ses amis ».

## L'Église Saint-André

Dans une aussi vieille paroisse, on ne sera pas étonné de découvrir une église romane du XII<sup>e</sup> siècle, même si rien ne l'annonce, pas le moindre panneau indicateur, pas davantage ses apparences extérieures.

### *Le clocher massif*

Incorporée, en 1892, à la façade occidentale, la tour oppose ses pierres de taille à l'enduit qui recouvre tout le reste de l'édifice. Elle s'élève en un puissant massif carré, divisée verticalement en deux étages par une simple corniche, avec pour seuls ornements des pilastres très plats, les contreforts sommés de pots-à-feu qui renforcent les angles et deux frontons triangulaires superposés. Un troisième domine la porte tandis que des larmiers segmentaires accusent l'arc supérieur des fenêtres. Au sommet une sorte d'entablement supporte une balustrade métallique dont les piliers d'angle attendent toujours les statues des quatre évangélistes.

En guise de flèche, la tour s'amortit en un tambour octogonal, coiffé d'un dôme également octogonal, aux arêtes renforcées et aux faces chargées, de deux en deux, d'une petite lucarne.

Le dessinateur, l'abbé Le Trouher de Sainte-Anne, se serait, dit-on, inspiré du clocher d'Auray.

### *Le vaisseau*

Les murs extérieurs de la large nef appartiendraient à une campagne de travaux effectuée vers 1740, ce que ne contredit pas le linteau en arc segmentaire des fenêtres. Cependant la plus orientale porte l'inscription: AN 1805 LAN 14. Le maire de l'an XI signale, en effet, que les paroissiens avaient pris à leur charge la restauration de leur église.

Nettement plus étroit, le chœur conserve sans doute une partie des anciens murs romans puisqu'on y voit un contrefort plat. Il aura été modifié vers le XV<sup>e</sup> siècle: les deux fenêtres latérales, en arc brisé ont subi depuis des transformations mais la grande baie du pignon laisse voir

encore son ébrasement rectiligne. Elle a été murée, quand on a prélevé sur le chœur un espace pour servir de sacristie.

### *La nef romane*

L'église romane ne se découvre que de l'intérieur où la nef de cinq travées est accompagnée de bas-côtés. Les arcades reposent sur des piles carrées accostées, selon l'axe de l'édifice, de colonnes engagées qui reçoivent le second rouleau. La pierre a pris une patine rougeâtre, sans doute pour avoir été recouverte d'enduits à la chaux. Dissimulés dans le dallage, les bases pourvues de griffes dénotent un roman tardif. Un tailloir profilé d'une bande et d'un biseau enveloppe tout le sommet de la pile. Les chapiteaux sont ornés principalement de motifs végétaux stylisés. Au-dessus de l'astragale s'enroule parfois une collerette de feuilles ou de têtes de clous; sur la corbeille s'étalent des feuilles plates ou nervées; aux angles apparaissent des volutes. Cependant, quelques-uns de ces chapiteaux présentent des figures humaines: sur l'un d'entre eux, deux personnages en pied, le visage moustachu, le corps esquissé sous forme d'un rectangle au-dessus de deux courtes jambes droites, encadrent une croix pattée et hampée; sur un autre deux masques émergent d'une gaine, à l'imitation des termes antiques. Toutes ces sculptures, profondément incisées ou détachées en relief comptent parmi les meilleures de l'art roman dans le Morbihan.



BRECH — Église paroissiale. La nef romane.

La nef a été voûtée de briques et de plâtre en 1888 et, au bas des doubleaux en plein cintre se dessinent des écussons lisses entourés d'un vol d'angelots. Mais la suppression des entrants a compromis la solidité de l'édifice.

### Le transept et le chœur

L'ornementation du faux transept et du chœur remonte à la restauration de 1835 et s'inspire de modèles néo-classiques. Des losanges peints en bleu et des grecques décorent les arcs du transept. Un faisceau de tiges nouées règne au bas de la voûte sur laquelle se détache un carré cerné de grecques sur fond bleu. Sur l'arc du chœur, à partir d'un gros nœud de feuilles d'acanthé courent des rinceaux. Des caissons ornés d'une rosace sur fond bleu garnissent le berceau.



BRECH — Eglise paroissiale.  
Le décor du chœur.

Ce décor se continue dans le transept car, si la toute dernière restauration a fait disparaître les autels latéraux, elle a maintenu les lambris et leurs niches momentanément inhabitées. Au nord, le tableau du *Rosaire*, signé T. Kergrohen, est daté de 1856 et celui du sud : *Sainte Anne enseignant la Vierge*, relève de la même main. Ainsi l'église de Brech nous donne une bonne idée du décor religieux néo-classique.

Les vitraux, œuvres du maître-verrier vannetais E. Laumonier se composent d'une bordure florale et de grands médaillons où apparaissent le Sacré-Cœur de Jésus et le Saint Cœur de Marie, saint André et saint Pierre, saint Joseph et sainte Anne, saint Vincent Ferrier et saint Louis.

En 1973, à l'occasion de la restauration de l'église, on a découvert sous le plancher du chœur cinq statues de bois anciennes en mauvais état mais fort intéressantes.

Le cimetière vient tout juste d'être désaffecté. Fort heureusement on a conservé à l'église son ancien environnement et même le petit ossuaire. La croix de pierre, elle aussi, reste en place, debout sur son soubassement rectangulaire. On y voit sous un auvent triangulaire, d'un côté le Christ entre la Vierge et saint Jean et de l'autre une Piété.

### Chapelle Notre-Dame des Fleurs

En plein bourg, donnant sur la cour de l'ancien presbytère, la chapelle Notre-Dame des Fleurs était autrefois, le deuxième dimanche de mai, le centre du pardon le plus fréquenté de toute la paroisse.

Ce n'est, pourtant, qu'un simple édifice rectangulaire que signalent, du côté de l'ouest, une porte en arc brisé entre deux contreforts à talus et un gracieux clocheton où s'ouvre une baie cintrée sous une bâtière. Disposés symétriquement par rapport aux portes latérales, quatre oculi éclairent l'intérieur.

La voûte lambrissée a disparu et même les poinçons de la charpente. L'autel, galbé sur les côtés, s'orne d'un petit retable qui n'est pas sans intérêt. Des pilastres cannelés encadrent le tableau où la Vierge est assise au milieu de fleurs printanières. En avant, deux colonnettes également cannelées soutiennent l'entablement à corniche saillante et un fronton curviligne accosté de deux pots-à-feu.

Les statues en plâtre de la Vierge à l'Enfant et de saint Pierre occupent toujours les niches latérales mais celles, en bois, de saint Joseph et de saint Maur ont été descendues de leur piedestal. La chapelle a recueilli un saint Jean, un autre apôtre et une sainte femme en plâtre ainsi qu'une Notre-Dame de Lourdes en fonte.

Au-dessus du bénitier polygonal de la porte du sud se voit une pierre sculptée d'une curieuse croix, grossièrement pattée et échancrée à l'extrémité de ses bras.

Réduite à l'état de débarras, la chapelle a été nettoyée pour servir de culte pendant les travaux de l'église.

## Chapelle Saint-Jacques

Un peu à l'écart du bourg, mais comme Notre-Dame des Fleurs, tout au bord de la route, la chapelle Saint-Jacques est encore plus délaissée. C'était autrefois une halte sur le chemin des pèlerinages.

Sur une inscription de la façade, Rosenzweig a réussi à déchiffrer la date de 1464. La chapelle présente, en effet, tous les caractères du XV<sup>e</sup> siècle: plan rectangulaire, murs en appareil de granit, chevet plat, rampants lisses aux pignons, avec au bas une assise horizontale saillante, fenêtres et portes en arc brisé, banc mural à l'intérieur.

La façade occidentale est la plus ornée. Des pilastres prismatiques flanquent la porte dont les moulures toriques sont reçues sur des colonnettes à chapiteau et l'arc s'enveloppe d'une accolade à crosses végétales et haut fleuron. Au-dessus de la porte, à l'abri d'un larmier droit, deux anges soutiennent un écu. De chaque côté, s'étirent des banderoles chargées d'inscriptions gothiques malheureusement illisibles. Au sommet du pignon, le mur se continue dans le clocheton, ouvert d'une baie cintrée, sous une bâtière.



BRECH — Chapelle Saint-Jacques (XV<sup>e</sup>).

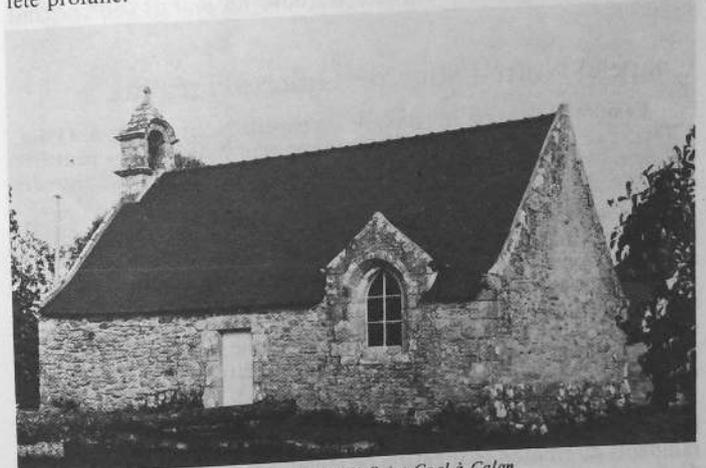
La fenêtre du nord a été percée, sans doute au XVIII<sup>e</sup> siècle, pour éclairer le retable de chevet qui a contraint de murer la grande baie axiale. Le tableau du *Baptême de Jésus* a été remplacé en 1926 par une copie, œuvre de Benjamin Le Comte de Saint-Jean-Brévelay, «assez bon peintre», au dire du recteur. Deux statues de bois assez récentes représentent saint Jacques, appuyé sur son bâton et porteur de la coquille et de la gourde de pèlerin et saint Mathurin, les yeux fixés sur un livre.

Les crédences qui accompagnent l'autel s'ouvrent toutes les deux en arc brisé, l'une garnie d'un trilobe, l'autre moulurée de deux gorges. Il serait dommage de laisser périr un monument aussi typé. La fontaine, aux lignes très simples, se cache de l'autre côté et en contrebas de la route.

## Chapelle Saint-Goal à Calan

Il y a peu, le village de Calan comptait encore quatorze fermes en activité et les bâtiments conservaient leur aspect ancien. Sur le placître, devant la chapelle, une croix de pierre porte la date de 1688. En dépit de ses mutilations, on devine que ses bras étaient sculptés et, à la jonction du croisillon se voit un dessin de croix gravé à l'intérieur d'un cercle.

Il s'en est fallu de peu que la chapelle ne disparaisse. En 1944, elle subit des dégâts par suite de l'explosion, dans son voisinage, de deux bombes et l'on omit de recourir pour elles aux dommages de guerre. Son état s'aggrava très vite, à tel point que le recteur, en 1950, supprima le pardon religieux. Les frairiens continuaient cependant de célébrer la fête profane.



BRECH — Chapelle Saint-Goal à Calan.

En 1957, Pierre Madec s'émut, dans la « Liberté du Morbihan » du sort de la chapelle mais il faudra attendre 1969 et Breiz-Santel pour que le problème soit pris à bras le corps. Le quartier se mit en branle et, grâce à des quêtes et à des subventions, la chapelle fut restaurée. Le dernier dimanche d'août 1971, on y célébra de nouveau le pardon.

Bien sûr, c'est une chapelle de dimensions modestes et sans prétentions de style, construite en moellons et percée de portes à linteau droit. Cependant, au midi, une fenêtre en arc brisé s'ouvre

dans un petit pignon qui fait brèche dans la toiture et, au sommet de la façade occidentale, se dresse un joli petit clocheton, coiffé d'un fronton semi-circulaire qui porte la date de 1733 année où fut bénite la cloche qu'on y suspendit.

A l'intérieur, on a sauvé ce que l'on a pu. Saint Goal figure en habit d'évêque et dans un paysage de fantaisie sur une toile, hélas! en fort mauvais état. On le voit encore, les bras ouverts, dans une statue du côté de l'Evangile. De l'autre côté, une très belle statue d'évêque représenterait saint Martin.

On ne trouve plus trace de deux statuets d'évêques et la Vierge à l'Enfant a émigré dans la chapelle Notre-Dame de la Route. Elle a été remplacée par une Vierge assise qui n'a pas autant de caractère.

Un artiste anglais a sculpté bénévolement quelques éléments de sablière si bien que la chapelle a retrouvé un peu de son ancienne beauté.

### Chapelle Notre-Dame de Grâce à Tréavrec.

Le miracle de la résurrection de la chapelle Notre-Dame de Grâce, à Tréavrec, limite extrême de la paroisse vers Landaul, est peut être encore plus éclatant car il est dû à l'initiative et à la persévérance des habitants du quartier.

On ne manquait pas d'admirer, au passage, cette belle chapelle où apparaissent les grâces de la Renaissance. Debout au bord de la route, sa façade occidentale présente une porte en arc légèrement brisé mais avec une abondante mouluration ondulante, des pilastres à pinacles en forme de colonnettes, une corniche horizontale pour les relier, autant d'indices d'un art nouveau encore attesté par une sorte de frise à motifs géométriques. Le clocheton du sommet a peut-être été surhaussé mais il conserve sa courte flèche polygonale.

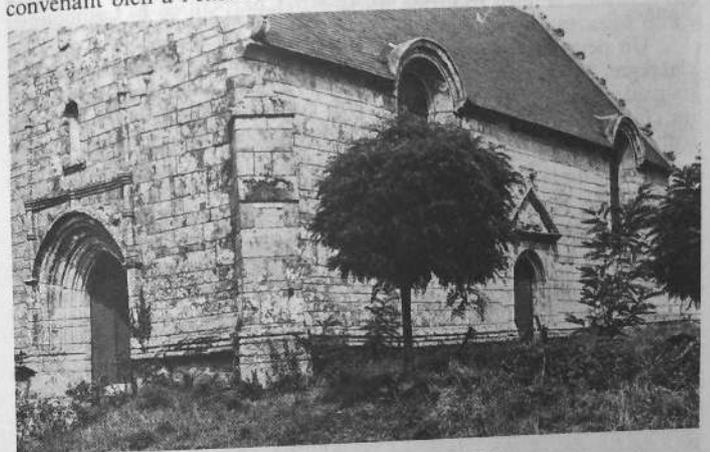
La porte méridionale adopte plus franchement encore le style de la Renaissance. Les pilastres d'encadrement s'ornent de losanges et les rampants du fronton triangulaire de sculptures diverses et notamment d'« S » adossés, tandis qu'au sommet s'avance un mufler d'animal. Sur le champ du triangle se détachent des personnages qui tiennent un phylactère.

Au bas du mur règne un banc de pierre surmonté d'une bande moulurée et le larmier comporte des figures animales. Tout laisse croire cependant que les grandes fenêtres cintrées, dont la corniche nord sur la toiture, ont été introduites ou agrandies au XVIII<sup>e</sup> siècle.

La grande fenêtre du chevet plat a été aveuglée mais sur les rampants se sont maintenus des sculptures de feuilles et de fleurs et même un

animal qui s'est substitué à ceux qu'on voit ordinairement aux abouts. Dans la longère nord, on a également maçonné une porte pourtant surmontée d'un blason de famille.

Autrefois la sablière intérieure portait le nom de I. Pezron et la mention Calve qui signifie en breton charpentier avec la date de 1585 convenant bien à l'ensemble de l'édifice.



BRECH — Chapelle N.-D. de Grâce à Tréavrec.

En dépit de son intérêt architectural, cette chapelle a connu une période de désaffection. Déjà, en 1921, le recteur cessa d'assurer la messe du pardon, sous prétexte que les fidèles ne se montraient pas assez généreux pour l'entretien du bâtiment. Le nouveau recteur, en 1926, redressa la situation et la chapelle fut inscrite, en 1933, à l'Inventaire supplémentaire des Monuments Historiques. Néanmoins, elle continuait de se dégrader et, de nouveau, en 1947, le pardon fut abandonné.

L'intervention du journaliste Pierre Madec — encore lui — créa un mouvement d'intérêt autour de la chapelle et un actif comité de quartier se mit en place: il a fait merveille. Tout a été remis à neuf: charpente, toiture, voûte, vitrage. On a construit un bel autel en pierres de taille et même érigé, sur le placître, une croix en granit où, debout sur des consoles, la Vierge et saint Jean tiennent compagnie au Christ durant son agonie.

L'intérieur est maintenant propre et bien tenu. A gauche de l'autel, le sacraire a été remis en valeur avec les deux colonnes torsées qui

soutiennent son fronton triangulaire. De l'autre côté, la crèche à coquille avait subi des mutilations. Les socles sculptés engagés dans la maçonnerie rappellent que la chapelle était autrefois peuplée de nombreuses statues. Elle ne garde plus que celle, en plâtre, de Notre-Dame de la Force et une autre, en bois, récente mais de bonne facture, de saint Etienne. Entre elles, un tableau où la Vierge avec l'Enfant Jésus apparaît à un saint moine en prière est signé S. Charpentier. E. Laumonier Vannes.

Un peu plus loin vers Landaul, la fontaine revêt un aspect très classique. Son bassin carré s'abrite sous une arcade en plein cintre dont les piedroits s'ornent de pilastres. Une corniche moulurée déborde, sur les côtés, le double versant de la toiture. On croit pouvoir lire, au sommet, la date de 1690.

## Chapelle Saint-Quirin



BRECH — Chapelle Saint-Quirin (1676).

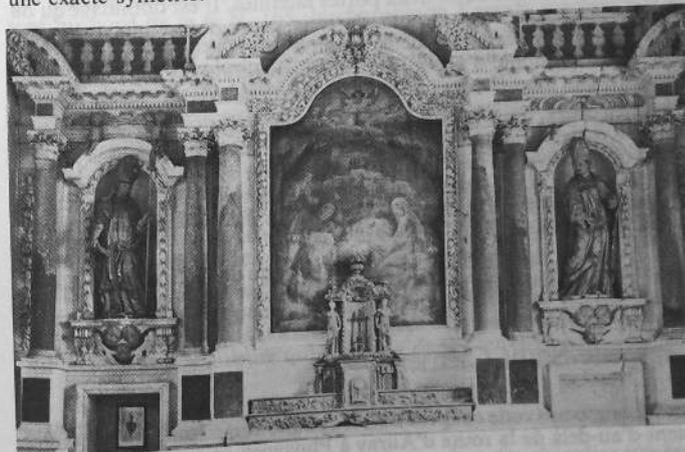
Elle était placée sous le patronage de saint Quirin, un évêque martyr qui n'est peut-être que le substitut d'un saint breton. Autrefois la chapelle était très fréquentée: on gardait, au presbytère, un cahier où avaient été consignées des faveurs attribuées à l'intercession du saint. Naguère, on voyait encore des chemises d'enfants flotter à la surface de la fontaine située dans les prairies en contrebas et des figurines de cire pendre aux porte-cierges. Trois foires se tenaient au

voisinage de la chapelle et les offrandes des pèlerins permettaient de l'entretenir et de l'embellir.

Avec leur extinction, sa décadence s'est précipitée. En 1926, l'architecte des Bâtiments de France établit un devis de restauration mais ne laissait attendre aucun subside ni de l'Etat ni du Département. Le recteur s'attela cependant aux travaux et tenta de redonner vie au pardon. En 1970, un nouvel effort fut entrepris avec le concours des gens du quartier. Voici que les Beaux-Arts commencent aussi de s'y intéresser mais il reste encore beaucoup de travail à faire.

A vrai dire, malgré son élévation, de l'extérieur, l'édifice n'a pas grande allure. Le pignon de la façade occidentale se casse à deux reprises pour épouser la brisure du toit et se continue en un large campanile coiffé d'une toiture pyramidale. Au portail rectangulaire surmonté d'une corniche droite se superposent une niche cintrée et un oculus. Au bas du mur règne un étroit banc de pierre.

Bien que construite en bel appareil, la longère méridionale s'est boursoufflée tandis que celle du nord, en moellons, demeure bien verticale. La chapelle a souffert de la suppression des entrants que ne compense pas la présence de tirants métalliques. De chaque côté, trois grandes fenêtres en plein cintre déversent à l'intérieur une abondante lumière. Sous celle du milieu, une porte à corniche horizontale assure une exacte symétrie.



BRECH — Chapelle Saint-Quirin. Le retable du XVII<sup>e</sup> siècle (détail).

En entrant dans la chapelle, on n'est pas peu surpris de découvrir sans doute le plus beau retable classique du Morbihan, classé monument historique. Construit en tuffeau de Loire et en marbre de Maine, il s'articule en deux étages savamment composés et légèrement imbriqués l'un dans l'autre.

Au bas, quatre colonnes corinthiennes, au fût de marbre noir, délimitent nettement trois compartiments. Celui du milieu est occupé par une médiocre toile de la Nativité, signée Laumonier, Vannes, 1880, à l'intérieur d'un cadre fleuri à découpe cintrée. Aux ailes, deux niches, dont les consoles figurent trois angelots joufflus, contiennent à grand peine, l'une un majestueux saint Quirin, en évêque, et l'autre un saint Mathurin, arborant, lui aussi, contre tout droit, la mitre et la crosse. L'entablement se complique d'une balustrade qui relie des amorces de frontons où se juchent des angelots.

Le second étage se compose aussi de trois éléments mais séparés. La large niche centrale, très harmonieuse avec ses colonnes jumelles et son fronton triangulaire sommé d'une corbeille de fleurs, abrite une Vierge à l'Enfant, au-dessus d'un vol d'angelots. Plus petites, les niches latérales, à fronton segmentaire, sont garnies d'une draperie sur laquelle se détachent les statues du pape saint Corneille et du pharisien, saint Nicodème, tous deux réputés protecteurs du bétail.

L'autel s'inscrit entre deux portes latérales. Il est dommage qu'on ait supprimé son antependium de bois peint d'une image de saint Quirin. Mais il garde ses deux gradins sculptés de rinceaux et son tabernacle surmonté d'une jolie niche d'exposition où deux anges soutiennent, à la manière des cariatides le cintre de la corniche supérieure.

Des urnes, des chutes de fleurs, des guirlandes, des consoles, ajoutent à la richesse du décor. Sur le marchepied de l'autel, on lit la date de 1696, qui semble un peu tardive pour pouvoir attribuer ce travail aux maîtres lavallois. A cette date, travaillait dans le Vannetais l'artiste Gravay et nous inclinierions à lui accorder la paternité du beau retable de Saint-Quirin.

Il y a peu, dans la chapelle, un petit tableau de 1685, signé Mouraud représentait encore Saint-Quirin en évêque.

## Chapelle Saint-Clément

Longtemps cette chapelle a servi au culte dominical pour les paroissiens d'au-delà de la route d'Auray à Pluvigner, ce qui lui a valu d'être régulièrement entretenue et encore, en 1957, où la toiture fut entièrement refaite par la municipalité.

Pour la même raison, on avait éprouvé, en 1874, le besoin de la reconstruire de fond en comble. Malheureusement ce n'était pas la bonne époque et l'édifice demeure sans originalité.

Il dessine un rectangle d'assez grandes dimensions terminé par une abside à trois pans. Les pierres de taille ont été réservées pour les chaînages d'angle, le pourtour des baies, toutes cintrées, et le clocheton au sommet du pignon.

L'intérieur reste tout aussi austère et le mobilier se réduit à l'autel de bois en forme de tronc de pyramide renversé, au tableau qui le domine et où le pape saint Clément, dans un fastueux décor de palais, rédige sa fameuse épître, et aux deux statues latérales, en plâtre, de saint Clément, en pape, et de saint Vincent Ferrier, porteur de la trompette du Jugement.

Le culte de saint Clément est assez répandu en Bretagne mais on se demande s'il n'a pas remplacé le célèbre abbé irlandais Colomban. En breton, on dit *sant Klomes* ou *Klomes*, ce qui lui a valu de devenir le saint à qui on confie ses plaintes (« *klemeu* »).

## Chapelle de Kervalh

Bâtie pour desservir le Centre voisin de formation professionnelle, tout au bord de la R.N. 165, la chapelle de Kervalh intrigue par sa silhouette résolument moderne et quelque peu étrange. Les automobilistes s'y arrêtaient volontiers pour y faire brûler un cierge, si bien qu'on l'avait baptisée Notre-Dame de la Route.

De construction rustique, elle ne comporte guère de murs, sinon ceux du clocher rectangulaire qui domine un auvent d'ardoise aux lignes brisées. A peine franchie l'entrée, l'axe de l'édifice s'infléchit brusquement et le faitage de la charpente aux poutres non équarries s'élève régulièrement pour couvrir le pignon auquel s'adosse l'autel et une ancienne statue de la Vierge à l'Enfant. Dans tout le vaisseau règne une pénombre mystique.

Désormais enclavée entre les deux chaussées de la voie express et à contre-courant de la circulation, la chapelle est devenue solitaire et ne sert plus que de salle de catéchisme. Elle reste un exemplaire pittoresque de l'architecture anguleuse qui s'imposa dans l'après-guerre.

## Chapelles ruinées

Il faut bien compter désormais au nombre des chapelles ruinées, celle de *Saint-Laurent* qui domine le village de Saint-Degan et la vallée

du Loch. Elle disparaît au milieu d'ajoncs arborescents, envahie elle-même par le lierre.

Elle avait remplacé une ancienne chapelle qui s'élevait au cœur du village et qui, à l'origine, sans aucun doute était dédiée à l'obscur saint Degan. En 1880, on la rebâtit sur le plateau balayé par le vent. En 1925, le clocheton s'effondra et défonça la toiture. Bien qu'elle eut été péniblement restaurée, le pardon fut supprimée en 1938 et son rétablissement, en 1947, ne fut qu'éphémère.

Dès lors la chapelle allait se dégrader rapidement et il n'en reste plus que les murs. En revanche, au bas du village, une croix de pierre aux bras tréflés, voisine d'une fontaine rustique, a été remise en honneur.

La chapelle *Saint-Pierre et Saint-Paul*, près de Brégoharn, fut également délaissée vers 1950. Un ouragan souffla sa toiture, en 1957, et l'on évacua vers le presbytère tout un peuple de statues: deux saint Pierre, l'un en pierre, l'autre en bois, deux saint Paul, en bois et en plâtre, une Vierge à l'Enfant qui était placée au sommet du retable, un saint Jacques, un très bel évêque, peut-être celui qui se trouve actuellement à Saint-Goal. Le tableau qui représentait sainte Anne enseignant la Vierge a disparu.

Pendant quelques temps les murs sont demeurés debout avec le clocheton en bâtière au sommet du pignon de l'ouest mais finalement tout a été rasé et de la chapelle il ne reste plus trace.

Pas davantage de celle de *La Madeleine* qui, au voisinage des « Quatre chemins » gardait le souvenir d'une ancienne léproserie.

Nous l'avons connue et visitée, en 1946. C'était une petite construction rectangulaire dominée par un clocheton carré, ouvert sur ses quatre faces et qui portait avec la date de 1664 le nom d'Y. Henrio. Les portes en plein cintre de l'ouest et du sud remontaient à la même époque mais la fenêtre de chevet, en arc brisé, témoignait d'un édifice plus ancien.

L'autel de pierre s'adossait à l'est et, de part et d'autre de la fenêtre se tenaient une antique sainte Madeleine, aux longs cheveux, porteuse d'un vase d'aromates et un saint Yves en costume d'official. Cette statue assez récente avait remplacé une autre plus ancienne et toute rongée que l'on avait reléguée dans un coin avec les débris d'un Christ de bois.

C'est dire combien la paroisse de Brech était riche, trop riche, en monuments religieux de toutes sortes.

## LANDAUL

L'église actuelle de Landaul n'est autre que la chapelle Notre-Dame de Bon-Secours agrandie et transformée. L'ancienne église paroissiale se dressait un peu plus au nord et avait pour titulaire sainte Marie-Madeleine, ce qui laisse supposer l'existence d'une maladrerie.

### L'église paroissiale

#### *La querelle du patron*

Mais quel était le patron de la paroisse? Le nom de Landaul fait croire à un ancien ermitage ou monastère (Lan-) habité par un saint breton tombé dans l'oubli et que l'on ne parvient pas à identifier.

Un testament du XVIII<sup>e</sup> siècle faisait mention d'une fontaine de saint Arnould ou Arnaul, dite en breton « *fetan sant Denau ou sant Tenau* ». A partir de ces données, un recteur du début du XIX<sup>e</sup> siècle crut bon d'introduire le culte de saint Thuriau dont il plaça l'image dans le chœur, en parallèle avec celle de sainte Marie-Madeleine.



LANDAUL — Église. Statue de saint Thuriau.

Quand fut démolie l'église paroissiale, la question se posa de savoir si l'ancienne chapelle Notre-Dame de Bon-Secours conserverait son titre ou si elle prendrait désormais celui de sainte Marie-Madeleine. Cette grave question agita beaucoup les esprits. Le vicaire général Jégouzo soutenait le premier point de vue. M. le Chanoine Le Mené, suivi par le recteur, se prononçait pour le second. L'évêque rendit un jugement de Salomon: Notre-Dame de Bon-Secours demeurerait la titulaire de l'église mais sainte Marie-Madeleine serait patronne de la paroisse.

Du coup saint Thuriau se trouvait délaissé. La querelle rebondit, en 1903, quand l'abbé Le Bras estima que l'attribution du patronage à

ce saint avait été faite « en un siècle d'ignorance » et que le nom de la paroisse témoignait en faveur de saint Théleau, évêque de Landaff (Pays de Galles) honoré dans plusieurs paroisses bretonnes. Le recteur obtint de l'église de Landéleau (Fin.) une relique de ce saint breton, dont l'image prit place dans la maîtresse-vitre de Landaul.

Etranger à ces disputes, le bon peuple avait tranché le débat en accordant ses faveurs au pardon des « *Goh tud* » (les saints d'autrefois) où l'on portait en processions toutes les reliques honorées dans l'église. Jusqu'en 1870, il se célébrait le 1<sup>er</sup> dimanche de juillet ; pour ne plus le mettre en concurrence avec celui de Mendon, il faut alors transféré au 3<sup>e</sup> dimanche de septembre.

### L'ancienne église Sainte-Madeleine

L'ancienne église de Landaul nous est assez bien connue, grâce à la description qu'en donne Rosenzweig, grâce aussi aux dessins de l'entrepreneur Léon et au rapport détaillé établi par l'ingénieur de Fréminville quand on en projeta la démolition, en 1856.



LANDAUL — Eglise Saint-Madeleine.  
Façade occidentale.

A l'autre extrémité, le chœur aurait été reconstruit, en 1665, ce qui correspond bien à sa forme polygonale. La chapelle méridionale communiquait avec la nef par deux arcades brisées, reçues aux extrémités sur de simples tailloirs et, au milieu, sur une courte colonne, elle-même à simple tailloir, si bien qu'il est difficile de lui assigner une date. Le

De forme rectangulaire, elle se terminait à l'est par une abside à trois pans. Sur sa face nord se greffaient l'ossuaire et la sacristie. Au sud s'avançaient dans le cimetière le porche et surtout une aile assez développée occupée par une chapelle de saint Yves.

Un peu en arrière de la façade orientale s'élevait, sur le faite de la toiture, un clocher de charpente, carré à la base, qui s'effilait ensuite en une flèche polygonale. Ouverte d'un portail en arc segmentaire avec fronton triangulaire, cette façade paraît tardive, mais les deux contreforts latéraux attestent une plus grande ancienneté.

porche affichait le millésime 1804 mais, à l'intérieur, une pierre était datée de 1656. La porte qui ouvrait sur la nef comportait une triple voussure en plein cintre, l'une reposant sur les piedroits, les deux autres sur des colonnes au chapiteau décoré de feuilles et de bâtons rompus, décor typiquement roman.

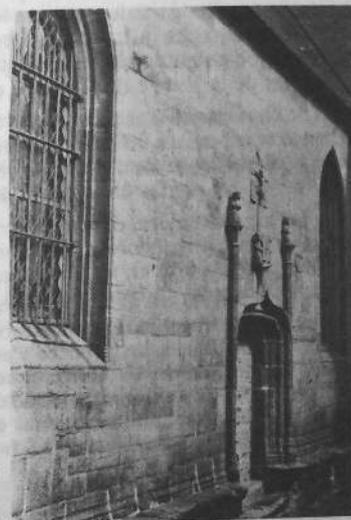
La vieille église gardait donc quelques éléments du XII<sup>e</sup> siècle mais avait été profondément remaniée au XVII<sup>e</sup> siècle, peut-être encore au XVIII<sup>e</sup> siècle et hâtivement restaurée au lendemain de la Révolution. Elle n'était pas si dépourvue d'intérêt historique et archéologique que le prétendaient les avocats de sa démolition. Cependant l'état dans lequel elle se trouvait laissait beaucoup à désirer.

### La chapelle Notre-Dame de Bon-Secours

A quelques pas, vers le sud, la chapelle Notre-Dame de Bon-Secours avait meilleure allure et le recteur la déclarait « le plus gracieux édifice du canton ».

Selon la tradition, elle aurait été bâtie par une dame de Kerambourg, en exécution d'un vœu qu'elle avait fait pendant un voyage en Hongrie où, dans la traversée d'une forêt, elle avait été assaillie par des animaux féroces. Les dates ne manquent pas dans les inscriptions gravées sur les murs mais aucune n'a été parfaitement déchiffrée si bien que les propositions sont multiples et diverses : 145., pour Rosenzweig qui pourtant parle de 1493, date reprise par Le Mené, tandis que Duhem se borne à dire vers 1450. Nous croyons pouvoir certifier la date de 1493 à la porte du midi.

La façade occidentale s'ornait d'une grande arcade brisée, sillonnée de gorges, certaines tapissées de pampres. On y aurait même vu un vigneron foulant son raisin dans une cuve, ce qui paraît tout-à-fait surprenant. Cette baie, décorée de pilastres à hauts pinacles et d'une accolade à crochets et fleuron, se divisait en deux portes en anse de panier, dotées de leurs propres accolades et séparées par un trumeau.



LANDAUL — Eglise Sainte-Madeleine  
Façade méridionale.

Au sommet des rampants garnis de crochets s'élevait un clocher à souche carrée, en léger encorbellement sur deux petites arcades cintrées, à la manière de celui de Notre-Dame de Légevin en Nostang.

La longère méridionale était percée de trois fenêtres en arc brisé et deux d'entre elles gardaient encore leur remplage flamboyant avec des restes de vitraux. La porte en anse de panier très aplatie était flanquée de pilastres polygonaux qui s'épanouissaient en chapiteaux pour porter les statuette de la Vierge du Calvaire et de saint Jean.

A la pointe de l'accolade nue, deux anges présentaient un blason écartelé et, au-dessus un crucifix figurait en relief entre deux inscriptions disposées verticalement. Dans le mur étaient encastrées, un cadran solaire et deux pierres chargées de lettres gothiques.

La grande fenêtre de chevet avait été aveuglée et, plus haut deux angelots portaient encore un écusson martelé. La façade nord n'offrait qu'une simple porte et, au voisinage du pignon une tourelle donnant accès aux degrés qui conduisaient à la chambre des cloches.

La nef était couverte d'un lambris peint et les entrails sculptées de têtes de crocodiles. La sablière s'animait de figures diverses: anges porte-blasons, animaux fantastiques, personnages en des postures étranges. Une inscription gothique épousait l'accolade de la crédence ménagée dans le mur méridional et on y lisait: LAVABO INTER INNOCENTES MANUS MEAS («Je lave mes mains en compagnie des âmes pures»).

### *Les transformations du XIX<sup>e</sup> siècle*

En 1855, le recteur Le Dantec, fort de l'appui du Conseil de fabrique et du Conseil municipal, exposa ses projets à l'égard des deux édifices religieux du bourg. L'église, vétuste et délabrée, serait démolie et ses pierres utilisées à transformer la chapelle pour laquelle il envisageait l'agrandissement du chœur, la construction de deux ailes formant transept, d'une sacristie et d'une décharge, d'une tribune et d'un baptistère et l'édification d'une nouvelle flèche à la tour.

L'entrepreneur Léon établit un plan conforme à ces données et le Conseil municipal aurait souhaité que les travaux soient entrepris pendant l'hiver «où tant de malheureux manquent de pain et d'ouvrage».

La Commission départementale des Bâtiments se montra moins pressée. Elle examina attentivement le projet et, sur le rapport de l'ingénieur de Fréminville, accepta de doter la chapelle d'un transept mais elle refusait l'abside en hémicycle et la double sacristie et d'autre part demandait des modifications au dessin du clocher, rejetait la suppression du trumeau du portail et d'une façon générale toutes les

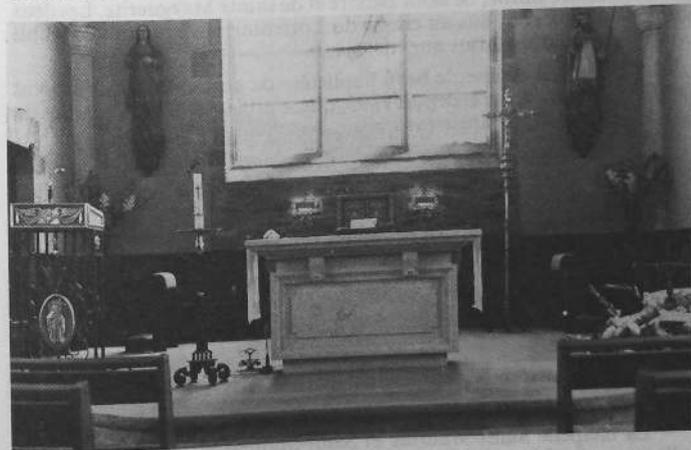
transformations susceptibles de porter atteinte au caractère de la chapelle.

L'architecte départemental Amé proposa, en 1859, d'agrandir la nef en déplaçant vers l'ouest la façade mais cette idée ne fut agréée ni par le Conseil de fabrique ni par le Conseil municipal. Deux ans plus tard, un troisième projet mit tout le monde d'accord: il prévoyait, cette fois, de déplacer vers l'est le mur de chevet pour permettre la construction d'un chœur au-delà du transept.

Dès lors, les choses vont marcher rapidement. Les travaux estimés à 18.000 francs seront adjugés, le 12 juin 1862, à l'entrepreneur Le Touze de Lorient et, le 10 mai 1863, M. Lomenech, curé de Pluvigner bénissait la nouvelle église paroissiale de Landaul.

### *L'église actuelle*

C'est elle que nous connaissons et dont la nef est constituée par l'ancienne chapelle Notre-Dame. Finalement le trumeau du portail a été supprimé pour permettre le passage des cercueils et du dais du Saint Sacrement. Du clocher ne subsiste que la tour carrée et le beffroi a été reporté au sommet de la tourelle d'escalier latérale, ce qui donne à la façade occidentale une silhouette assez étrange. Les deux ailes et le chœur ont été construits à neuf et le chevet remonté mais dans ces



LANDAUL — Eglise. Le nouveau maître-autel.

travaux par économie, au lieu du granit, on a utilisé pour les pierres de taille le calcaire du pays de Loire.

L'intérieur revêt une physionomie entièrement nouvelle. La charpente apparente a disparu et, avec elle, les belles sablières. On lui a substitué une voûte de plâtre qui exige périodiquement des révisions.

L'ancien mobilier a été en grande partie sacrifié, au fil des transformations du sanctuaire. La dernière en date lui a apporté un bel autel rectangulaire en granit, aux lignes sobres et harmonieuses. La table débordante est soutenue par des modillons sculptés que l'on revoit sous le tabernacle à deux battants de bois doré, encastré dans le mur de chevet. Pour les supports de la croix processionnelle, du cierge pascal et du pupitre, on a choisi le fer forgé de sorte que le chœur a pris un aspect moderne.

Restent cependant les stalles sculptées par Le Brun, en 1890, le vitrail du Sacré-Cœur dans la fenêtre axiale et, de chaque côté, la statue de sainte Madeleine, la patronne, œuvre de Pobéguin et celle de saint Thuriau, bénite en 1828.

La chapelle du sud garde aussi son autel néo-gothique, en tuffeau, avec une statue de saint Joseph, tandis qu'au nord un autel de granit fait d'éléments recueillis ici ou là s'accompagne des images de Notre-Dame de Lourdes et de sainte Anne avec la Vierge. Contre le mur du pignon nord, sur une grossière dalle de granit, s'alignent les statues rustiques en pierre de sainte Barbe, de saint Isidore et de sainte Marguerite. Les deux confessionnaux sont dus au ciseau du Lorientais Le Brun qui a meublé tant d'églises vannetaises au XIX<sup>e</sup> siècle.

Au fond de l'église, le beau baptistère de granit à cuve et support polygonaux est entouré, depuis 1895, d'une grille de fer et le bénitier du portail provient de l'ancien trumeau.

D'abord agrandi, par suite de la démolition de l'ancienne église, le cimetière a été, lui-même, désaffecté en 1923 et la croix qui porte la date de 1625, transférée dans le nouveau, route de Mendon. Mais le vieil if demeure toujours vivace et abrite une antique stèle pyramidale gravée sur les quatre faces de croix de formes différentes. Depuis une vingtaine d'années, on a érigé, au voisinage, une petite croix à personnages qui, comme les statues de granit de l'église, viendrait de Cléguérec où elle était à l'abandon.

## Chapelle Saint-Maurille à Langombrach

La chapelle Saint-Maurille et Saint-Mamert a retrouvé une nouvelle jeunesse depuis qu'un actif comité de quartier l'a pourvue d'une

toiture neuve et rejointoyé les pierres de ses murs. On prétend qu'à l'origine elle était divisée en deux parties, l'une dédiée à saint Maurille et l'autre à saint Mamert. La présence d'un contrefort, au nord, peut en effet accréditer l'existence d'un ancien mur diaphragme.

Les titulaires de la chapelle sont discutés. On explique mal, dans ce village breton, un culte à l'évêque d'Angers, saint Maurille. Avant la Révolution, dit-on, on y célébrait le pardon de saint Durlo (ou Gurloues), abbé de sainte Croix de Quimperlé, invoqué contre les rhumatismes (« *urleu* ») et dont le culte a été souvent associé à celui de l'abbé bénédictin saint Maur, spécialiste de la goutte. De la même manière, le vieux saint breton Dren, qui guérissait des maux d'entrailles, a souvent été remplacé par saint Mamert.

Une des fenêtres de la chapelle porte la date de 1659 et sans doute, l'édifice actuel, dans son ensemble remonte à cette époque. De forme rectangulaire, construit en moellons, il a des ouvertures en plein cintre. Seule la porte occidentale est en arc à peine brisé. Un petit clocheton carré amorti en pyramide abrite une cloche fondue à Lorient en 1818.

L'autel rectangulaire présente un antependium de bois divisé en panneaux où sont inscrits les monogrammes: IHS, MA, JOSEPH, IOACH, ANNA, IHS, désignant les membres de la Sainte-Famille. Il se prolonge de chaque côté par un bahut frappé de la croix de Malte.



LANDAUL — Chapelle de Saint-Maurille à Langombrach.

Le retable-lambris constitue le principal ornement de la chapelle. Il se compose d'un tableau central disposé horizontalement et deux niches latérales avec un aileron extérieur. Le tableau représente un évêque qui montre le ciel à un laboureur, faucille en main. Dans les niches figurent un saint évêque, sans doute saint Maurille et une Vierge à l'Enfant. Des colonnes et des arabesques végétales soulignent les divisions.

A l'étage supérieur, une niche accosté de colonnes et d'ailerons aux feuilles charnues abrite un autre évêque bénissant qui semble de meilleure facture.

Une balustrade de bois sépare le chœur de la nef au sol cimenté et couverte d'un lambris qui laisse voir les entrails de la charpente. Une niche ménagée dans le mur nord contient une statue de bois très fruste de saint Mamert tenant à deux mains ses entrailles. Il y a peu, on voilait d'un manteau pudique sa nudité jugée indécente.

La chapelle possède aussi un sarcophage de granit à couvercle en bâtière avec, à la tête, une sorte de croupe, comme ceux de saint Gildas-de-Rhuys. Autrefois, on y étendait les enfants qui tardaient à marcher.



LANDAUL — La stèle gravée de Langombrach.

Selon la tradition, il aurait été trouvé au pied de la stèle du placître, haute de 2,40 m, gravée d'une croix ancrée et d'une inscription en caractères onciaux où Louis Marsille a cru pouvoir lire: CRUX BRITIENT MULIERIS KILEZOC FILIAE CONBERTI. HOC OPVS QUICUMQUE LEGERIT SALVUS SIT. (« Croix de la noble femme Kelezoc, fille de Conbert. Que soit sauvé tout homme qui lira ce texte »). Ce ne serait donc pas un lech christianisé mais un monument original. Cependant un authentique lech a été placé à l'entrée de la chapelle où se dresse encore une croix aux bras florencés.

La fontaine, restaurée en 1902, se situe à quelque distance vers le nord.

## Chapelle Saint-Michel de Branzeho

La chapelle Saint-Michel se dresse sur une petite éminence, au sud-ouest du bourg. Son architecture est des plus simples puisqu'elle dessine un simple rectangle et que ses murs de moellons sont recouverts d'un enduit.

Seule la façade occidentale présente un certain cachet, grâce à sa porte en plein cintre, moulurée d'une gorge entre deux tores qui reposent sur des colonnettes à base et chapiteau, grâce aussi à son clocheton ceinturé d'une double corniche et surmonté d'une minuscule pyramide. La cloche date de 1818.

Au sud, une porte en arc légèrement brisé ouvre sur la nef et une fenêtre cintrée éclaire le chœur. Le chevet et la longère nord sont aveugles.

Sous sa charpente apparente, l'intérieur est des plus pauvres. L'autel a été restauré en plaçant à la base l'ancienne table, tandis que la nouvelle était faite de trois plaques de granit polies. Le tableau de saint Michel, jadis accroché au mur de chevet est tombé de vétusté mais la statue de plâtre où il terrasse le démon est toujours debout sur un socle et une Vierge mutilée lui fait pendant.

La fontaine se trouve désormais englobée dans une propriété privée.

## LANDEVANT

### L'Église Saint-Martin

L'éponyme de Landévant n'est pas plus connu que celui de Landaul et la paroisse se trouve désormais placée sous le patronage de saint Martin. L'église actuelle a été construite en deux temps: la nef et le transept en 1834; le clocher en 1855.

#### *Les souvenirs de l'ancienne église*

De l'église précédente, on ne sait que peu de chose. Selon Ogée, elle était chargée de curieuses sculptures gothiques et remontait au XV<sup>e</sup> siècle, ce que confirme Rosenzweig qui a relevé dans les inscriptions incorporées au nouvel édifice les dates de 1413 et 1422. Pour notre part, nous lisons plutôt celle de MIL QUATRE CENTS QUATRE, peut-être incomplète. De même un élément de sablière conservé chez l'aubergiste Couppé lui avait appris que «LA (n) MIL Vcents XII (1512) FUT ACHEVE CESTE CLOCHER P(ar) FRANC(ois) LORAN».

Le Mené nous a transmis que cet édifice comportait trois nefs parallèles: celle du nord, la seule pavée, était dédiée à saint Martin, celle du milieu, paradoxalement la plus courte à saint Yves et l'autre à Notre-Dame du Rosaire. Cependant on signale aussi, au XVIII<sup>e</sup> siècle, une chapelle de la Trinité. Ces nefs communiquaient entre elles par des arcades en cintre brisé et sur les sablières étaient sculptées de figurations étranges interprétées comme des symboles des péchés capitaux.

On remarquait encore dans cette église trois tableaux de valeur notamment ceux qui représentaient saint Martin en guerrier et la *Résurrection de Lazare*.

Lors de la démolition de l'église, les sculptures furent vendues au détail, brûlées ou démolies. Seules quelques pierres taillées ont été introduites, sans aucune rigueur dans le nouvel édifice.

#### *La reconstruction du XIX<sup>e</sup> siècle*

Le devis de la reconstruction, établi le 30 décembre 1833, se montait à 15.000 francs et il manquait à la fabrique 4.000 francs pour

lesquels elle demandait une aide au gouvernement. Le Préfet appuya cette requête avec d'autant plus d'empressement et de confiance «que les autorités civiles et religieuses de cette paroisse, disait-il, se distinguent par le bon esprit dont elles sont animées et que cette localité qui fait partie d'un des mauvais cantons du centre, ne compte pas un seul déserteur depuis la Révolution». Le ministre accorda un secours de 3.000 francs et les travaux prévus purent être menés à bien.

Le clocher n'y était pas compris et un nouveau devis de 14.000 francs fut rédigé en 1842. La fabrique, cette fois, ne réclamait pas moins de 11.000 francs. Ne pouvant offrir que «son dévouement et sa constante volonté», la commune se recommandait encore au gouvernement de «l'exactitude de ses habitants à payer leurs contributions et surtout de l'enthousiasme avec lequel ils ont toujours répondu à l'appel du recrutement, malgré l'exemple trop contagieux qu'ils ont eu dans leur voisinage». L'État n'accorda encore que 3.000 francs et l'affaire traîna d'autant plus en longueur que le recteur entendait se réserver la surveillance des travaux.

En 1854, fut dressé, par l'ingénieur-voyer Marsille, semble-t-il, un nouveau plan qui se chiffrait à 18.000 francs mais la fabrique disposait maintenant de 15.000 francs. Le recteur était pressé de mettre les travaux en train, quitte à renoncer à la construction de la flèche. Le sous-préfet hésitait, doutant un peu de la compétence de l'architecte. Finalement le marché fut conclu, le 13 avril 1855, avec l'entrepreneur Léon.

#### *La nouvelle église*

Le clocher, en pierres de taille, est incorporé à la façade occidentale qui déborde sur la nef. Elle se trouve ainsi divisée en trois compartiments accusés par des pilastres doriques. Celui du centre, en légère saillie contient le portail et les deux autres des fenêtres. Toutes les baies sont cintrées. Un entablement règne sur toute la largeur de la façade, surmonté d'un fronton triangulaire qui couronne le portail. Une balustrade rampe sur le bord du toit.

La tour proprement dite s'élève en deux étages carrés, le premier décoré d'arcades aveugles et aux angles de pilastres ioniques et couronné d'une balustrade sur corbelets. Dans le second, des pilastres corinthiens encadrent les baies garnies d'abat-son et supportent des frontons triangulaires.



LANDÉVANT — L'église Saint-Martin.  
Façade occidentale (1855).

### L'intérieur de l'église

A l'intérieur, la faiblesse de l'architecture est rendue manifeste par l'existence de tirants de fer. Sans doute les murs latéraux supportaient-ils difficilement la voûte bordée d'une corniche très saillante. Mais l'ensemble du vaisseau est clair et commode pour le culte.

Dans le chœur surélevé d'un degré, les murs sont revêtus, au bas d'un lambris divisé par des pilastres cannelés et auquel s'adossent des stalles très simples. Plus haut, sur le mur du chevet s'étale un retable de stuc sans grand relief. Au centre, le tableau qui représente saint Martin partageant son manteau a été peint en 1860 par Parfait Pobéguin. De part et d'autre, les niches qui abritent saint Martin et saint Joseph sont encadrées de larges pilastres en faux marbre vert. L'entablement dessine, au-dessus du tableau, un fronton semi-circulaire qui contient trois angelots au sein d'une gloire et il est encore dominé par un médaillon.

Les mêmes pilastres verts se retrouvent de chaque côté des fenêtres du chœur où des vitraux posés par Eugène Denis de Nantes, en 1877, figurent saint Michel terrassant le dragon et encore saint Martin partageant son manteau.

Le clocher se termine en une flèche polygonale percée de petites ouvertures circulaires. Il marque l'évolution vers une sobriété frisant l'indigence du style néo-classique qui s'était manifesté à Pluvigner, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

L'église, elle-même, dessine la croix latine. Elle est construite en moellons sauf dans les chaînages d'angle et le pourtour des baies cintrées distribuées symétriquement sur tout l'édifice. Un grossier contrefort en talus est venu étayer le mur nord de la nef qui devait donner des signes de fatigue et, au midi, on a relevé le porchet frappé de plein fouet par un obus allemand, en 1944.

L'autel en bois, simplement galbé, a été avancé à l'entrée du chœur. Appuyée au mur nord, la chaire représente sur sa cuve divers insignes pastoraux et sur l'escalier de maigres chutes de feuilles.

Aux murs orientaux des ailes du transept s'adossent de petits autels galbés assez élégants. Ils sont ornés de retables de stuc à deux pilastres cannelés, frise de rinceaux et fronton segmentaire autour du tableau central. Au nord, la toile devenue à peu près illisible, doit être celle de la *Résurrection de Lazare*; celle du sud représente la *Donation du Rosaire*. Le tabernacle à colonnettes du nord supporte une statue du Sacré-Cœur; au sud, il a été remplacé par une vitrine qui protège une jolie statue, de sainte Barbe et de saint Louis et une autre plus grande de saint Michel. Celle du sud abrite un buste-reliquaire du saint patron mais aussi une curieuse statue de sainte Anne tenant un livre. Elle devait avoir pour pendant le saint Joachim qui aura été transporté dans la nef pour faire place à une encombrante grotte de Lourdes.

Au fond de l'église se dresse une vaste tribune portée sur des colonnes de bois. Les trois confessionnaux, aux portes galbées, sont joliment sculptés à jour. Des vitraux de Bihan-Saluden ont remplacé, après guerre, ceux de Denis, tombés, victimes du bombardement.

Les bénitiers de granit sont remarquables par leurs dimensions et celui du midi enfonce sa piscine trapézoïdale sous une pierre moulurée et décorée d'arabesques à crochets.

Le baptistère délaissé contient un petit autel de bois en tronc de pyramide renversé. Il s'orne d'un retable à pilastres cannelés et fronton curviligne avec une mauvaise peinture du *Baptême de Jésus* et des statues en bois de saint Jean-Baptiste et en plâtre de saint Antoine de Padoue.

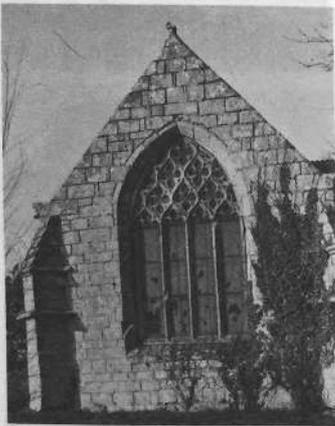


LANDÉVANT — Un confessionnal.

## Chapelle de Locmaria

La chapelle de Locmaria est attribuée aux Templiers, mais sans preuve. D'aucuns font remonter à l'époque romane la fenêtre en plein cintre qui éclaire la basse-nef et au sud et, de l'autre côté, le linteau de la porte sculpté d'une croix pattée et hampée inscrite dans un cercle.

Guillot de Corson datait du XII<sup>e</sup> siècle les arcades jumelles du transept et leurs supports. C'est sans doute excessif mais du Hergouët les rajeunit en les disant du XV<sup>e</sup> siècle, d'autant plus qu'il avance justement que le chevet en pierre de taille semble avoir été plaqué sur un édifice plus ancien. Sur cette partie de la chapelle, on voit, à deux reprises l'écu « à deux fasces de sable et à la bordure besantée d'or » des du Val, famille qui paraît à Landévant dans les réformations et les montres du XV<sup>e</sup> siècle.



LANDEVANT — Chapelle de Locmaria. Le chevet du XV<sup>e</sup> siècle.

En forme de croix latine, la chapelle présente un chœur très profond. Deux contreforts d'angle, cernés de larmiers saillants, épaulent le mur de chevet et, au bas des rampants lisses, l'assise horizontale est sculptée. Ce qui fait l'intérêt de cette façade, c'est surtout la grande fenêtre qui s'ouvre en arc brisé. Subdivisée en quatre lancettes trilobées,

S'il est difficile d'affirmer à coup sûr, que la chapelle de Locmaria se trouvait sur l'antique chemin du Tro-Breiz, on sait en revanche qu'elle marquait une étape pour les pèlerins de Cornouaille qui accouraient à Sainte-Anne-d'Auray et la dénommaient « *Coz Santez Anna* », (l'antique Sainte-Anne). L'aile nord était dédiée à sainte Anne et on y vénérât un groupe à trois personnages de la sainte avec la Vierge et l'Enfant Jésus. Peut-être est-ce pour lui que l'on avait ménagé, une niche à l'extérieur. La date de 1638, inscrite au croisillon méridional, prouve que la chapelle a subi des modifications à cette époque. De même, la façade occidentale a été restaurée et son clocheton est moderne.

elle étale sur son tympan un réseau de quadrilobes qui la date du XV<sup>e</sup> siècle.

Le reste de l'édifice est construit en moellons. La fenêtre du croisillon sud, en arc brisé et à ébrasement rectiligne a perdu sa garniture de pierre. La petite baie de la nef a été largement épannelée. La porte occidentale en plein cintre présente aussi un chanfrein, et, au sommet du pignon, le clocheton s'amortit en bâtière.

La porte du croisillon nord, en plein cintre et à arêtes vives donne accès au transept où l'on débouche sur une construction originale et visiblement archaïque. Du côté du chœur, l'arcade, si elle a jamais existé, a disparu mais, aux angles du mur, demeurent en place des colonnes engagées destinées à la recevoir. A l'opposé, dans un mur-diaphragme, s'ouvre une grande arche en cintre brisé. Sur les ailes, les arcades sont doubles et à double rouleau, profilées d'une bande entre deux tores, dessin qui appartient à la grande époque gothique. Les supports engagés ne comportent que des bases simples et des chapiteaux moulurés de tores. Les colonnes intermédiaires sont surmontées d'un épais taillor cruciforme sculpté de masques. Tout laisse supposer que cette architecture est antérieure au XV<sup>e</sup> siècle.



LANDEVANT — Chapelle de Locmaria. Arcades du croisillon sud.

Dans le mur du chœur, on a ménagé une crédence en arc brisé d'un dessin très pur. Un puissant tore est reçu sur de courtes colonnettes à base sculptée et chapiteau fleuri. Sur le fond un trilobe se détache en un vigoureux relief. De l'autre côté, le sacraire est coiffé d'un fronton triangulaire.

Disposé sous la fenêtre de chevet, l'autel rectangulaire, en bois, fait pauvre figure, en dépit de l'image de sainte Anne enseignant la Vierge peinte sur sa face antérieure et de son retable-tabernacle orné de colonnettes-torses très grêles et de niches où se maintient encore un Jésus, Sauveur du monde.

Deux statues se dressent de part et d'autre de la fenêtre axiale: la Vierge à l'Enfant et saint Paul. Dans le vitrail aujourd'hui disparu, Rosenzweig avait identifié des blasons prestigieux, notamment les hermines de Bretagne et la croix d'hermines ancrée d'or de la famille de Kaer.

Une balustrade de bois sépare le sanctuaire du reste de l'édifice où les croisillons ont conservé leurs autels de maçonnerie. Celui du nord est orné, aux angles antérieurs, de colonnes engagées qui reçoivent sur une torsade la table de granit sobrement moulurée. Hélas! l'antique groupe de sainte Anne a été remplacé par une statue de plâtre. Remisé au grenier du presbytère, il a fini par disparaître subrepticement. La nouvelle statue est accompagnée de saint Augustin et de saint Fiacre.

Au sud, la statuaire se compose de trois œuvres d'assez bonne qualité: une Vierge à l'Enfant, hanchée, du XV<sup>e</sup> siècle, un saint Jean-Baptiste avec l'agneau et l'inattendu saint Louis d'Anjou, évêque de Toulouse.

La nef paraît d'autant plus pauvre et nue, avec son sol sablé sous sa voûte lambrissée à charpente apparente.

Au nord de la chapelle, se dresse une croix de granit sur un soubassement carré à bordure saillante. Le socle porte la date de 1812. Mais sous les pieds du grand Christ aux bras très relevés se lit celle de 1732 que l'on retrouve sur une pierre du massif de maçonnerie. C'est donc plutôt à cette époque qu'il faut rapporter son érection.

## Chapelle Saint-Laurent

Dissimulée, au chœur d'un bosquet, la chapelle Saint-Laurent est des plus simples: plan rectangulaire, construction en moellons, petit clocheton amorti en pyramide à la pointe du pignon occidental. Les deux portes de l'ouest et du sud, en plein cintre et légèrement moulurées peuvent indiquer le XVII<sup>e</sup> siècle. Un oculus éclaire le chœur plus que la petite fenêtre à deux compartiments trilobés du chevet, qui garde le souvenir d'un édifice antérieur, peut-être du XIV<sup>e</sup> siècle.

L'autel de bois, en tronc de pyramide renversé, date du XIX<sup>e</sup> siècle. Toute la richesse de cette humble chapelle consistait en trois statues anciennes, de saint Laurent, de la Vierge à l'Enfant et de saint Isidore. Sa solitude a tenté les pillards qui l'ont spoliée.

Du moins cet acte de vandalisme a suscité un mouvement d'intérêt pour la chapelle que l'on a restaurée et remise en état.

## Chapelle Saint-Nicolas

Le même travail a été fait et bien fait à Saint-Nicolas qui n'est elle-même qu'une chapelle rectangulaire sommée d'un petit clocheton.

Elle avait déjà fait, en 1895, l'objet d'une restauration sinon d'une reconstruction. Les deux fenêtres, à l'est et au sud, sont, en effet, modernes mais les deux portes en plein cintre conservent des moulures qui les font tenir pour plus anciennes.

On a débarrassé les pierres de tout enduit pour les rendre apparentes tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Les entrants ont été refaits à neuf et la voûte lambrissée. L'autel, lui-même, a été reconstruit avec un soubassement de maçonnerie en tronc de pyramide et une table de bois.

L'image de saint Nicolas a retrouvé sa place dans la maîtresse vitre tandis que sa statue, en évêque, crosse en main, se dresse un socle. Introduites dans des cadres anciens, deux peintures sur bois de 1981, une tête de Christ et une icône de la Vierge témoignent que la chapelle revit.

## Chapelle Sainte-Brigitte

Selon la tradition, il y avait autrefois, à Bodcourio, une chapelle dédiée à Notre-Dame des Vertus. Cependant dans le registre paroissial de 1786, on mentionne la bénédiction de la cloche de la chapelle Notre-Dame des Vertus «vulgairement dite Berhet», ce qui semble indiquer qu'il n'y avait qu'une seule chapelle où l'on honorait à la fois la Vierge et sainte Brigitte d'Irlande.

Située en contrebas de la route d'Hennebont, la chapelle actuelle a toute la simplicité des précédentes, comme elles rectangulaire et faite de moellons. Cependant la façade occidentale, avec sa porte en cintre segmentaire, présente un semblant d'appareil et la flèche du clocheton s'entoure de quatre petits frontons. Au sud s'ouvre une porte en plein cintre et un oculus éclaire le chœur, comme à Saint-Laurent, mais le chevet est percé d'une grande fenêtre gothique moulurée d'un cavet.

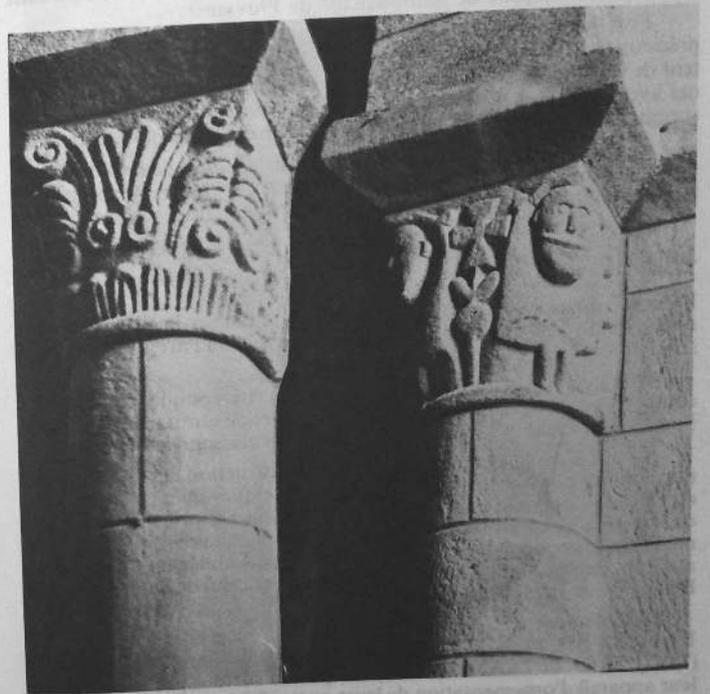
L'intérieur, dallé de granit, même privé du lambris de la voûte, montre, ne serait-ce que par ses vitraux, que la chapelle était encore, il y a peu, bien fréquentée. La maîtresse vitre associe le double culte de Notre-Dame des Vertus et de sainte Brigitte et le Sacré-Cœur figure dans l'oculus. L'autel galbé, en bois, est accompagné des statues en plâtre de la Vierge à l'Enfant et de saint Joseph mais la statue de

l'abbesse sainte Brigitte est en bois. Au fond de la chapelle, la tribune comporte un pupitre comme dans les anciens jubés.

La fontaine, toute proche, engage son bassin rectangulaire sous une arcade cintrée creusée dans un massif de maçonnerie amorti en bâtière.

Il existait encore autrefois, au bourg de Landévant une chapelle de *Saint-Michel* depuis longtemps disparue et c'est sans doute pour en garder le souvenir que l'on a introduit dans l'église une statue et un vitrail de l'Archange.

## L'ART RELIGIEUX AU PAYS DE LANVAUX



BRECH — Eglise. Chapiteaux romans de la nef.

## L'ARCHITECTURE

Par le nombre et la diversité de ses édifices religieux, le pays de Lanvaux fournit un assez bel exemple de l'évolution de l'architecture dans le Vannetais.

### *L'âge roman*

A partir du XI<sup>e</sup> siècle, on assiste à une floraison d'églises et de chapelles, la plupart malheureusement disparues. Au siècle dernier, on a achevé de démolir les églises romanes de Landaul et de Plaudren ainsi que la petite chapelle de Saint-Michel de Pluvigner.

Fort heureusement, de ces âges lointains nous demeurent deux précieux témoins: les nefs de Plumergat et de Brech. Elles nous permettent de restituer le plan des édifices de cette époque: croix latine, triple nef avec arcades à double rouleau, transept aux piles renforcées pour supporter la tour, chœur dans le prolongement de la nef centrale.

Le décor se concentre sur les chapiteaux sculptés de motifs géométriques: dents de scie, têtes de clous, torsades et volutes, mais aussi de feuilles longues et plates, voire de figurations humaines très sommaires.

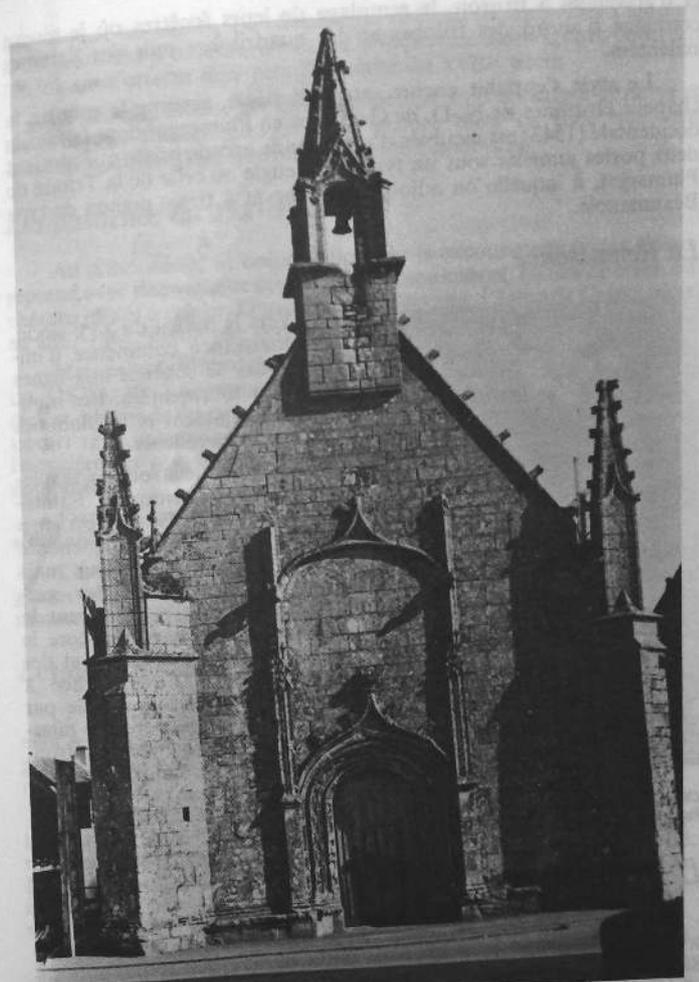
### *Le style flamboyant*

Pour retrouver pareil élan architectural, il faudra laisser passer les malheurs du XIV<sup>e</sup> siècle et attendre le XV<sup>e</sup> siècle où l'art gothique jetait ses derniers feux.

Maintes églises furent reconstruites à cette époque, qui ont succombé à leur tour, ainsi celles de Landévant et de Grandchamp (1428). Pluvigner et Plescop gardent encore des éléments importants de cet âge.

Ce fut aussi la grande période de la construction des chapelles qui nous ont été conservées plus nombreuses, quelques-unes en croix latine ou dotées d'une aile qui communique avec la nef principale par une double arcade, appuyée latéralement aux murs, et au centre, sur une pile médiane. Les chapiteaux de Locmaria et de Landévant, sculptés de masques peuvent être antérieurs au XV<sup>e</sup> siècle; celui de Saint-Fiacre de Pluvigner est daté de 1453.

Simplement rectangulaires, la plupart d'entre elles: Lezurgan de Plescop (1455), Saint-Jacques de Brech (1464), la Trinité de Plumergat (1485), N.-D. de Landaul (1493), s'imposent surtout par la qualité de leur appareil, l'ornementation de leurs portes faite de pilastres à pinacle



PLUMERGAT — Chapelle de la Trinité. Façade orientale (1485).

et d'accolades à fleuron, le remplage de leurs fenêtres où le réseau conjugué d'abord des trilobes et des quadrilobes puis des flammes redentées.

Le style s'enrichit encore, au XVI<sup>e</sup> siècle, comme le montre la chapelle en ruines de N.-D. de Gornevec en Plumergat dont la façade occidentale (1543) est meublée d'une grande arcade brisée qui contient deux portes jumelles sous un tympan aveugle ou celle de la Trinité de Plumergat, à laquelle on adjoignit un chevet à triple pignon de type Beaumanoir.

### La Renaissance



COLPO — Chapelle N.-D. de Kerdroguen. Porte méridionale (fin XVI<sup>e</sup> siècle).

Vers le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, la Renaissance commence d'imposer plus de sobriété aux lignes jusque là tourmentées. Les moulures s'assagissent et les flammes perdent leurs redents.

Deux édifices sont particulièrement caractéristiques: Sainte-Brigitte de Grandchamp (1569-1588) qui présente encore un chevet à trois pignons mais dont les contreforts, les gargouilles, les fenêtres s'inspirent de la Renaissance et plus encore le décor intérieur des niches et des crédençes; N.-D. de Grâce à Brech (1585), qui se signale par une jolie porte encadrée de pilastres plats et surmontée d'un fronton triangulaire. On retrouve une porte de ce type et encore plus ornée à N.-D. de Kerdroguen, en Colpo (1599).

### L'architecture classique

Ainsi s'opère tout naturellement la transition avec les édifices du XVII<sup>e</sup> siècle. A N.-D. de Miséricorde en Pluvigner (1600-1603) comme à Saint-Servais de Plumergat (1610), les rampants du toit conservent des crochets en forme de cornes d'abondance mais les fenêtres et les portes cintrées ne s'ornent plus que d'un tore à peine esquissé ou d'un biseau

qui adoucit les angles. La chapelle du château de Kergolher s'entoure d'une corniche à modillons et avec la façade de Saint-Quirin de Brech (1676), on s'oriente déjà vers l'austérité du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Le néo-classicisme imposera un peu partout ses larges pilastres et ses frontons triangulaires et c'est encore dans ce style que sera construite, en 1834, la nouvelle église de Landévant.

### Les pastiches du XIX<sup>e</sup> siècle

Au XIX<sup>e</sup> siècle, la construction ou la reconstruction des églises reprend avec une vigueur accrue. Malheureusement, au lieu de créer, on cherche plutôt à copier. D'inspiration éclectique, l'église de Colpo, bâtie en 1867-1868, garde une certaine originalité.

Mais celle de Grandchamp (1864), celles plus modestes de Locqueltas (1878), de Locmaria-Grandchamp (1882), de Brandivy (1885), cédant à la mode du temps, cherchent leurs modèles dans l'art gothique, un art revu et corrigé par des ingénieurs, soumis à des contraintes financières et qui étale partout ses fenêtres en arc brisé, simples ou combinées.

Plaudren se voudra église romane (1893) et Mériadec (1914), romano-byzantine avec sa voûte à coupoles.

Les chapelles de cette époque sont encore plus sèches, plus indigentes et l'art nouveau du XX<sup>e</sup> siècle n'a fait que poindre avec la minuscule chapelle de N.-D. de la Route en Brech.

### Les clochers et les clochetons

L'orgueil des paroisses se porte surtout sur les clochers qui dominent le bourg et le signalent de loin. Construits ordinairement en belle pierre de taille, ils rassemblent le plus clair de l'ornementation extérieure de l'église.

Ceux de Plumergat et de Plescop ont conservé, au sommet d'une tour carrée, leurs flèches de charpente, en forme de dômes et de lanternons superposés dans le premier cas, en cône très effilé dans le second. Le plus beau de tous est sans doute celui de Pluvigner, bâti en 1781, et habillé de la base au sommet de motifs néo-classiques. Celui de Landévant, en 1855, n'en sera qu'une pâle imitation.

La vogue passe alors aux tours et aux flèches élancées, la plupart, d'inspiration néo-gothique: ainsi Grandchamp et Colpo (1868), Locqueltas (1878), Locmaria (1882), Meucon (1896), Brandivy (1902). De cet ensemble, la tour de Brech (1892) se démarque par la lourdeur de son dôme de pierre.

Fragiles et exposés, les clochetons des chapelles ont fait l'objet de maintes restaurations de telle sorte qu'ils sont difficiles à dater.

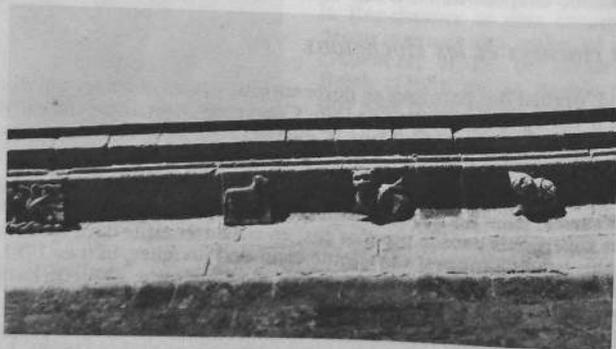
Les plus simples et sans doute les plus anciens s'établissent en continuité du pignon occidental et abritent la baie de la cloche sous une bâtière, c'est le cas à N.-D. de Lezurgan et à Saint-Jacques de Brech.

Plus souvent, une souche carrée engagée dans le mur, avec une légère saillie ou un encorbellement, supporte une chambre ouverte aux quatre vents et sommée d'une courte flèche pyramidale ou conique. Le XIX<sup>e</sup> siècle est parvenu ainsi à une sorte de modèle standard, signe qui distingue la chapelle des maisons qui l'environnent.

## LA SCULPTURE

### La sculpture monumentale

La sculpture s'applique d'abord au monument lui-même, à ses chapiteaux et à ses baies et nous l'avons vu évoluer d'époque en époque



PLUMERGAT — Chapelle de la Trinité. Sculptures du larmier.

On la trouve aussi, notamment, à Plumergat tout le long des larmiers, sous la toiture, sous forme d'animaux naturels ou chimériques, parfois de têtes humaines. A l'église de Pluvigner on reconnaît une chasse au cerf. Mais bientôt on ne sculptera plus que l'extrémité de l'assise au bas des rampants.

A ce travail dans la pierre, correspond, à l'intérieur, celui qui inscrit dans les bois des sablières, semblables motifs, mais plus complexes, plus animés, associés à des feuilles, des armoiries, des banderoles et des inscriptions.

### Les autels et les retable

Nombreux sont encore les autels de granit du XV<sup>e</sup> ou du XVI<sup>e</sup> siècle visibles ou dissimulés derrière des coffres de bois. Il font corps avec l'édifice et comportent un massif rectangulaire appareillé sur lequel repose une table monolithique moulurée sur son pourtour.

Ils s'accompagnent souvent, à gauche, du sacraire, sorte d'armoire ménagée dans le mur voisin, à droite d'une crédence pourvue d'une cuvette d'écoulement.

Les crédences gothiques sont ornées d'arcades trilobées et, à la période flamboyante, bordées de pilastres à pinacle et d'accolades fleuries. Avec la Renaissance, le décor change avant qu'elles ne deviennent au XVII<sup>e</sup> siècle, de simples arcades chanfreinées.

A cette époque, beaucoup d'autels sont remplacés, surtout dans les églises-mères, par de somptueuses constructions à retable de pierre ou de bois. L'église épiscopale de Plescop ne conserve pas moins de quatre de ces compositions fastueuses, ordonnées autour d'un tableau central. Mais la plus riche se trouve dans la chapelle ignorée de Saint-Quirin de Brech. Elle couvre toute la surface du chevet de ses deux étages à trois volets où s'articulent autour du tableau niches latérales et supérieures,



LANDEVANT — Chapelle de Locmaria. Crédence (XV<sup>e</sup> siècle)

colonnes et placages de marbre, entablements à frise de rinceaux et frontons chargés de guirlandes, avec en outre des chutes de fleurs, des draperies et des angelots joufflus. Un peu plus tardif, le petit retable de la chapelle de Keronic à Pluvigner vaut surtout par l'harmonie de ses proportions.

Tout en utilisant la même architecture, on a construit en bois le décor du maître-autel de Plumergat mais les retables de ce genre ont davantage souffert du temps et souvent n'en survivent plus que des éléments comme les deux belles niches de l'église de Bieuzy.

Dans le bois, on a fabriqué aussi des retables-tabernacles de moindres dimensions. Encastré dans les gradins sculptés de rinceaux, le tabernacle s'adjoint des panneaux latéraux avec des niches à statuette encadrées de colonnettes torsadées. L'église de Mériadec a hérité du retable-tabernacle de l'ancienne chapelle de Sainte-Anne d'Auray, bon spécimen du XVII<sup>e</sup> siècle. A Plescop, le tabernacle s'impose par ses grandes dimensions et ses formes galbées indiquent plutôt le XVIII<sup>e</sup> siècle. Il a cette particularité d'inclure dans la décoration de ses gradins des miroirs peints.



PLUVIGNER — Chapelle Saint-Joseph de Keronic. Le retable.

Avec le style néo-classique, l'art du retable s'est considérablement appauvri. S'il couvre encore de grandes surfaces et conserve la même structure d'ensemble, il a perdu tout relief pour n'être plus sur le mur, au XIX<sup>e</sup> siècle, qu'un placage de stuc comme à Brech ou à Landévant. Le décor consiste en larges pilastres plats avec entablement et fronton.

Plus souvent, ces retables du début du XIX<sup>e</sup> siècle ne sont que des lambris de bois plus ou moins ouvragés comme à N.-D. de Miséricorde à Pluvigner, à N.-D. de Kerdroguen en Colpo ou N.-D. des Fleurs de Plaudren (1821).

A partir de la seconde moitié du siècle, les retables-lambris s'inspirent des architectures gothiques, puis romanes. Un des plus féconds réalisateurs de ces boiseries fut le sculpteur lorientais Le Brun.

L'autel majeur tend à devenir indépendant et il se charge de superstructures en forme de pinacles et de hauts dais ajourés. Sa face antérieure, divisée en compartiments par des arcatures, s'orne de bas-reliefs.

L'église de Colpo a des autels en pierre blanche soutenus, en avant, par des colonnettes de marbre du meilleur effet. Tout récemment, on a posé dans l'église de Landaul un autel de granit qui ne manque pas d'élégance.

Le décor du sanctuaire des églises est complété par des boiseries appliquées aux murs. Celles de l'église de Brech proviennent en partie de la Chartreuse d'Auray. Au bas règnent les stalles du clergé. Plescop conserve un triple siège qui a été reporté dans la chapelle méridionale et Brandivy un banc seigneurial.

### Le mobilier d'église

Autrefois le haut de la nef était fermé dans toute sa largeur par le chancel, barrière à claire-voie avec porte ouvrante, souvent surmontée d'une tribune, le jubé, d'où le diacre venait proclamer l'évangile après avoir demandé la bénédiction du célébrant: «*Jube domne benedicere*». Une Crucifixion dominait l'ensemble.

Avec l'évolution de la liturgie, où l'adoration du Saint-Sacrement prenait de plus en plus d'importance, les jubés ont fini par disparaître, et parfois la tribune a été reportée au fond de l'église; c'est le cas à N.-D. de Miséricorde de Pluvigner où elle présente en faible relief la galerie des apôtres. Du jubé de N.-D. du Burgo en Grandchamp nous sont parvenus quelques panneaux sculptés maintenant exposés dans l'église.

La limite du sanctuaire s'est reportée à l'entrée du chœur où elle est marquée par une balustrade de bois ou une grille de fer qui servaient



PLESCOP — Le tabernacle du maître-autel (XVIII<sup>e</sup> siècle).

d'appuis pour la communion à genoux. A la Trinité de Plumergat, elle porte la date de 1640.



LOCQUELTAS — La chaire (XIX<sup>e</sup> siècle).

Au XIX<sup>e</sup> siècle, les affluences étaient telles dans les églises que l'on a édifié un peu partout, au fond de la nef, de vastes tribunes portées sur des colonnes de bois. Celle de Pluvigner comporte même deux étages de gradins.

Depuis le Concile de Trente, les meubles les plus ornés de la nef étaient la chaire et les confessionnaux qui tendent maintenant à disparaître. Les chaires qui nous restent datent la plupart de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et sont d'esprit néo-gothique: ainsi à Brandivy, à Locmaria-Grandchamp, à Locqueltas. Sur les panneaux de la cuve figurent en relief les quatre Évangélistes et l'abattoir est surmonté d'un dais ajouré qui prend les dimensions d'un clocheton à étages.

En revanche bien des confessionnaux gardent encore les formes galbées du style Louis XV, même s'ils n'ont été fabriqués qu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle et les vantaux de leurs portes s'ajoutent pour dessiner des coquilles et des feuillages. Cependant, les arcatures et les pinacles gothiques finiront aussi par l'emporter.

D'anciennes fontaines baptismales de granit, à cuve et à support polygonaux, se voient encore à Plumergat, à Plescop et à Meucon. Trop souvent, elles ont été reléguées dans les jardins pour servir d'auges ou de jardinières à fleurs. On a cru honorer le sacrement en les remplaçant par des cuves ovales de marbre noir, fabriquées en série, qui maintenant, elles aussi, tombent en désuétude. On leur préfère des chaudrons mobiles...

Pendant des siècles, les églises ont servi de lieu de sépulture et il n'est pas rare d'identifier des pierres tombales insérées dans le dallage ou servant de seuil.

On vient de réintégrer dans l'église de Locmaria-Grandchamp le gisant des Chohan, utilisé plus tard par les La Bourdonnaye. Dans la chapelle de la Trinité de Plumergat, un bel enfeu est incorporé au mur

nord et, à Colpo, une chapelle abrite le monumental mausolée de la princesse Bacciochi.

### La statuaire

Dans les chapelles bretonnes, les statues sont partout, occupant les niches des retables ou debout sur des consoles encastrées dans les murs du chœur ou de la nef. Le titulaire se tient habituellement du côté qui était autrefois celui de l'Évangile, quand il n'a pas été supplanté par la Vierge Marie.

Cette production foisonnante témoigne à la fois de la multiplicité des dévotions et de l'application des artisans locaux. Dans le pays de Lanvaux, plus encore qu'ailleurs, elle s'est renouvelée au cours des siècles et il arrive que l'on découvre, comme à Brech, d'anciennes statues dissimulées sous des planchers, peut-être pour les cacher au temps de la Révolution, ou plus simplement parce qu'on ne les estimait plus dignes d'être présentées.

Il ne nous reste que peu d'anciennes statues de granit comme le saint abbé de Trélécan en Pluvigner. Plus nombreuses sont les images taillées dans la pierre blanche, ainsi la magnifique Piété de Plescop.

La plupart sont en bois. On nous a conservé quelques beaux Christ muraux mais rien n'égale la distinction de la Vierge à l'Enfant du XV<sup>e</sup> siècle placée dans l'église de Plumergat, bien qu'elle ait perdu sa polychromie. Dans les siècles suivants on n'a pas cessé de représenter la Vierge à l'Enfant, presque toujours debout, parfois assise comme à Pluvigner et à Notre-Dame de Kerdroguen en Colpo.

Les statues de saints sont légion, de toutes les époques et jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle: apôtres, martyrs, guerriers, confesseurs, saintes femmes. Les Bretons sont largement représentés avec Patern, Tugdual, Thuriau, Armel, Cado, Gildas, Goal, Guénaël, parmi eux quelques femmes notamment sainte Brigide et sainte Noyale.

A partir du XIX<sup>e</sup> siècle se généralisent les statues de plâtre dont la fragilité n'a pas tardé à se révéler et l'on a vu se multiplier, avec les dévotions en vogue, les Sacré-Cœurs, les Vierges d'apparition, les saintes Anne enseignantes, les saintes Thérèse de l'Enfant Jésus et les saintes Jeanne d'Arc. En dépit de la vague postconciliaire, églises et chapelles restent encore abondamment peuplées.



GRANDCHAMP — Le crucifix mural de Lopabu



PLESCOP — Eglise. La Pietà de Lézurgan.



PLUVIGNER — Chapelle Saint-Fiacre. Statue d'abbé (granit XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle).



PLUMERGAT — Chapelle de Sainte-Brigide. Statue de la sainte (disparue) (bois XVI<sup>e</sup> siècle).



PLUMERGAT — Vierge à l'enfant (XV<sup>e</sup> siècle).



COLPO — N.-D. de Kerdroguen. Vierge à l'Enfant (XVII-XVIII<sup>e</sup> siècle).



PLUMERGAT — Eglise. Statue de saint Joseph avec l'Enfant Jésus (bois XVII<sup>e</sup> siècle).



PLUMERGAT — Statue de saint Vincent-Ferrier (bois XVIII<sup>e</sup> siècle).

## LA PEINTURE ET LE VITRAIL

Dans le climat humide de la Bretagne, les peintures se conservent mal. Il ne reste rien de celles dont on avait recouvert la voûte de la chapelle Saint-Bieuzy en 1669 et l'ex-voto de Mouraud à Saint-Quirin de Brech (1685) a été réduit en charpie. La plupart des toiles des retables ont dû être remplacées.

La plus ancienne semble être la *Descente de Croix* d'après Rubens qui se voit dans l'église de Plescop. Frappée aux armes des Rosmadec, elle peut remonter au XVII<sup>e</sup> siècle. Dans la même église, un tableau est signé du peintre vannetais Lhermitais et daté de 1768. La grande *Assomption* de Philippe (1770), autre peintre vannetais, déposée de la chapelle N.-D. des Orties à Pluvigner attend toujours d'être remontée. La même année il a peint la *Nativité* de la chapelle de Keronic.



PLESCOP — Retable de l'Assomption.

Pour combler les vides, on a fait appel au XIX<sup>e</sup> siècle à des artistes souvent moins confirmés comme Parfait Pobeguin à l'église de Meucon (1857), à Saint-Roch de Plumergat (1857), à l'église de Landévant (1860); T. Kergrohen pour Bieuzy (1853) et Brech (1856); Laumonnier, à Saint-Quirin et à Tréavrec de Brech. Laura Le Roux a peint sainte Anne enseignant la Vierge pour la chapelle des Granges de Lanvaux où l'on vient d'introduire une toile représentant l'*Apparition de Notre-Dame de Fatima*.

Des vitraux anciens ne subsiste, pas même de celui qui avait été posé au XVII<sup>e</sup> siècle dans la chapelle de Burgo, à Grandchamp. C'est le désert complet.

On n'en a travaillé que plus abondamment aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Garnier de Tours a vitré l'église de Grandchamp et Gesta de Toulouse, celle de Locquetas (1878). Denis de Nantes a travaillé pour Landévant en 1877 et Girard de la même ville pour Plaudren, en 1896.

Au tournant du siècle, l'atelier le plus actif fut celui de Laumonnier à Vannes dont on trouve les productions à Meucon, à Brech, à

Locmaria-Grandchamp, à Brandivy et à la chapelle N.-D. du Perpétuel Secours de Grandchamp.

Entre les deux guerres la maison Rault de Rennes a garni les fenêtres de l'église de Pluvigner, en 1932-33, tandis qu'après la seconde guerre on faisait appel à Bihan-Saluden de Quimper pour réparer les dégâts à Landévant et à son compatriote Toulhoat pour illuminer la petite chapelle N.-D. des Fleurs à Grandchamp.

## LES CROIX ET LES FONTAINES

Autrefois, le cimetière se situait à l'entour de l'église et il était dominé par une croix de pierre plus ou moins monumentale. Par analogie, au voisinage des chapelles se dresse habituellement une croix ordinairement plus simple et l'on y trouve aussi une fontaine sainte.

Faut-il assimiler à ces croix des figurations plus anciennes inscrites sur des pierres levées? Près de la chapelle de Langombrach, en Landaul, une stèle porte gravée une croix à double croisillon et aux extrémités crochues comme certaines croix irlandaises. L'inscription semble lui assigner une destination funéraire. A Saint-Degan, en Brech, une autre stèle, anépigraphie celle-là, est chargée de deux croix hampées aux bras pattés. Dans l'ancien cimetière de Landaul, sous l'if multiséculaire, une pierre pyramidale présente, sur ses quatre faces, des croix de formes différentes dont une est hampée et largement pattée.



PLESCOP — Croix ancienne de granit.

A la sortie de Plescop, vers Mériadec, une croix pattée semble avoir été taillée dans un menhir. A Locquetas, une autre plus petite s'inspire de la croix de Malte.

Dans la même paroisse, en bordure du cimetière, se dresse une autre, sculptée d'un côté d'une Crucifixion avec la Vierge et saint Jean et de l'autre d'une Piéta. Les croix de ce type sont nombreuses dans le Vannetais et peuvent remonter au XV<sup>e</sup> ou au XVI<sup>e</sup> siècle. On en voit à Saint-Bily et au Hayo en Plaudren, à Brech, à Bieuzy, plus modestes à Pluvigner et aux entrées de Plumergat.



PLUMERGAT — Croix du cimetière  
(autrefois route de Locminé).

La croix de Lopabu, en Grandchamp, est datée du XVI<sup>e</sup> siècle, mais celle de la place de Landaul est beaucoup plus récente. Elle a remplacé une autre de 1625 qui a été transportée au cimetière. Celle de Plumergat, elle porte le millésime 1696 et présente un type notablement différent et sans doute étranger à la Bretagne, ne serait-ce que par le matériau. En effet, la Crucifixion est taillée dans une pierre tendre, tout comme les quatre scènes de la Passion qui ornent le socle.

Désormais les croix se font plus simples, ainsi celle de Locmaria de Landévant, édifiée en 1732, où le corps du Christ est à peine esquissé. A Gornevec et à Langroez en Plumergat, il n'y a plus que la croix nue.

Certaines ont connu les malheurs de la Révolution ce qui explique une seconde date: 1805, à Plumergat, 1812 à Locmaria de Landévant, 1821 à N.-D. des Fleurs de Plaudren.

A Meucon, la croix ancienne avait reçu, en 1787, un ample soubassement à balustrade qui lui donne une allure de calvaire. De même, la haute croix de Brandivy (1821) s'accompagne des statues dressées de la Vierge et de saint Jean.

Depuis quelques années, on s'emploie activement à restaurer les vieilles croix de pierre qui menaçaient ruine et même on en a taillé une toute neuve, en granit, pour la chapelle de Tréavrec.

Les croix sont faites pour être vues. Il est plus difficile de dénicher les *fontaines sacrées*, parfois assez éloignées des chapelles et souvent bâties dans des fondrières qui ne s'assèchent que l'été.

La plus monumentale se voit en plein bourg de Pluvigner, associée dans une enceinte de maçonnerie à plusieurs bassins d'écoulement et à un vaste lavoir rectangulaire encore en service. Des pierres sculptées mais elle a été considérablement remaniée comme en témoigne l'arcade sous laquelle s'abrite la source principale.

Contenue dans une enclos quadrangulaire, la fontaine proche de la chapelle du Burgo à Grandchamp remonte aussi au XVI<sup>e</sup> siècle et elle conserve la forme traditionnelle d'un massif appareillé amorti en bâtière et creusé d'une profonde arcade avec pilastres latéraux. Plus modeste, celle de sainte Brigitte porte les marques de l'art de la Renaissance.

Les lignes deviennent tout à fait classiques à Saint-Nicolas (1651) et à Saint-Bieuzy (1696) de Pluvigner, comme à Notre-Dame de Tréavrec (1690). A N.-D. de Kerdroguen, en Colpo, la source est couverte par un dôme à quatre pans, supporté en arrière par un muret et à l'avant par deux piles.

D'autres se terrent presque invisibles, comme à Saint-Jacques de Brech ou à Sainte-Brigitte de Pluvigner.

Une restauration, en 1905, a fait passer la fontaine de Lopabu, en Grandchamp, sous le patronage de saint Eloi et, l'année suivante, le recteur de Locmaria en a fait construire une autre au même saint, ce qui montre bien l'intérêt que l'on attachait aux sources sacrées, visitées par la procession, le jour du pardon.

\*\*



GRANDCHAMP — Fontaine du Burgo  
(XVI<sup>e</sup> siècle).



BRECH — Fontaine de Tréavrec  
(XVII<sup>e</sup> siècle).

En dépit des ruines accumulées par l'inclémence des éléments et la négligence des hommes, le Pays de Lanvaux peut être encore fier de son patrimoine de monuments religieux.

Depuis quelques années, on en saisit mieux l'importance et, çà et là, des associations se sont constituées pour le prendre en charge. Le mouvement Breiz-Santel joue un rôle de stimulant, de conseiller, d'auxiliaire. Les administrations publiques se montrent désormais plus attentives et plus généreuses. Un courant d'opinion s'est ainsi créé et, grâce à des concours multiples et divers, on est parvenu à restaurer et même à sauver des monuments particulièrement menacés. Comment ne pas s'en féliciter!

Il reste à donner à nos chapelles rénovées une âme de prière pour que chacune d'elles,

*«Chapelle ardente du silence*

*Entre les arbres à genoux»* (Ch. Le Quintrec),

retrouve sa vraie place au sein de nos petites communautés villageoises qui tendent de plus en plus à servir de refuge aux citadins écrasés par l'inhumanité de la civilisation moderne et heureux de vivre, ne serait-ce que le week-end, dans un cadre de nature et de beauté.



GRANDCHAMP — Le «trésor» de l'église sous le porche.

## Sources et Bibliographie

Archives départementales du Morbihan.  
E. suppl. — Notes insérées dans les registres paroissiaux.  
G 1118 — CILLART de KERAMPOUL — Pouillé manuscrit.  
Série O — Bâtiments communaux. Ordre alphabétique des communes.  
V 532 — Enquête sur les bâtiments à l'usage du culte (1811).  
XI U 48 — HALGOUET (H. du) — Notes archéologiques sur le Morbihan.  
MADEC (P) — Articles publiés dans la Liberté du Morbihan (Fichier Matières).

Archives privées — Cahiers de paroisses des communes concernées.

OGÉE-MARTEVILLE — Dictionnaire historique et géographique de Bretagne, Rennes, 1843, 2 vol.

ROSENSWEIG — Répertoire archéologique du Morbihan. P. 1863.

LE MENE (Chan.) — Histoire... des paroisses du diocèse de Vannes. Vannes, 1894, 2 vol.

GUILLOUX (J.M.) — Histoire de l'abbaye de Lanvaux — Vannes, 1894.

GUILLOUX — Études sur une paroisse bretonne: Brandivy — Vannes, 1894.

GUILLOTIN de CORSON — Pardons et pèlerinages de Basse-Bretagne. Diocèse de Vannes. Rennes. 1898.

LUCO (Abbé) — Pouillé historique de l'ancien diocèse de Vannes — 2<sup>e</sup> édit. Vannes, 1908.

DUHEM (G) — Les Églises de France. Morbihan. P. 1932.

GRAND (R) — L'art roman en Bretagne. P. 1958.

Dictionnaire des Églises de France. Bretagne. P. 1968.

## Table des matières

Préface .....	5				
<b>LE PAYS DE LANVAUX</b> .....	7				
<b>CANTON DE GRANDCHAMP</b> ..	15				
<b>Grandchamp</b> .....	15				
Église Saint-Tugdual .....	15				
Chapelle Notre-Dame du Perpétuel Secours .....	21				
Chapelle Notre-Dame du Burgo ..	22				
Chapelle Notre-Dame des Fleurs .....	24				
Chapelle Saint-Jean Baptiste ..	25				
Chapelle Sainte-Brigitte .....	27				
Chapelle de Locmeren-des-Bois ..	29				
Chapelle Saint-Michel .....	30				
Chapelles domestiques .....	30				
Chapelles disparues .....	32				
Oratoires .....	32				
<b>Brandivy</b> .....	34				
Église Saint-Aubin .....	34				
Chapelle Saint-Laurent .....	36				
Ancienne abbaye de Lanvaux ..	37				
<b>Colpo</b> .....	39				
Église Notre-Dame de l'Assomption .....	40				
Chapelle Saint-Méen .....	43				
Chapelle Notre-Dame de Kerdroguen .....	44				
<b>Locmaria-Grandchamp</b> .....	48				
<b>Locquetas</b> .....	52				
<b>Meucon</b> .....	56				
Église Sainte-Madeleine .....	56				
Chapelle Saint-Adrien .....	58				
Chapelle Saint-Barthélémy .....	59				
<b>Plaudren</b> .....	60				
Église Saint-Bily .....	60				
Chapelle Notre-Dame des Fleurs .....	64				
Chapelle Saint-Bily .....	65				
Chapelle Sainte-Madeleine .....	65				
Autres monuments religieux ..	66				
<b>Plescop</b> .....	68				
Église Saint-Pierre aux liens ..	68				
Chapelle de Lezurgan .....	71				
Chapelle Saint-Hamon .....	73				
Chapelle Saint-Barthélémy .....	75				
<b>PLUMERGAT (canton d'Auray)</b> ..	77				
Église Saint-Thuriau .....	77				
Chapelle de la Trinité .....	83				
Chapelle Saint-Servais .....	88				
Les croix du bourg .....	89				
Chapelle de Langroix .....	90				
Chapelle Notre-Dame de Gornevec (ruinée) .....	92				
Chapelle Saint-Maurice .....	95				
Chapelle Sainte-Brigide .....	96				
Chapelle Saint-Michel .....	97				
Chapelle Sainte-Julitte .....	98				
Chapelle Saint-Aignan (disparue) .....	99				
Église Saint-Mériadec .....	100				
Chapelle Saint-Roch .....	102				
<b>PLUVIGNER</b> (canton de Pluvigner) .....	103				
Église Saint-Guigner .....	103				
Chapelle Notre-Dame des Orties (ruinée) .....	111				
Chapelle de la Trinité .....	112				
Chapelle Notre-Dame de Miséricorde .....	114				
Chapelle Saint-Colomban .....	116				
Chapelle Saint-Fiacre .....	118				
Chapelle Saint-Goal .....	120				
Chapelle Saint-Guyon .....	120				
Chapelle Saint-Guénaël .....	121				
Chapelle Sainte-Brigitte .....	121				
Église Saint-Bieuzy .....	122				
Chapelle Saint-Mériadec .....	125				
Chapelles domestiques .....	126				
Chapelles disparues .....	130				
<b>Brech</b> .....	131				
Église Saint-André .....	132				
Chapelle Notre-Dame des Fleurs .....	135				
Chapelle Saint-Jacques .....	136				
Chapelle Saint-Goal .....	137				
Chapelle Notre-Dame de Grâces .....	138				
Chapelle Saint-Quirin .....	140				
Chapelle Saint-Clément .....	142				
Chapelle de Kervalh .....	143				
Chapelles ruinées .....	143				
<b>Landaul</b> .....	145				
Église Sainte-Madeleine .....	146				
Chapelle Saint-Maurille .....	150				
Chapelle Saint-Michel .....	153				
<b>Landévant</b> .....	154				
Église de Saint-Martin .....	154				
Chapelle de Locmaria .....	158				
Chapelle Saint-Laurent .....	160				
Chapelle Saint-Nicolas .....	161				
Chapelle Sainte-Brigitte .....	161				
<b>L'ART RELIGIEUX</b>					
<b>AU PAYS DE LANVAUX</b> .....	163				
L'architecture .....	164				
La sculpture .....	168				
La peinture et le vitrail .....	176				
Les croix et les fontaines .....	177				

Achévé d'imprimer  
sur les presses  
de l'Imprimerie Régionale  
29114 Bannalec

Dépôt légal: 2<sup>e</sup> trimestre 1983

